

© SMITH, de la série Traum, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel. Exposition collective Trace(s), 17.1. – 23.2.2019



© SMITH, Spectrographies 001, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

SOMMAIRE

FOCUS – Au-delà du genre ? 3

EXPOSITIONS – À voir en Suisse 8

ANTEQUAM – Événements à venir 128

Photo-Theoria – Magazine trimestriel dédié à la photographie contemporaine
Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine et des contenus pédagogiques en ligne depuis 2011. Magazine mensuel créé en 2015, il devient trimestriel en 2019. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004. Dès 1998, elle s'engage dans la promotion de la création contemporaine, en particulier comme membre fondateur et présidente de near de 2009 à 2013 (www.near.li – association suisse pour la photographie contemporaine). De 2008 à 2015, elle est rédactrice en chef de *Next*, édité par near (72 numéros). Elle a mené plusieurs interviews de personnalités du monde de l'art pour *Next* et *Photo-Theoria*.

N.B. : Sauf mention autre, les sources et références des textes sont les dossiers de presse et sites des institutions ou artistes concernés. Je remercie tous les photographes qui mettent leurs images à disposition des médias ou me les ont communiquées personnellement.



© SMITH, Spectrographies 005, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

FOCUS – Au-delà du genre ?

" Si le mot « trans » me convient étymologiquement, dans l'idée du passage, d'une traversée sans escale ni destination, je préfère à l'heure où nous parlons […] trouver un autre mot. Mes contours identitaires, y compris génotypiques, étant flous, je tenterais peut-être d'introduire le mot « outregenre » : comme on parle d'outre-tombe, ou comme Pierre Soulages parle d'*outrenoir*. J'ai conscience que s'exerce ici une tension entre deux mouvements contraires : le désir d'affirmer une identité contre le système (hétérocis)normatif « binaire », et d'inscrire cette dernière dans le mouvement d'une communauté, celle que je pourrais photographier, par exemple ; et celui d'échapper, seule·e, à toute case genrée, de bâtir une identité singulière. "
SMITH [1]

Alors que plusieurs artistes LGBTQI+ tiennent à définir leur identité au-delà du genre [2], comme SMITH, la question d'une égale représentativité des femmes dans le monde de l'art est toujours d'actualité. Ne pouvant pas répondre ici à de profondes interrogations sociales en lien avec le genre – telles que l'inégalité des salaires, l'invisibilité des femmes au foyer, la répartition des congés parentaux ou l'homoparenté – j'ai préparé ce numéro 36 de *Photo-Theoria* en mettant en valeur la présence importante d'artistes femmes dans les expositions de photographie en Suisse et au-delà. Ainsi, 53% des pages de ce magazine leur sont consacrées. L'objectivité des chiffres est toujours utile pour expliciter certains faits et faciliter la prise de conscience des inégalités réelles. J'en citerai d'autres ci-après pour appuyer mon propos.

En 2015, un changement remarquable eut lieu dans le petit univers des institutions suisses pour la photographie [3]. Jusqu'alors, seul le Musée suisse de l'appareil photographique comptait une femme à sa direction : Pascale Bonnard Yersin, archéologue de formation, partagea avec son mari Jean-Marc, photographe, le double poste de conservateurs directeurs de 1991 à 2018. Depuis 2015, Tatyana Franck est directrice du Musée de l'Elysée, où l'équipe compte nettement plus de femmes ; Nadine Wietlisbach est à la tête du Fotomuseum Winterthur dès 2018, après avoir dirigé le Photoforum Pasquart à Bienne de 2015 à



© SMITH, de la série Traum, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel. Exposition collective Trace(s), 17.1. – 23.2.2019

2017 ; en janvier 2018, Danaé Panchaud est devenue directrice du Photoforum Pasquart. À noter également que Nathalie Herschdorfer, conservatrice au Musée de l'Elysée de 1998 à 2010, est depuis 2014 conservatrice et directrice du Musée des beaux-arts du Locle, où elle a programmé plusieurs photographes. En ce moment-même, plusieurs artistes femmes y sont exposées.

Du côté des festivals, les Journées photographiques de Bienne sont dirigées depuis 2003 par des femmes ; Sarah Girard en est la directrice depuis janvier 2018. Sur le marché de l'art, quelques galeries dirigées par des femmes assurent la promotion des photographes : Mirjam Cavegn, directrice de la Bildhalle à Zurich et, dans la région bâloise, la Galerie Monika Wertheimer (Oberwil) et la Galerie Gisèle Linder (Bâle). En ce qui concerne les artistes, plusieurs femmes ont été récompensées par des prix prestigieux, entre autres : Virginie Rebetez fut lauréate de l'Enquête photographique fribourgeoise 2017-2018, Maya Rochat a gagné le Prix Mobilière 2019 et Shirana Shahbazi a reçu l'un des trois Prix Meret Oppenheim 2019 [4].

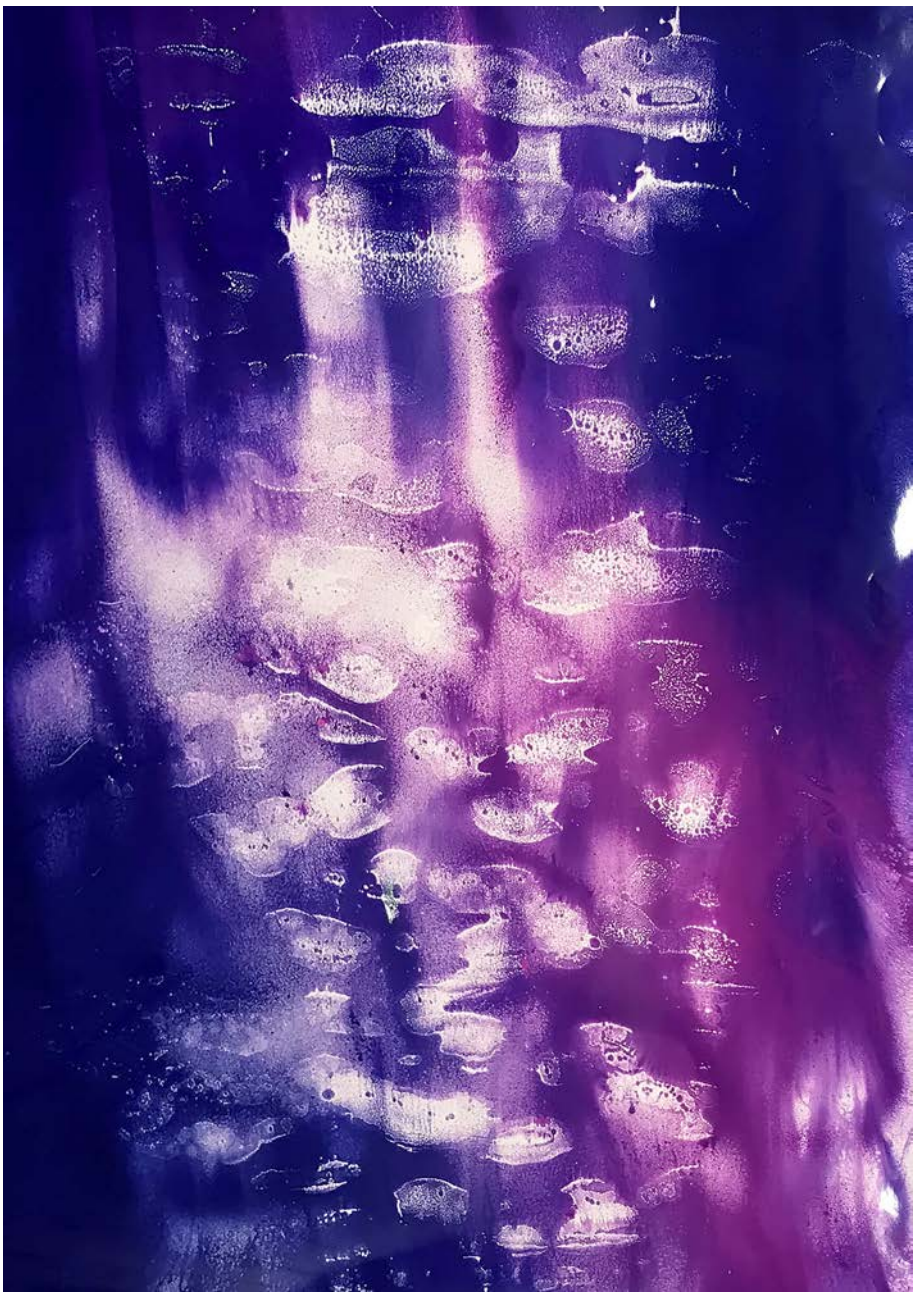
Le paysage culturel helvétique n'est donc pas si sombre mais, comme il importe pour toute artiste de pouvoir également être reconnue sur le plan international, voici quelques chiffres révélateurs d'une lente évolution. Les Guerrilla Girls – groupe d'artistes féministes activistes créé à New York en 1985 – ont mis en évidence que les chiffres de 2012 sont proches de ceux de 1985 : moins de 4% des artistes exposé·e·s au Met – The



© Viviane Sassen, X, de la série Of Mud and Lotus, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town. Exposition Hot Mirror, MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

Metropolitan Museum of Art, à New York, sont des femmes alors que 76% des nus représentés sont féminins (en 1985 : 5% et 80%). L'artiste Anna Fox[5] (1961, GB), photographe et vidéaste qui enseigne à l'Université des arts créatifs de Farnham, constate que 80% des diplômé·e·s en photographie de Grande-Bretagne sont des femmes alors que celles-ci ne représentent que 15% des photographes professionnel·e·s.

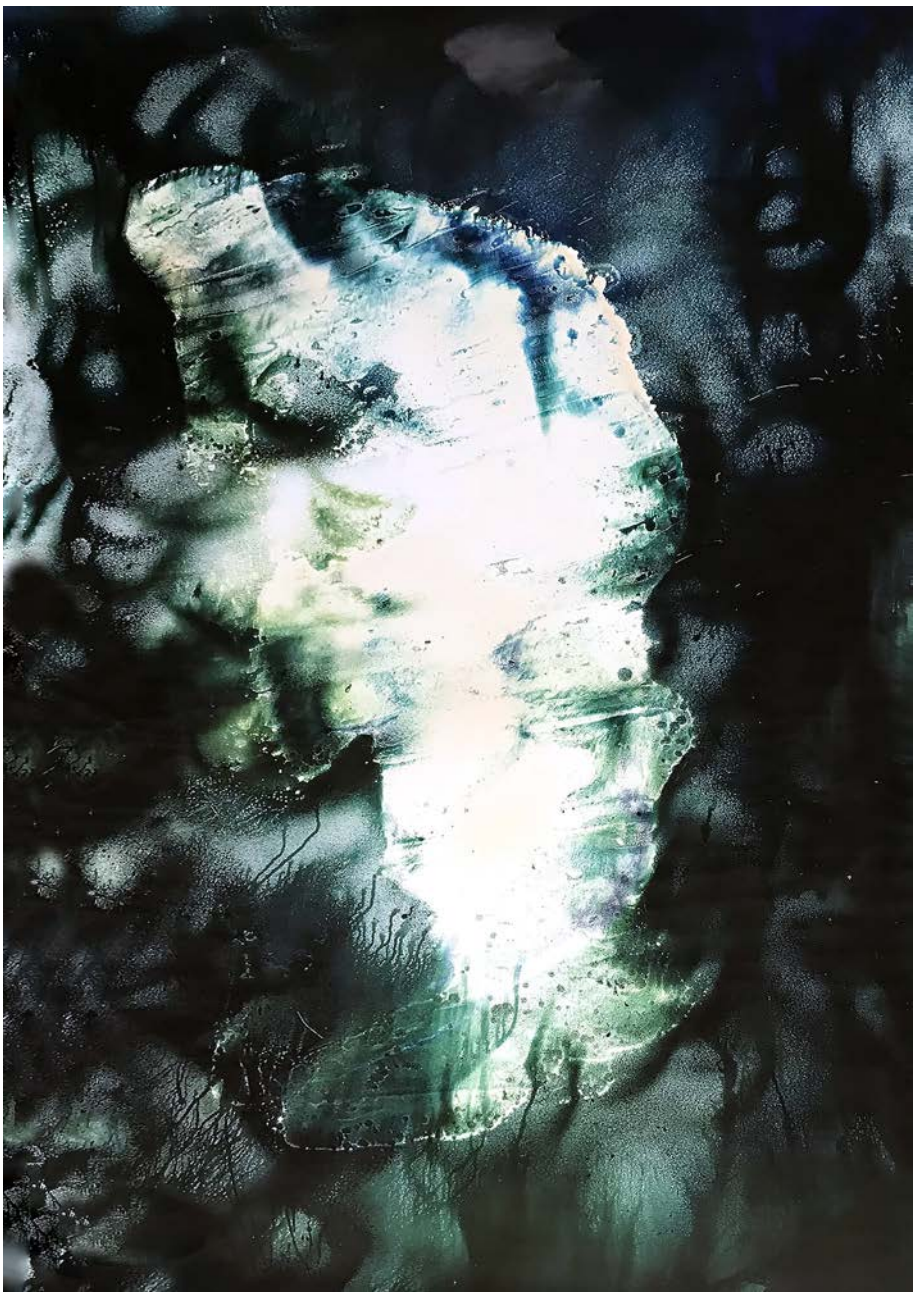
En France[6], les écoles supérieures de photographies (Arles, Louis Lumière et Gobelins) enregistrent un taux de 55 à 68% de femmes mais, en 2015, seulement 35% des photographes professionnel·e·s étaient des femmes, avec un écart de revenu de 28% par rapport aux hommes. Les femmes photographes lauréates d'un prix depuis 2000 ne représentent que 36% des primé·e·s. Pour rappel, seulement 21.4% de femmes étaient exposées à Paris Photo en 2018, malgré une initiative remarquable pour mettre celles-ci en valeur[7]. Art Paris 2019 a pris l'initiative d'inviter l'association AWARE – Archives of Women Artists, Research and Exhibitions – à sélectionner 25 projets d'artistes femmes. Dans les fonds régionaux d'art contemporain et les centres d'art français, la participation d'artistes femmes dans les expositions entre 2012 et 2015 oscille entre 23 et 33 %. Par contre, 57% des centres d'arts dédiés à la photographie sont dirigés par des femmes et 49% des expositions dans ces centres furent consacrées à des femmes en 2016. Excellente nouvelle car dans les musées et festivals prestigieux, les chiffres révélés par Marie Docher[8] sont bas : 22% de femmes aux



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne. Exposition collective Sillages, Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 27.01. – 31.03.2019

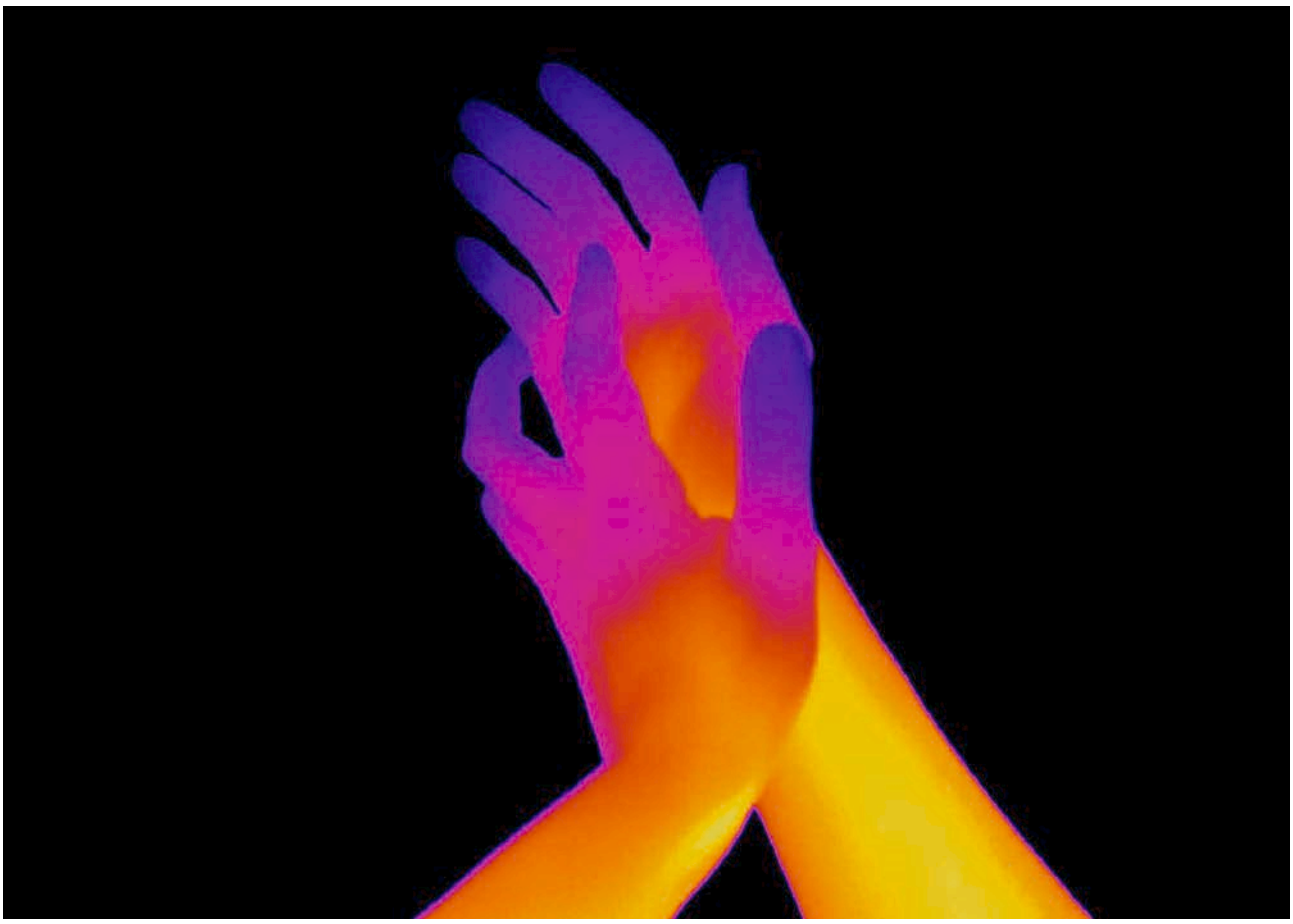
Rencontres de la photographie à Arles en 2018. Le festival y a répondu en lançant cette année un partenariat avec Kering et son programme *Women in Motion*[9].
Dans le domaine de l'édition, les deux fondatrices de 10x10 Photobooks, Olga Yatskevich et Russet Lederman, en collaboration avec Michael Lang, ont édité en 2018 *How We See: Photobooks by Women*, 10x10 Photobooks, New York, réédité en 2019[10]. Cent livres de photographies historiquement importants et créés par des femmes ont été sélectionnés par un jury d'expertes.

Et, pour conclure sur une belle perspective d'avenir, Charlotte Laubard, curatrice du Pavillon suisse à la 58e Biennale d'art de Venise (11.05. –24.11.2019), a invité les artistes Pauline Boudry / Renate Lorenz. " Depuis les débuts de leur collaboration en 2007, le duo d'artistes poursuit avec constance une réflexion sur les conditions de visibilité et d'existence de l'autre en dehors des binarismes et des catégories qui définissent nos identités. " L'installation immersive proposée par Pauline Boudry (1972, Lausanne) et Renate Lorenz (1963, Berlin), intitulée *Moving Backwards*, " explore, à une époque de repli sur soi massif, des pratiques de résistance, assemblant techniques de guérilla, chorégraphies postmodernes et danses urbaines, ainsi que des éléments de la culture underground queer. "[11]
Une invitation à interroger notre positionnement socio-politique.
Nassim Daghighian



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne. Exposition collective Sillages, Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 27.01. – 31.03.2019

1. *SMITH (par) Christine Ollier*, Marseille, André Frère Éditions, coll. Juste entre nous, 2017, p.28. Voir aussi p.8-9 de ce magazine.
2. Référence majeure sur ce thème : Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité* [*Gender Trouble*, 1990], traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2006
3. À propos des institutions suisses pour la photographie, voir le site de l'association Spectrum – Photography in Switzerland : photography-in-switzerland.ch
4. Nous parlerons plus en détails des expositions des œuvres de Maya Rochat et de Shirana Shahbazi dans le prochain *Photo-Theoria*.
5. " Where are all the female photographers? A look back at the *Women in Photography* panel discussion at The Photography Show ", blog *The Redey*, 28.4.2015 : https://www.redeye.org.uk/opinion/where-are-all-the-female-photographers
6. Observatoire 2018 de l'égalité entre femmes et hommes dans la culture et la communication, Paris, 8.3.2018 : http://www.culture.gouv.fr/content/download/183232/2000654/version/2/file/DEPS_Observatoire%20%C3%A9galite%20FH-2018.pdf et : http://www.culture.gouv.fr/Thematiques/Egalite-et-diversite/Actualites/Les-femmes-photographes-radiographie-d-une-profession
" Femmes photographes, une sous-exposition manifeste ", *Fisheye*, hors-série n°3, 2017 : https://www.fisheyemagazine.fr/magazine-papier/femmes-photographes-hors-serie-fisheye/
7. Voir Nassim Daghighian, " Paris Photo au féminin pluriel ", *Photo-Theoria*, n°35, novembre 2018, p.32 : http://phototheoria.ch/f/PhotoTheoria35_201811.pdf
8. Pour une brève présentation des actions militantes de la photographe et réalisatrice Marie Docher : https://www.9lives-magazine.com/50164/2019/03/04/marie-docher-photographe-invitee-de-semaine/
9. https://www.kering.com/fr/actualites/lancement-de-women-in-motion-aux-rencontres-darles
10. http://www.10x10photobooks.org/2018/05/30/how-we-see/
11. https://prohelvetia.ch/fr/press-release/biennale-arte-2019/



© SMITH, Spectrographies 009, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

EXPOSITIONS

SMITH. Spectrographies

MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019
www.mbal.ch

L'artiste français·e SMITH (1985) développe un travail où la métamorphose de soi prend une place centrale. SMITH n'est ni féminin, ni masculin. Chez cet·te artiste, la construction du soi n'est pas fixée, l'identité n'est pas genrée. L'essentiel de son travail se concentre sur le corps humain, son devenir et ses mutations. Ses modèles sont souvent queer et/ou trans, des êtres encore peu visibles jusqu'à récemment, dans l'espace public. Ainsi SMITH interroge les limites du corps, ses transformations, sa disparition, ou plutôt ce qu'il en subsiste lorsqu'il est invisible. Similaires à des images de laboratoire, les Spectrographies font référence aux nouvelles technologies qui nous permettent, par l'intermédiaire d'un écran, de regarder, d'échanger, de toucher des êtres pourtant physiquement absents. SMITH s'est armé·e ici d'une caméra thermique afin de poursuivre son exploration des anatomies transformées, cherchant à représenter l'au-delà du corps. Ses photographies thermiques – ou thermogrammes – sont des spectres conjurant l'absence. Les images produites – des images biométriques – offrent un portrait unique de chaque individu. Leur corps, émanant de la chaleur, est capté par la caméra thermique. Cette lumière invisible est rendue visible, l'absence est transformée en présence par la magie de l'image. Dans le film qui accompagne la série, un personnage déambule seul dans la nuit. Là aussi, le corps se transforme en fantôme, le manque devient une force plastique qui affirme sa présence par surbrillance. Dans ce face-àface avec l'invisible, l'être disparu fait présence. En explorant la figure du spectre, à savoir la présence de corps qui subsiste une fois disparus, SMITH questionne le médium photographique – ô combien fascinant – alors même qu'il renvoie aujourd'hui à un monde de plus en plus dématérialisé. Dans cette oeuvre qui donne à voir l'invisible, la·e photographe interroge non seulement le pouvoir de l'image notamment lorsque l'autre est absent, mais convoque également la philosophie, la littérature, le cinéma, les sciences et la psychanalyse. Outre les réflexions qu'elles suscitent, les images de SMITH invitent à la contemplation.



© SMITH, Spectrographies 008, 2014. Courtesy galerie Les Filles du Calvaire, Paris. Exposition MBAL, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019

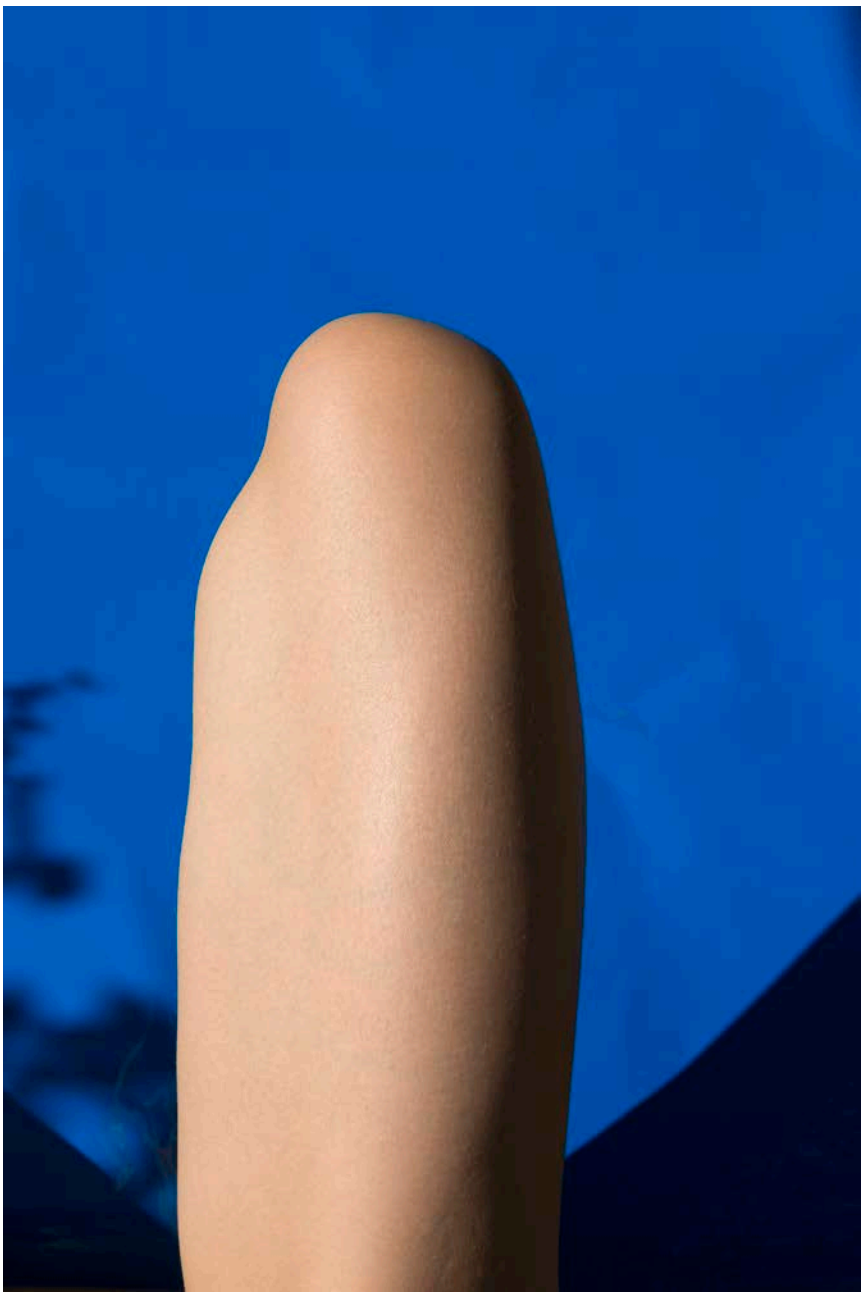
Après l'obtention d'un Master de Philosophie à la Sorbonne, du diplôme de l'Ecole Nationale Supérieure de Photographie d'Arles, et du Fresnoy – Studio National des Arts Contemporains, SMITH engage l'écriture d'une thèse de doctorat, à l'UQAM (Montréal). Ses travaux furent présentés sous la forme d'expositions personnelles aux Rencontres internationales de la photographie d'Arles, à la galerie les Filles du Calvaire et au Palais de Toyko à Paris, au musée de la Photographie d'Helsinki en Finlande, mais aussi dans de nombreux pays d'Europe (Suède, Luxembourg, Allemagne, Espagne, Italie…), d'Asie (Chine, Cambodge, Corée du Sud) et d'Amérique Latine (Mexique, Chili, Uruguay).

Curatrice : Nathalie Herschdorfer, directrice du MBAL

Publications : Première monographie, *Löyly*, parue aux éditions Filigranes en 2013, suivie de *Saturnium* aux éditions Actes Sud en 2017.

Entretien : *SMITH*, interview par Joël Vacheron, coll. Pouvez-vous nous parler…, n°8, MBAL, 2019.

→ Disponible en ligne : http://www.mbal.ch/mbalwp/wp-content/uploads/PUBLICATION-SMITH-FR.pdf



© Viviane Sassen, Untitled 086, de la série Roxanne II, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town

Viviane Sassen. Hot Mirror
MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019
www.mbal.ch

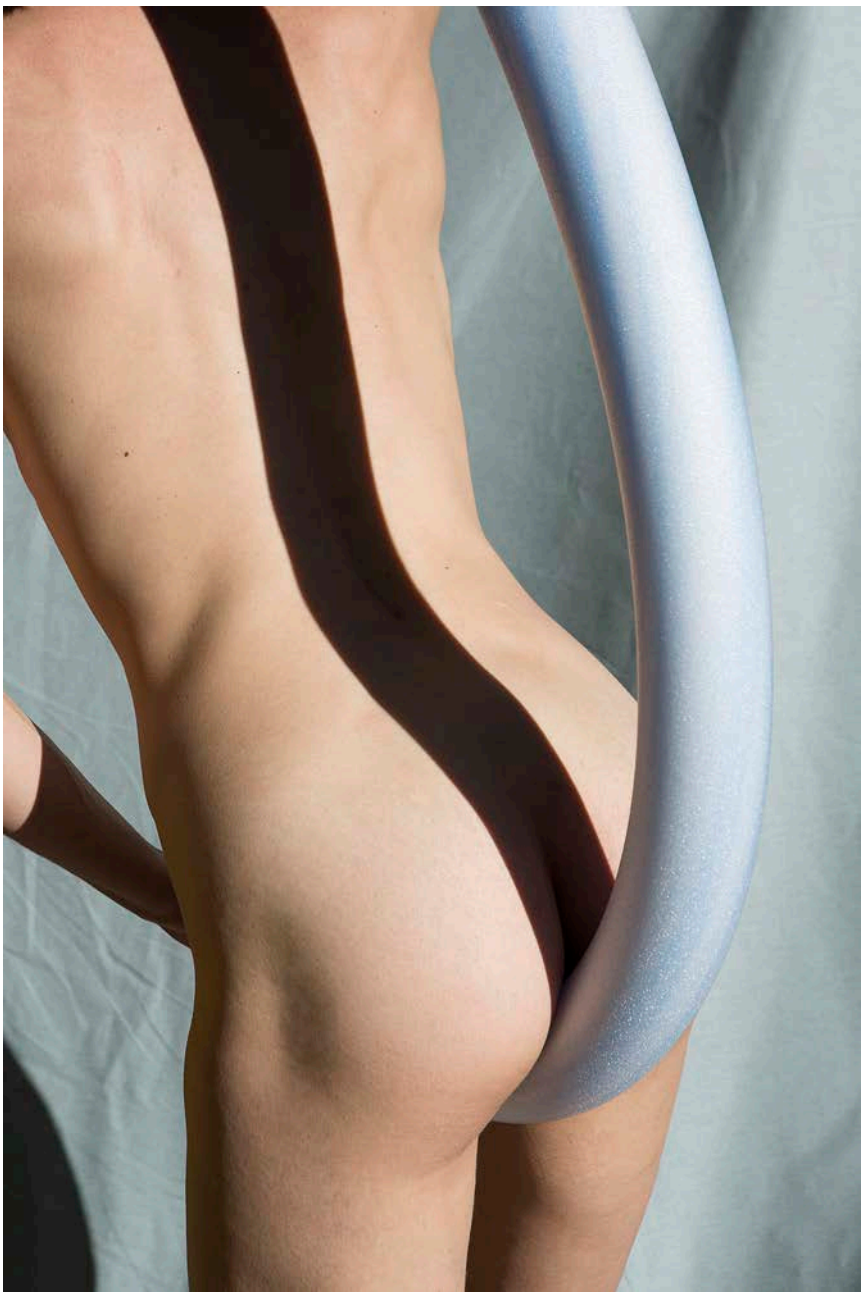
Dans les contes, le miroir est le symbole d'une porte vers un autre monde. L'artiste néerlandaise Viviane Sassen (1972) voit son travail photographique comme un miroir, une façon d'évoquer le monde du rêve et de se saisir de son subconscient à partir d'instants du quotidien. L'exposition, qui réunit des travaux réalisés au cours des dix dernières années, compose un récit inattendu de l'oeuvre de cette artiste très remarquée sur la scène internationale, et qui s'apparente à l'autoportrait. La photographie lui permet de capturer l'étrange, le magique et le merveilleux et aussi d'affirmer un point de vue féminin. Favorisant l'expérimentation, l'artiste, qui est également une photographe de mode de renom, joue avec le corps, l'observe sous des angles parfois inattendus. Ses outils sont les formes et les couleurs, l'ombre et la lumière. Chacune de ses compositions forme un monde ouvert et en mouvement, flottant, renvoyant à l'extraordinaire alors même que l'artiste capture des scènes trouvées dans le quotidien.



© Viviane Sassen, Ra, de la série Of Mud and Lotus, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town

Dans l'exposition *Hot Mirror*, les séries de Sassen se mêlent : on y retrouve les photographies de *Flamboya*, réalisées au Kenya où Sassen a vécu durant trois ans lorsqu'elle était enfant, celles de *Parasomnia* qui évoquent le sentiment de décalage lorsqu'on est entre l'état d'éveil et de sommeil, celles de *UMBRA* qui est une exploration sur le thème de l'ombre physique et psychologique, et sa série la plus récente *Of Mud and Lotus*, où la transformation des oeuvres par le collage ou la peinture symbolise des thèmes qui lui sont chers, la maternité et la fertilité.
Enfin, Sassen nous convie dans son monde captivant avec *TOTEM*, une installation immersive faite d'images en mouvement et d'un miroir. Ici la présence des visiteurs, plongés dans un paysage infini et transformés en ombres portées, entre en interaction avec la projection de l'artiste qui nous désoriente une fois de plus. Ainsi les poèmes visuels de Sassen sont tels des miroirs renvoyant au spectateur ses questions plutôt que ses réponses.
Curatrice : Nathalie Herschdorfer, directrice du MBAL

Publication : *Hot Mirror*, Munich, Prestel, 2018



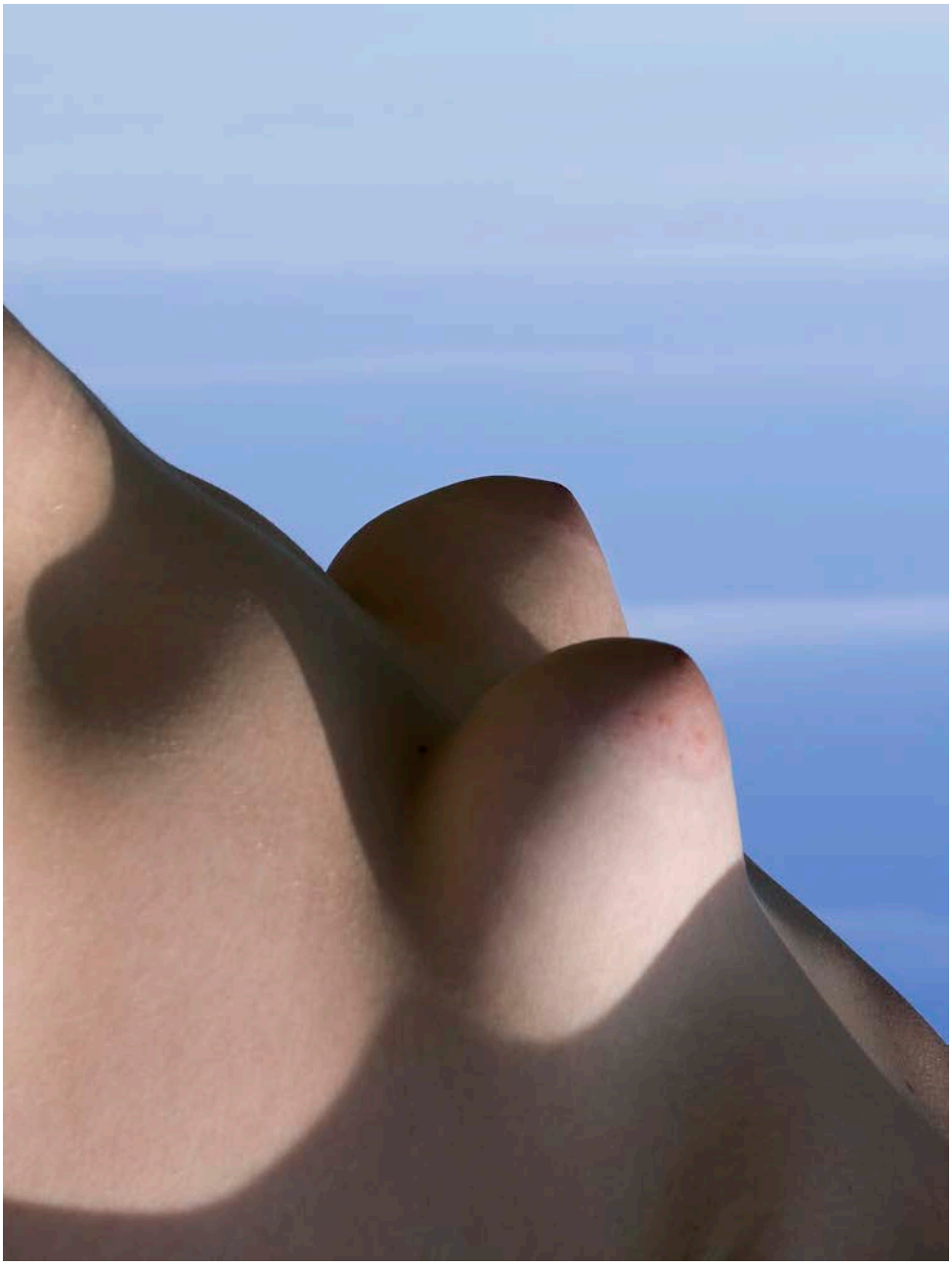
© Viviane Sassen, Untitled 004, de la série Roxanne II, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town



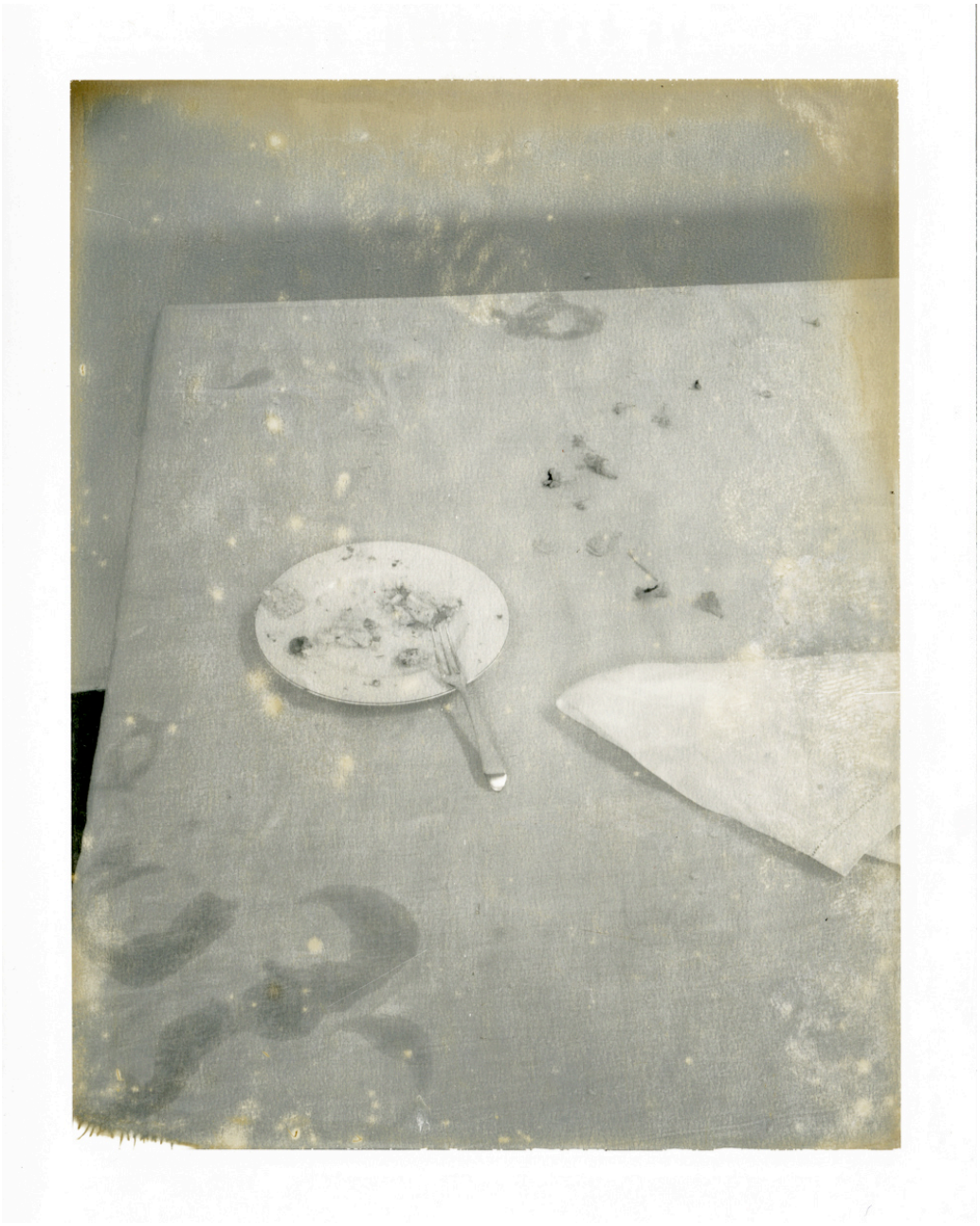
© Viviane Sassen, Nepenthes Alata, de la série Of Mud and Lotus, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town



© Viviane Sassen, HCG, de la série Of Mud and Lotus, 2017. Courtesy Stevenson Gallery, Cape Town



© Viviane Sassen, Uppsala, de la série Of Mud and Lotus, 2017



© Laura Letinsky, Sans titre, de la série Time's Assignation, 2002. Courtesy galerie Yancey Richardson, New York

Laura Letinsky. L'emprise du temps
MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 16.02. – 26.05.2019
www.mbal.ch

Le travail de Laura Letinsky (1962) nous renvoie à un autre temps. Travaillant avec un Polaroid 55, le fameux procédé à développement instantané qui donne une image unique, Letinsky photographie des fruits, des fleurs, de la nourriture, des ustensiles et des objets de la vie quotidienne. Pour qui connaît le travail de la photographe canadienne, on y retrouve ses natures mortes, genre dans lequel elle excelle depuis les années 1990. Comme de nombreux photographes avant l'ère du numérique, elle utilisait le Polaroid pour faire des tests. Cet usage pratique était une aide technique, une manière d'obtenir une prévisualisation de l'image qui sera ensuite prise avec un équipement traditionnel, argentique. Nous les révéler aujourd'hui est inattendu car avec ces petites images, on entre dans un processus de création proche du cahier d'artiste. Alors même qu'elle s'apprêtait à se débarrasser de ces tirages, elle fut intriguée par leurs dégradations. Les tons clairs devenus laiteux, parfois même opalescents, les tons sombres devenus métalliques l'ont enchantée. Le passage du temps ne peut être mieux évoqué que dans ces Polaroids transfigurés, dont le matériau a pris un chemin imprévisible et offre par lui-même une réflexion sur la vulnérabilité de la vie.



© Laura Letinsky, Sans titre, de la série Time's Assignation, 2002. Courtesy galerie Yancey Richardson, New York

Alors que nous vivons une époque où nous sommes constamment dans une demande d'images nouvelles, il est particulièrement touchant de se trouver face aux Polaroids de Letinsky. Nostalgique, authentique, intime, autant de particularités qui donnent à cette série un caractère précieux. Le numérique a rendu la photographie contemporaine immatérielle et par bien des aspects nette et lumineuse. Les Polaroids de Letinsky dont la détérioration est causée par la chimie, le hasard et le passage du temps, nous saisissent. Ici, la photographie est devenue memento mori, sa fragilité nous annonce qu'elle n'est pas destinée à survivre. Il en émane un mystère, une étrangeté, telle une métaphore de la vie qui reste, par de nombreux aspects, imprévisible. Ces images brouillées sont comme un vague souvenir, une mémoire en lambeaux, écorchée.
Curatrice : Nathalie Herschdorfer, directrice du MBAL

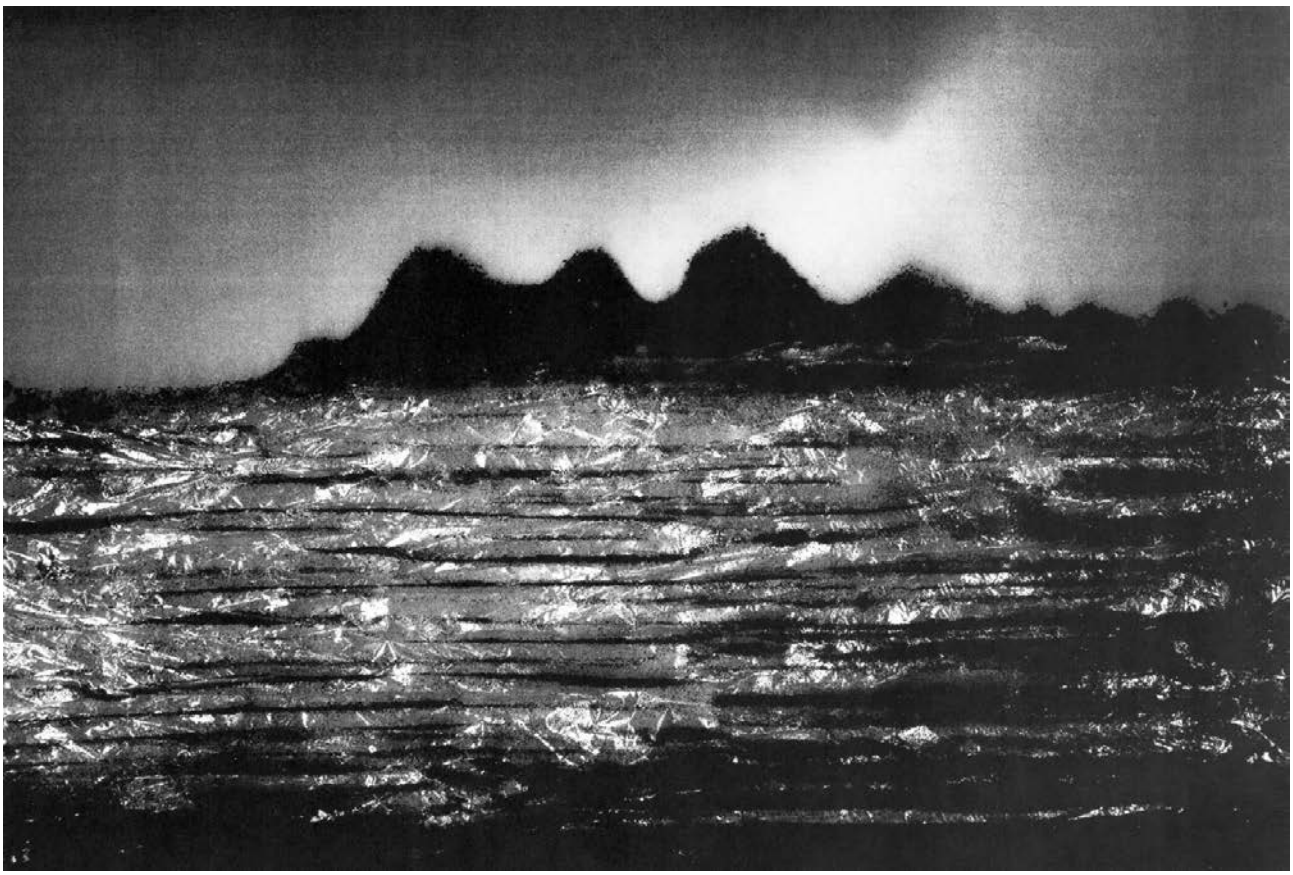
Publication : *Time's Assignation. The Polaroids*, avec un texte de Nathalie Herschdorfer, Santa Fe, NM, Radius Books, 2017 (anglais)



© Laura Letinsky, Sans titre, de la série Time's Assignation, 2003. Courtesy galerie Yancey Richardson, New York



© Laura Letinsky, Sans titre, de la série Time's Assignation, 2017. Courtesy galerie Yancey Richardson, New York



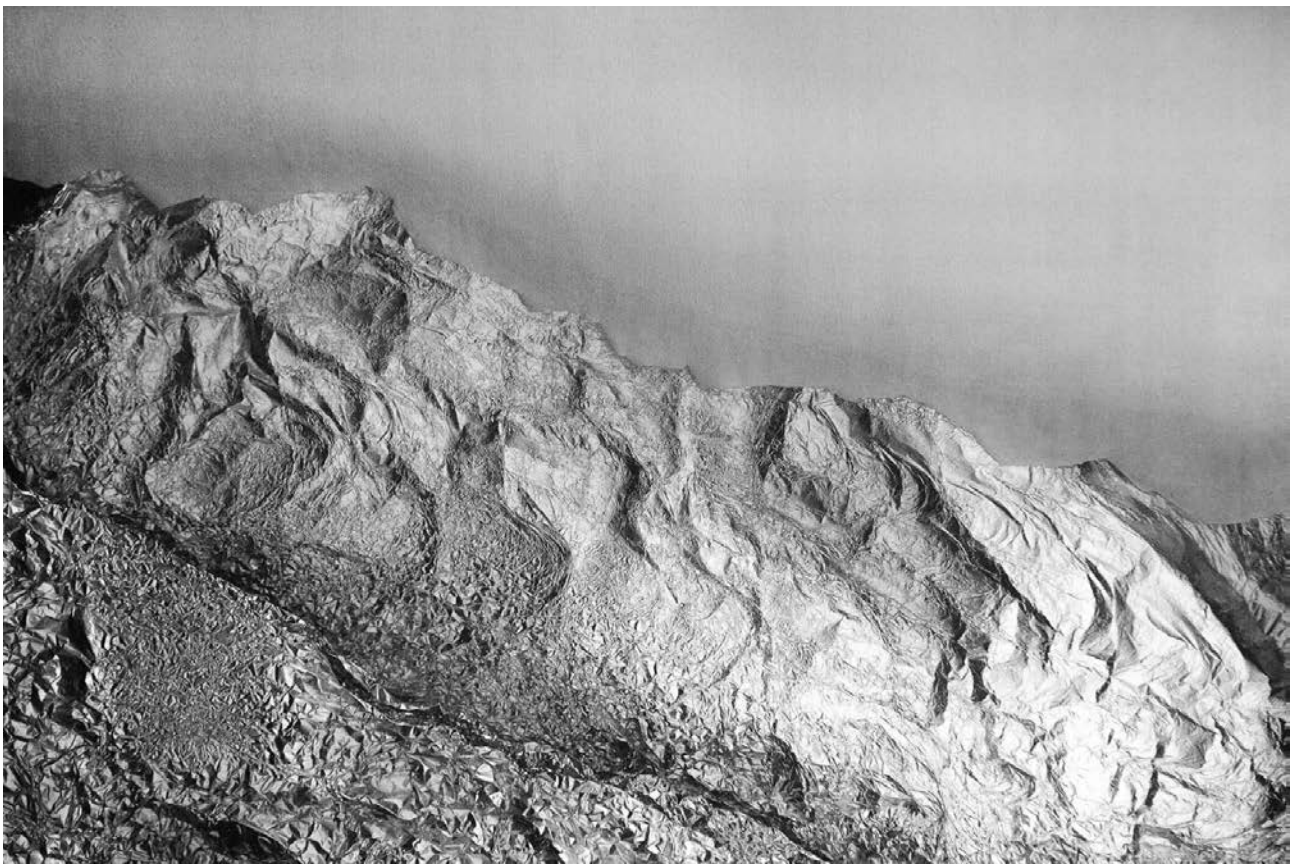
© Dominique Teufen, Island, 2013, impression sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 40x60 cm. Courtesy Christophe Guye

Dominique Teufen. Sterne? Kopierter Staub. Meine Weltreise auf der Kopiermaschine

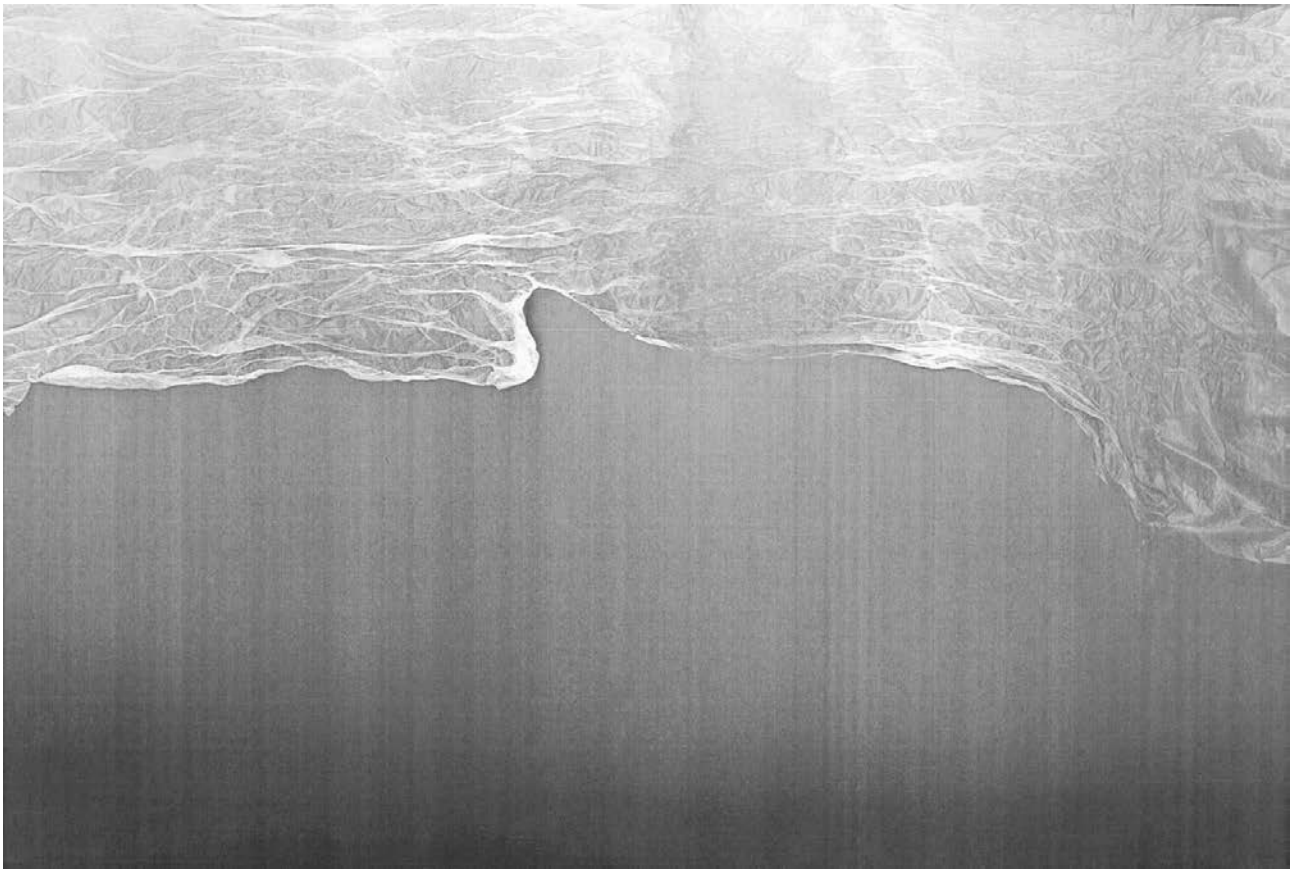
Galerie Restaurant Au Premier, Zurich, 26.03. – 26.09.2019
www.aupremier.ch ; www.christopheguye.com

L'exposition *Étoiles ? Poussière copiée. Mon voyage autour du monde sur ma photocopieuse* présente des œuvres réalisées entre 2013 et 2018. " De par sa formation en sculpture et en beaux-arts, l'expérimentation matérielle occupe une place importante dans la démarche artistique de Dominique Teufen [1975, CH]. Curieuse et fascinée par le médium photographique et les variétés de ses possibles, elle explore différents processus et teste divers mécanismes avant de réaliser ses images. Elle met en tension la deuxième et la troisième dimension, tout en explorant le moment où la réalité et l'illusion basculent jusqu'à perdre leur définition spécifique pour faire apparaitre de nouvelles évidences. Dominique Teufen manipule sa photocopieuse comme son imagination pour voyager à travers le monde. La photographie n'est pas utilisée comme moyen de rendre la réalité aussi précise que possible, mais elle est utilisée pour nous duper et pour interroger nos certitudes. L'utilisation d'images et de référents familiers crée délibérément une référence au réel et nous induit subtilement en erreur. En regardant de plus près ces mondes reconstruits, la réalité devient soudain une illusion – et inversement. Certains paysages sont si réalistes qu'on ne peut pas croire que l'on s'est trompé ; ces images construites défient notre perception de la réalité et de l'apparence. La question du rôle de la narration et de l'imagination défiant la pure dimension documentaire de la photographie reste toujours encore d'une actualité primordiale, et ce thème est traité par Dominique Teufen avec une esthétique et une poétique à la fois simples, justes et très efficaces. "
Stefano Stoll, Directeur Images Vevey, Conseiller artistique du Prix HSBC pour la Photographie 2019
Curateurs : Tina Candrian et Christophe Guye

Née à Davos en 1975, Dominique Teufen a étudié la sculpture pendant deux ans à Zürich avant de s'installer à Amsterdam où elle a obtenu une licence de sculpture à la Gerrit Rietveld Academie en 2002. Elle a obtenu en 2010 un M.F.A. de l'Académie des Arts et du Design de St.Joost à Bois-le-Duc aux Pays-Bas. Depuis 2011, elle vit et travaille à Zurich et à Amsterdam. Dès 2014, l'artiste est exposée à la galerie Christophe Guye à Zurich et présente ses travaux à l'échelle internationale, notamment au Musée Central d'Utrecht en 2016, à la Biennale de photographie de Bogota en 2017, au Forum NRW à Düsseldorf en 2018 et au Musée Fries à Leeuwarden en 2019. Elle est lauréate du Prix HSBC pour la Photographie 2019.



© Dominique Teufen, Gravelpits, 2016, impression sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 120x180 cm. Courtesy Christophe Guye



© Dominique Teufen, Coastline, 2013, impression sur papier Hanemühle Fine Art Baryta, 40x60 cm. Courtesy Christophe Guye

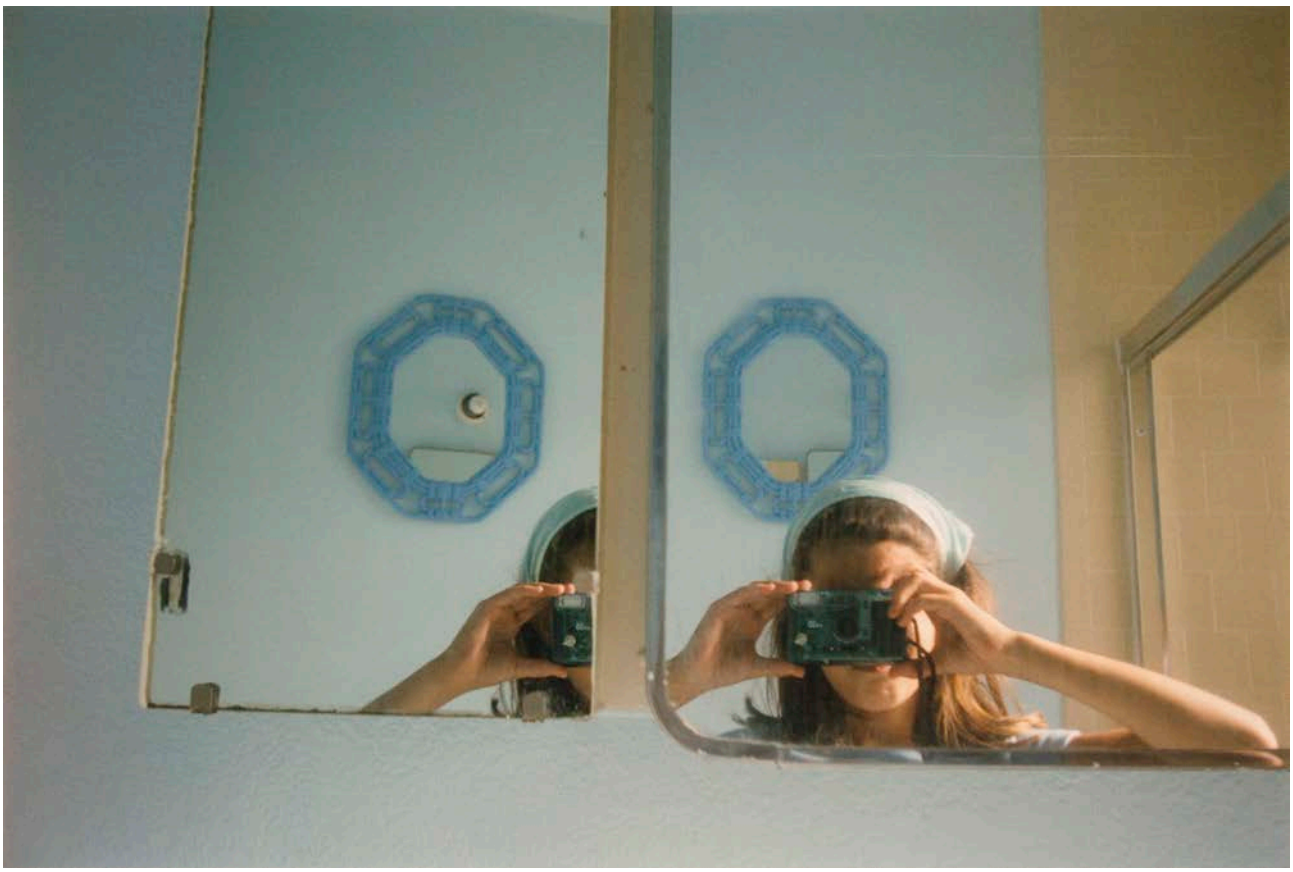


© Anne Collier, de la série Women With Cameras (Anonymous), 2016. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow

Anne Collier. Photographic

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019
www.fotomuseum.ch

Dans les travaux exposés, Anne Collier (1970, USA) " a souhaité se concentrer sur la question du regard porté par et sur les femmes dont la série *Woman With A Camera* est la plus emblématique. Cette série montre des photos de page ou de couverture de magazine sur lesquelles le corps de la femme, bien souvent nu, est instrumentalisé. Malgré une certaine neutralité plastique, Collier souligne le caractère éminement sexiste de ces images utilisées dans un but marchand. D'autres photos présentent des publicités où les modèles et actrices se saisissent de l'appareil pour le tourner vers le spectateur, dans un renversement du « regard masculin » [*male gaze*].
C'est le cas également dans le diaporama intitulé *Women With Cameras (Anonymous)* dans lequel l'artiste a compilé un corpus d'images amateur représentant des femmes tenant un appareil ou prenant des photos. De plus, des grandes photographies issues de sa dernière série *Woman Crying* seront largement déployées. Conçues à partir de pochettes d'albums 33 tours de la fin des années 50 aux années 80 que l'artiste a recadrées et fortement agrandies, elles montrent une partie du visage d'une femme à l'œil brillant et la larme coulante. À travers ces images à la connotation émotionnelle, sexuelle ou personnelle, Anne Collier interroge la séduction, souvent factice et porteuse de clichés, qui émane des photographies de presse et des publicités, en particulier de celles qui vantent les produits et appareils photographiques. Elle met aussi en évidence la transformation de l'image des femmes, selon qu'elles se situent devant ou derrière l'appareil photographique.
Par ses re-contextualisations photographiques, elle donne une nouvelle existence à ces images afin de pousser subtilement le spectateur à en faire une lecture renouvelée. [Les œuvres d'Anne Collier] interrogent de manière plus générale la nature des photographies, les questions de perception et de représentation, les mécanismes du regard et la mise en scène des émotions. Avec ces différents ensembles, Collier livre une réflexion complexe sur la femme comme objet, sujet, catalyseur, cliché mais aussi miroir esthétique de nos sociétés ainsi que sur nos liens affectifs et émotionnels aux images et sur la manière dont elles nous conditionnent. "
Curatrice : Nadine Wietlisbach

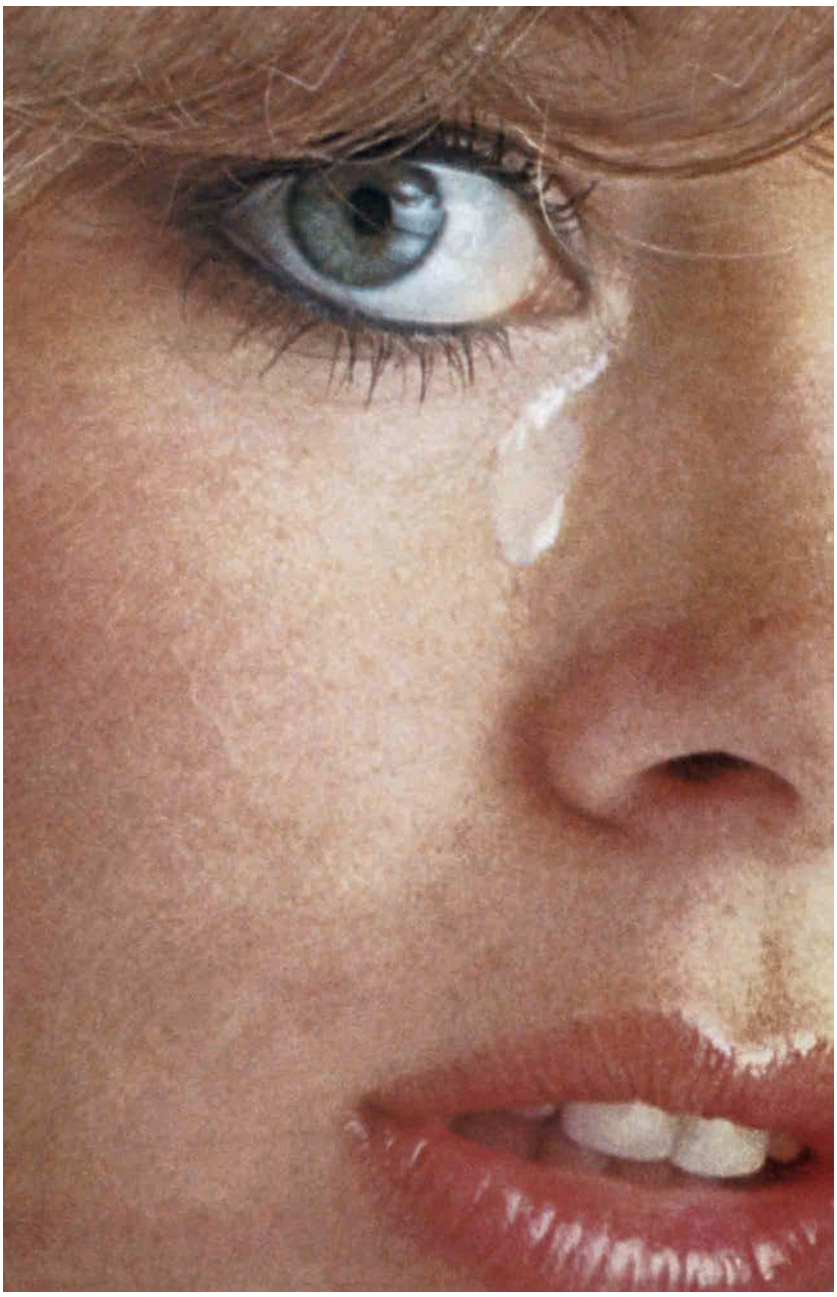


© Anne Collier, de la série Women With Cameras (Self Portrait), 2017. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow

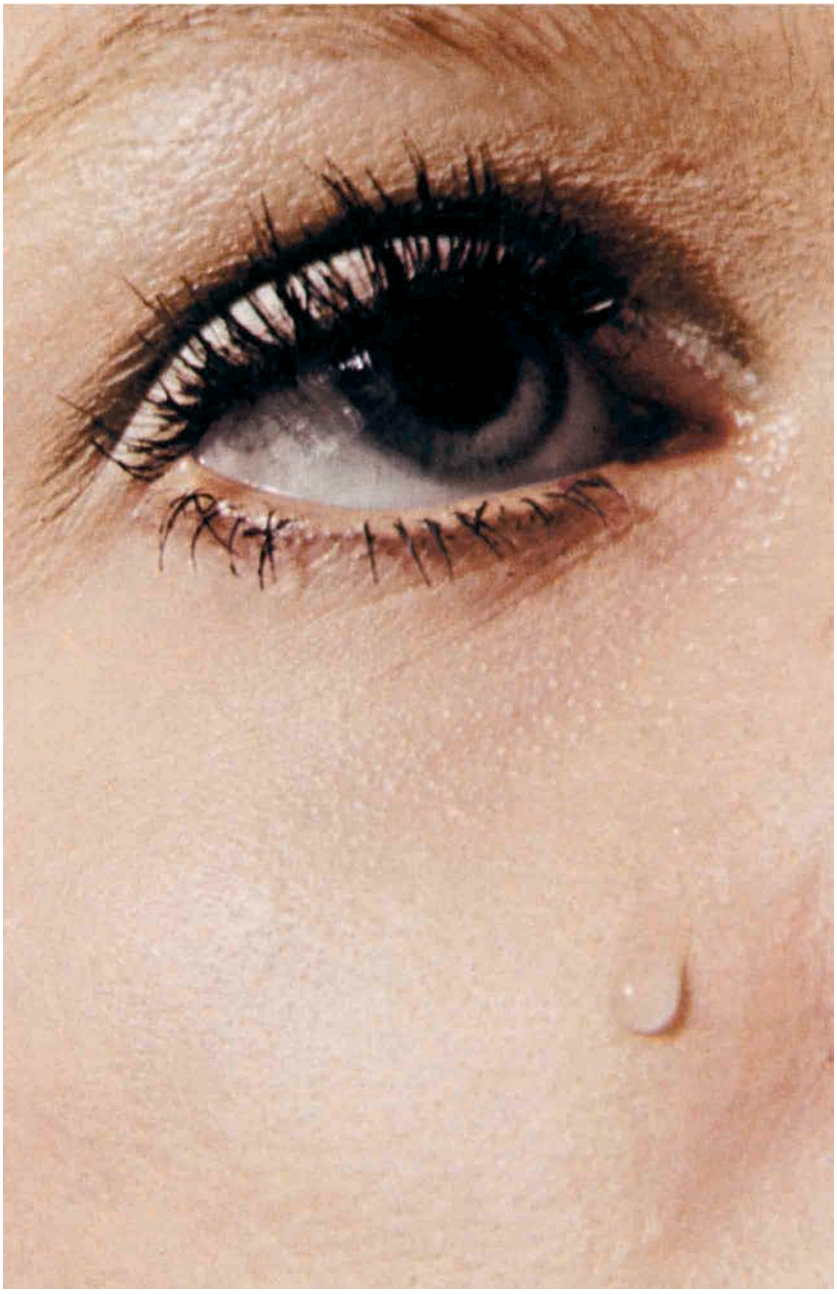
Anne Collier (1970, Los Angeles, USA ; vit à New York), s'est formée à Los Angeles (CalArts et UCLA) dans les années 1990 et 2000, auprès de l'artiste conceptuel John Baldessari et du photographe James Welling, entre autres. Ses œuvres ont fait l'objet d'expositions majeures à Chicago, Toronto, Glasgow, Berlin, Tokyo, Londres, Los Angeles et New York. En France, le Fonds régional d'art contemporain (Frac) Normandie Rouen lui a consacré une exposition personnelle en 2018.

Publication : Le Sprengel Museum à Hanovre et le Fotomuseum Winterthur co-éditent le livre d'Anne Collier, *Photographic*, textes de Stefan Gronert et Nadine Wietlisbach, Stuttgard, Hartmann Projects, 2018 (anglais et allemand)

Texte de la page précédente tiré du dossier de presse du Frac Normandie Rouen, 2018



© Anne Collier, Woman Crying #1, de la série Women Crying, 2016. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow



© Anne Collier, Woman Crying #7, de la série Women Crying, 2016. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow



© Anne Collier, Woman Crying (Comic) #3, de la série Women Crying, 2018. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow



© Anne Collier, Woman Crying (Comic) #4, de la série Women Crying, 2018. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow



© Anne Collier, Negative (California), 2013. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow



© Anne Collier, Positive (California), 2016. Courtesy of the artist, Anton Kern Gallery, New York; Galerie Neu, Berlin; The Modern Institute / Toby Webster Ltd., Glasgow



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne

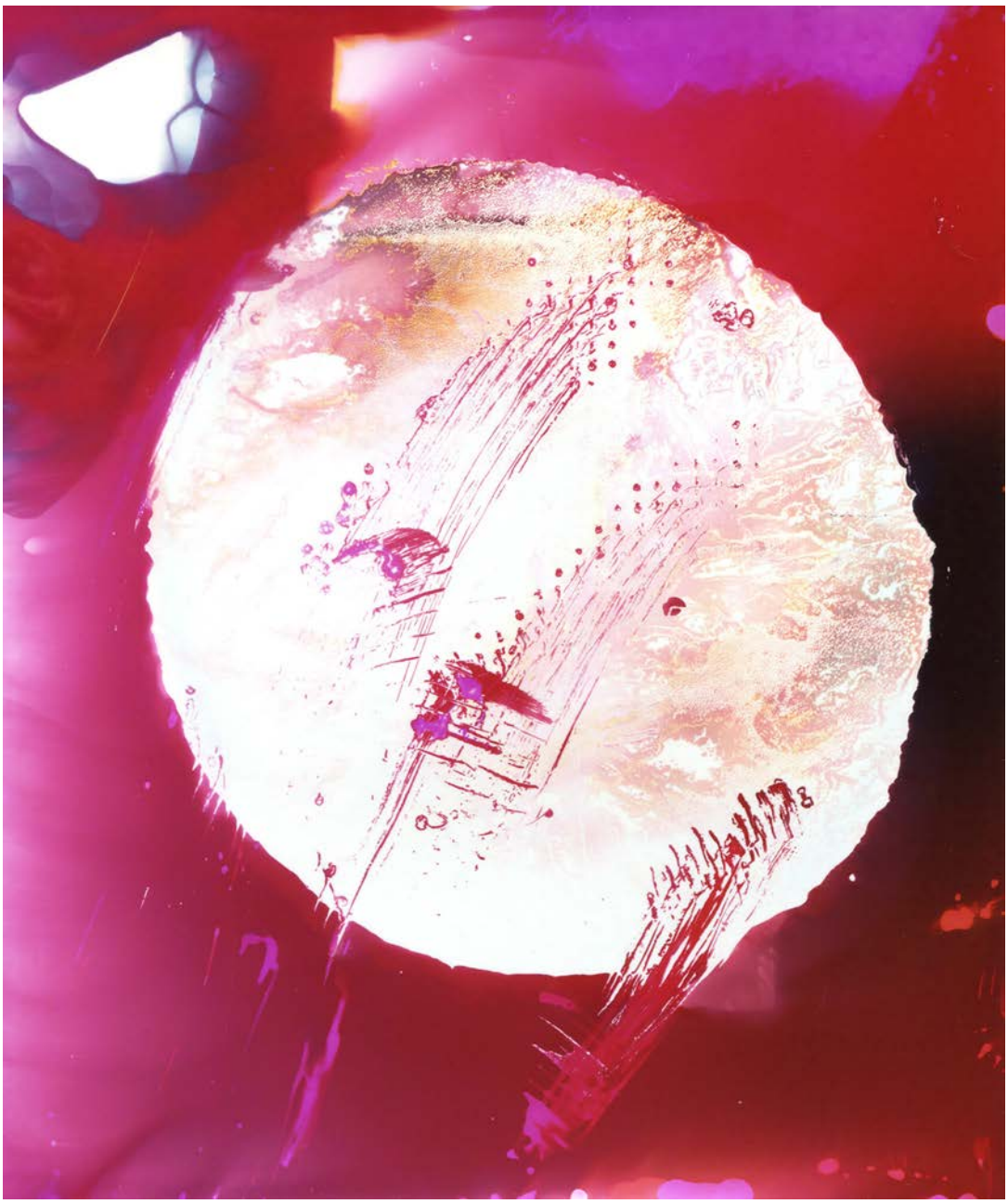
Sillages
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 27.01. – 31.03.2019
www.photoforumpasquart.ch

Avec : Christelle Boulé, Olga Cafiero, Roberto Greco, Thibault Jouvent, Virginie Otth.

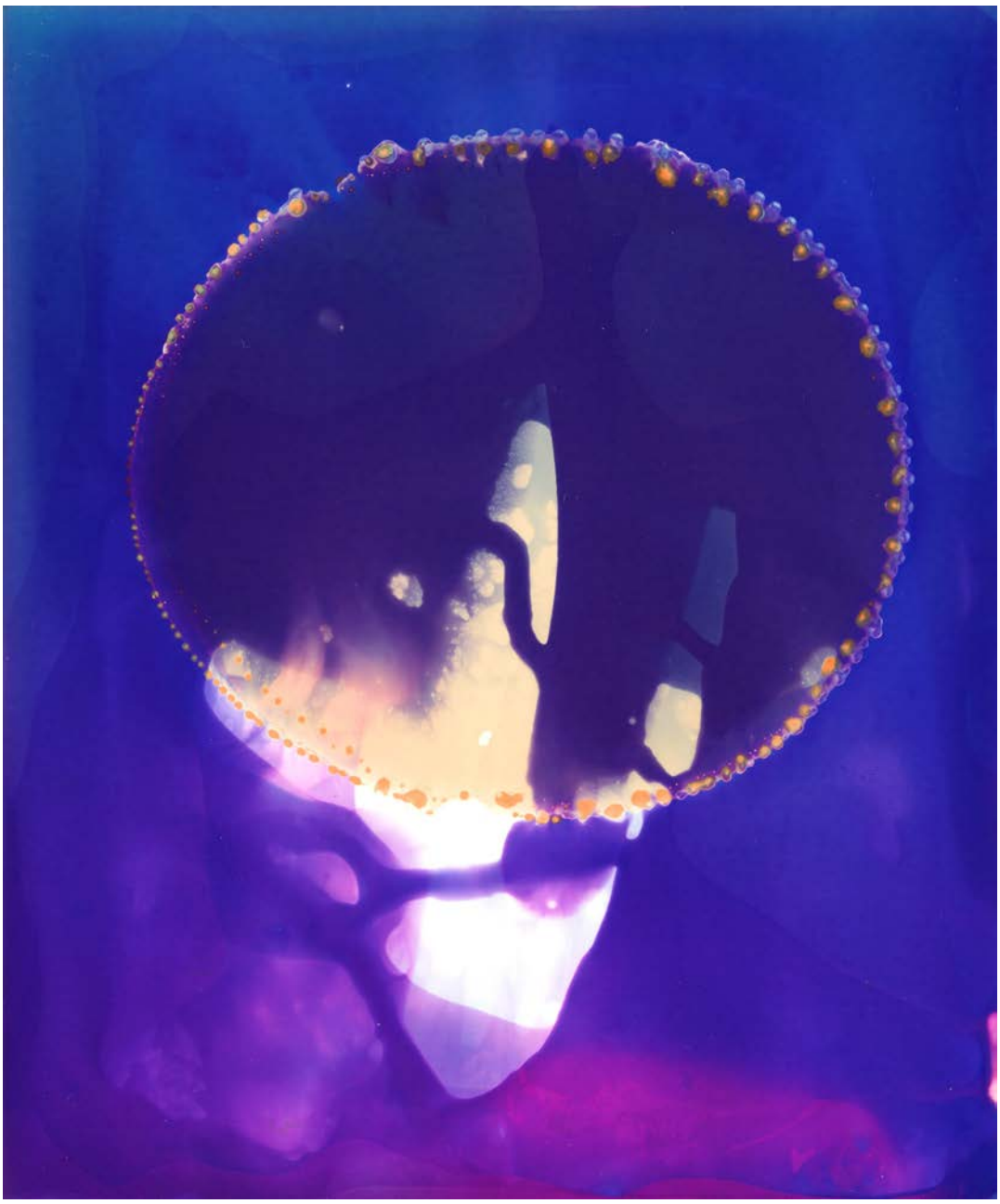
Domaines de création a priori éloignés, l'une olfactive et l'autre visuelle, la parfumerie et la photographie partagent pourtant certaines approches et problématiques. L'exposition les met en lumière par les travaux de cinq artistes explorant les facette communes de la fragrance et de l'image, ou interprétant visuellement et magnifiant certains aspects de la parfumerie. Ils examinent les liens forts entre mémoire et odeur comme entre mémoire et photographie, confrontent et combinent les molécules qui donnent vie aux fragrances ou images argentiques, considèrent parfums et photographies comme autant d'empreintes et de vestiges d'un organisme, ou encore déjouent les notions traditionnelles d'artificialité et de naturel, d'imitation de la nature et de représentation. Leurs univers forts et singuliers offrent des interprétations visuelles fascinantes de la parfumerie, champ dont les créations restent généralement invisibles à l'œil nu. Les œuvres présentées, fruits de recherches approfondies des artistes, sont en majorité inédites ou produites pour l'exposition.
Curatrice : Danaé Panchaud



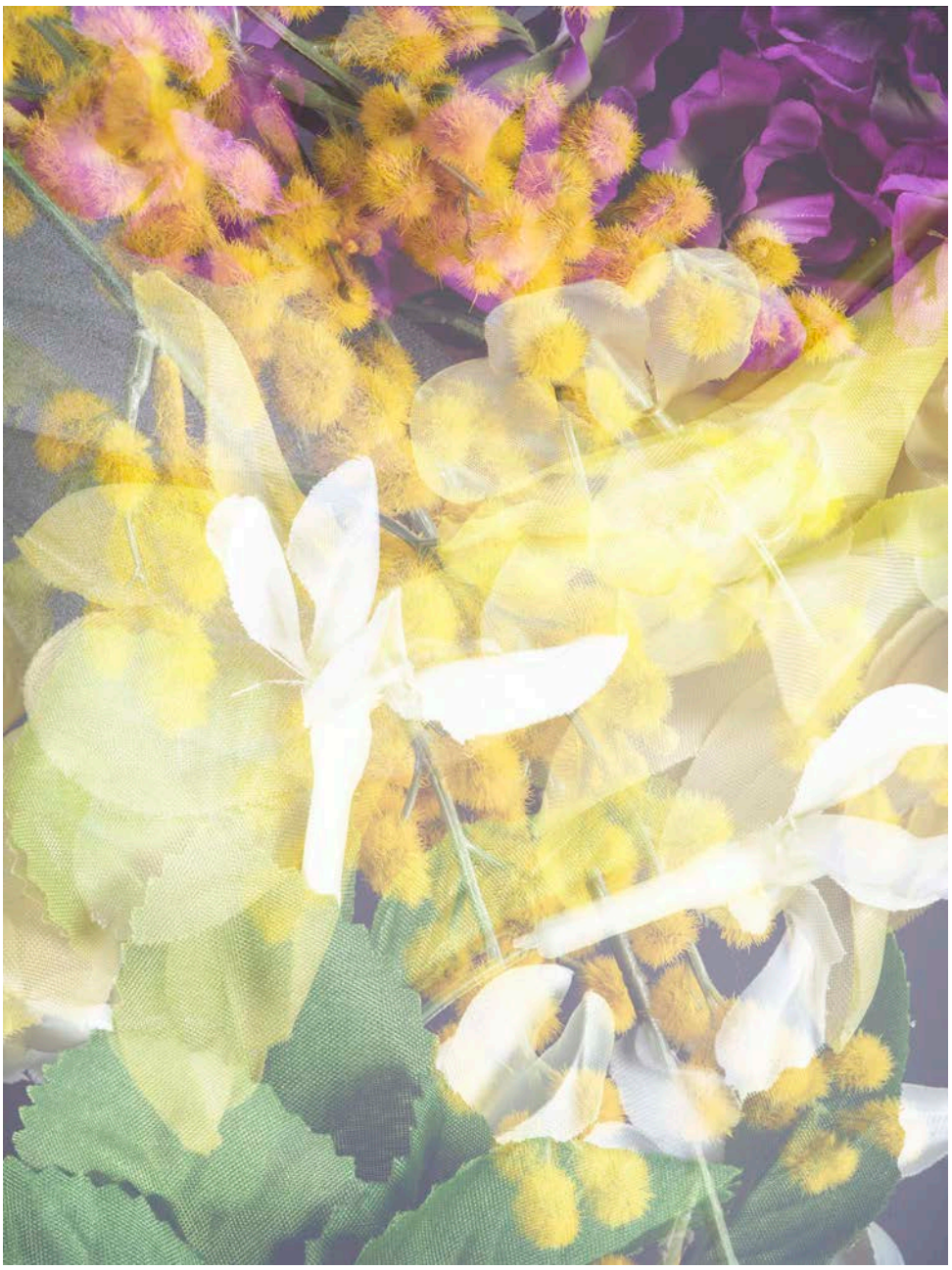
© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



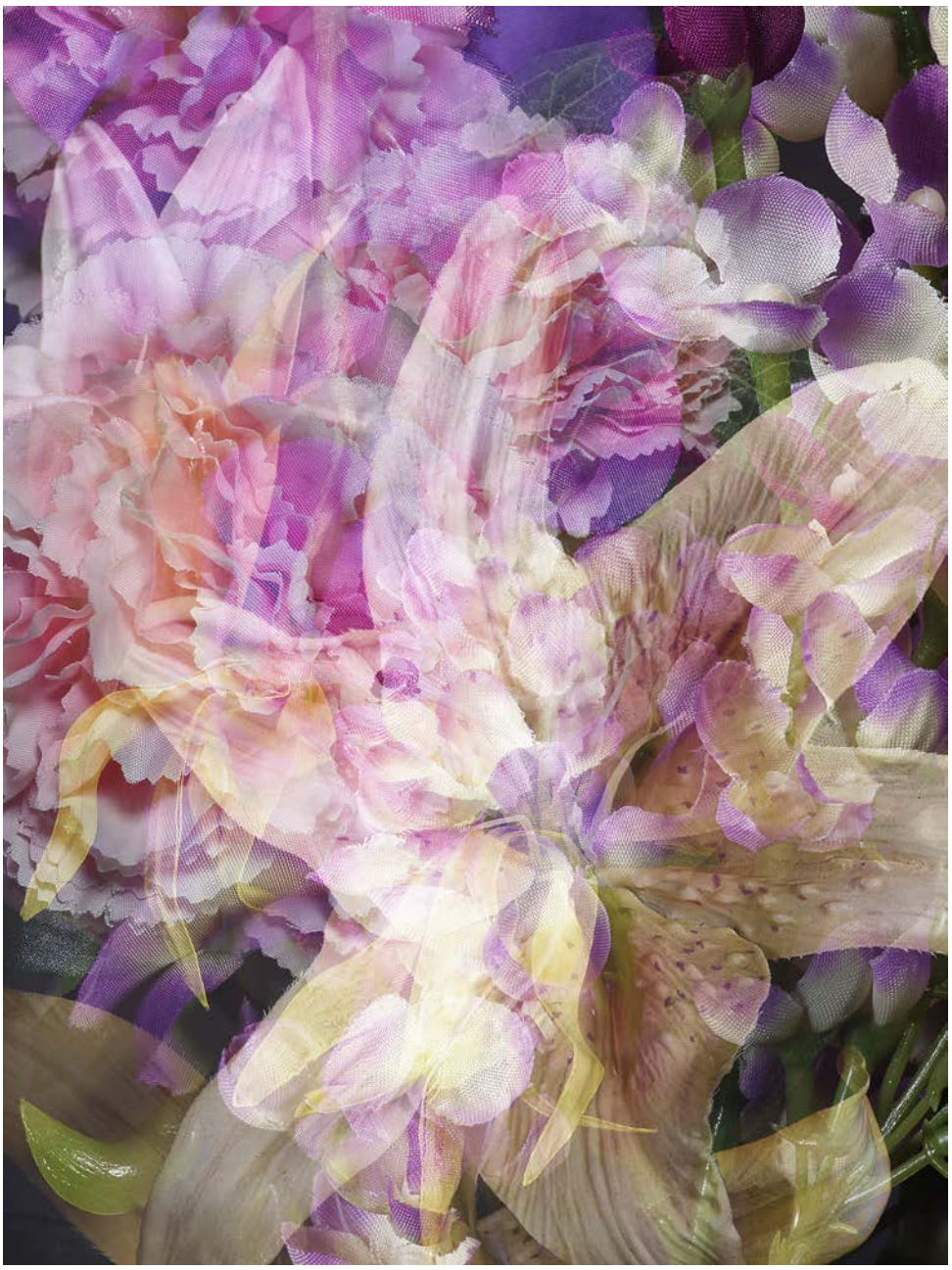
© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Christelle Boulé. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



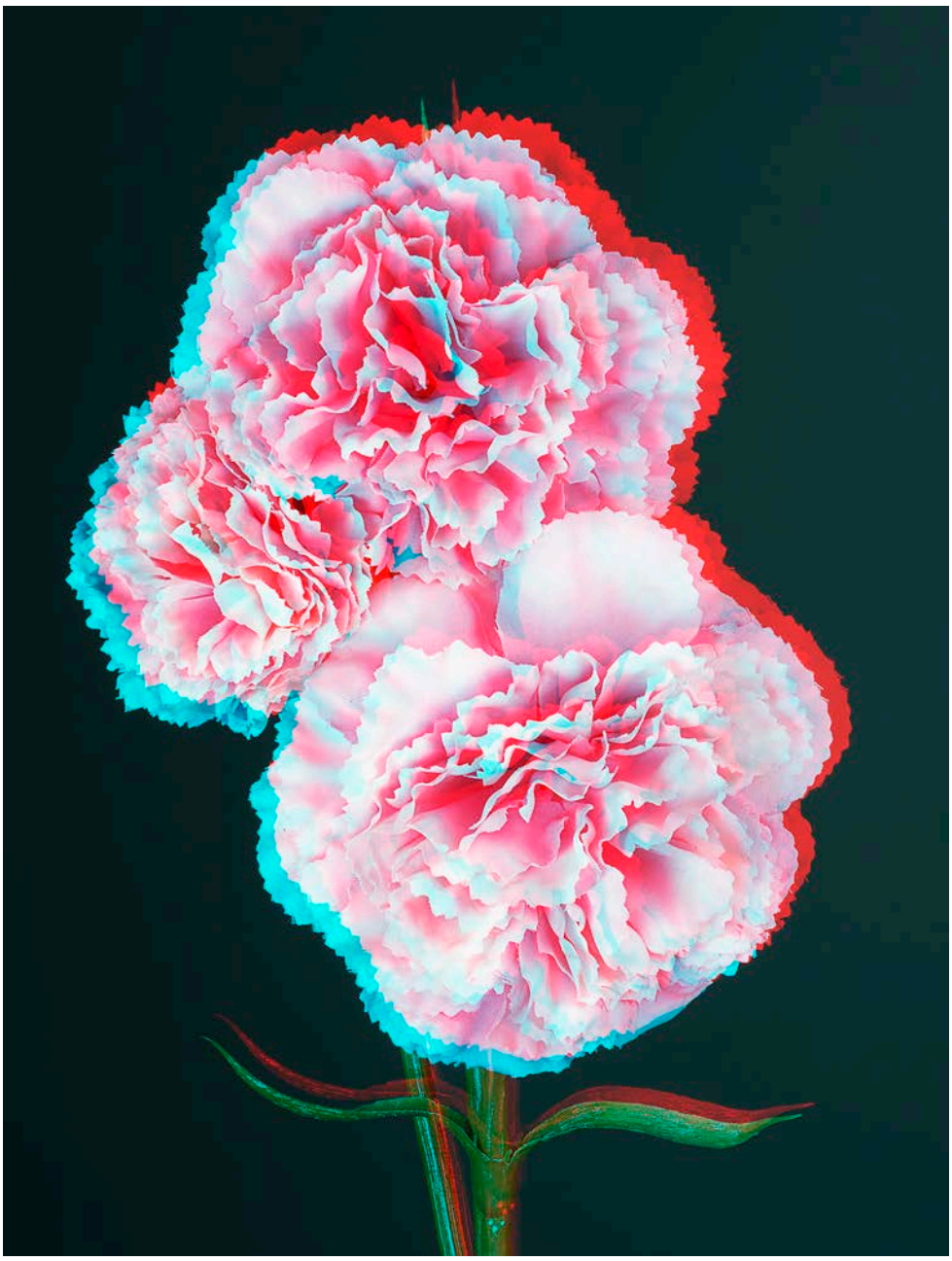
© Olga Cafiero, 2018. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Olga Cafiero, 2018. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Olga Cafiero, 2018. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



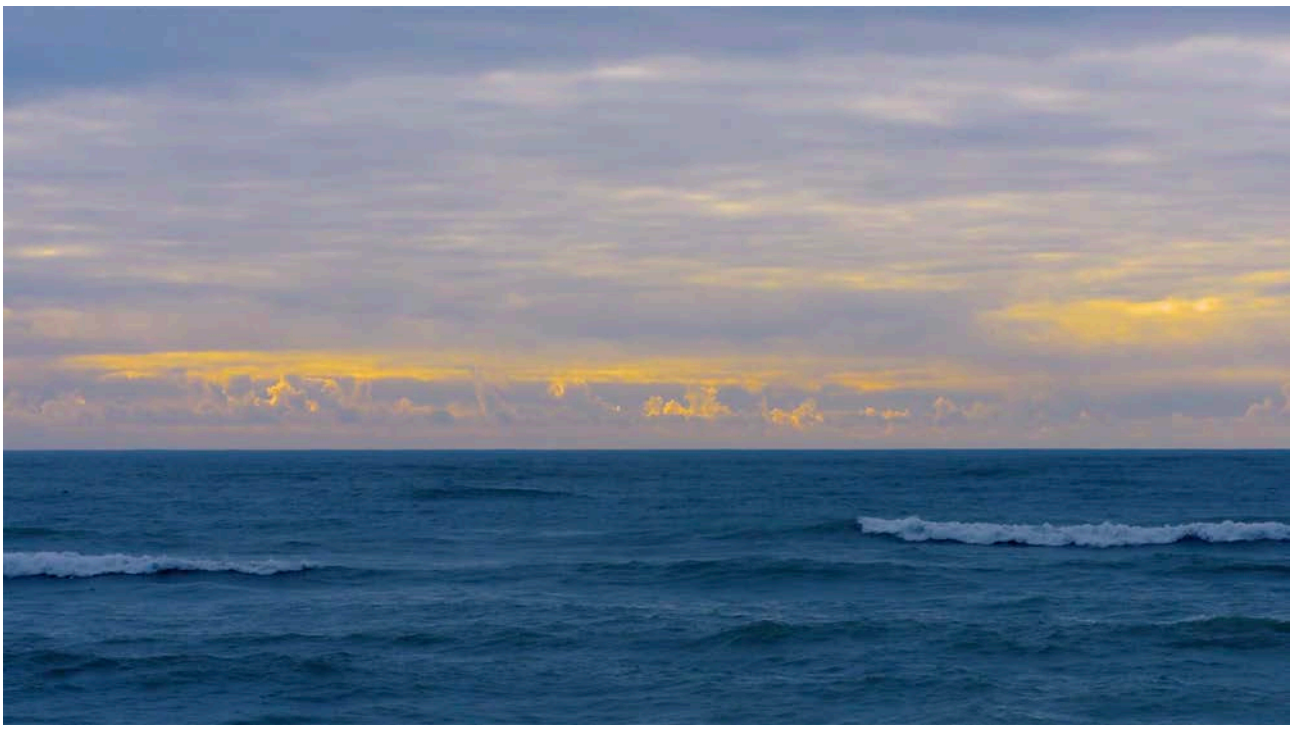
© Olga Cafiero, 2018. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



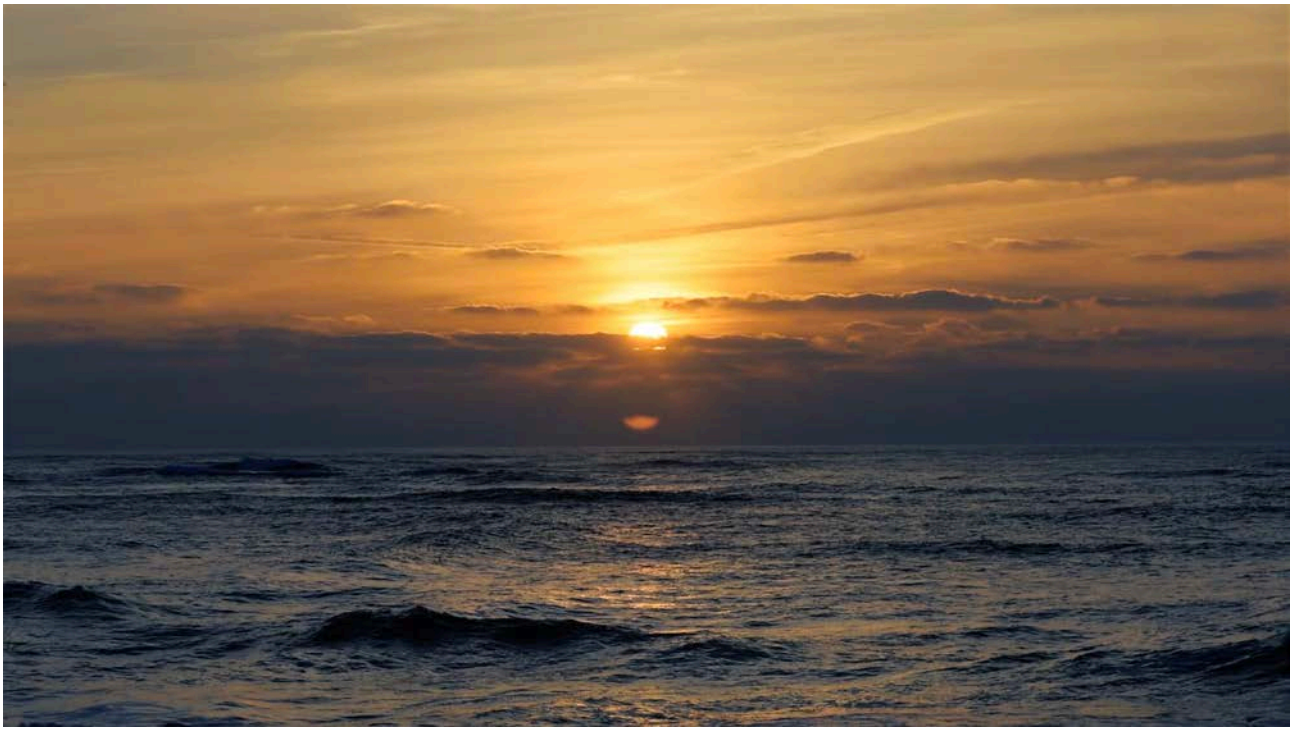
© Virginie Otth, Compositions d'odeurs, 2018-2019. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Virginie Otth, Compositions d'odeurs, 2018-2019. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Thibault Jouvent, La Lune rouge, 2019, vidéogramme. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Thibault Jouvent, La Lune rouge, 2019, vidéogramme. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



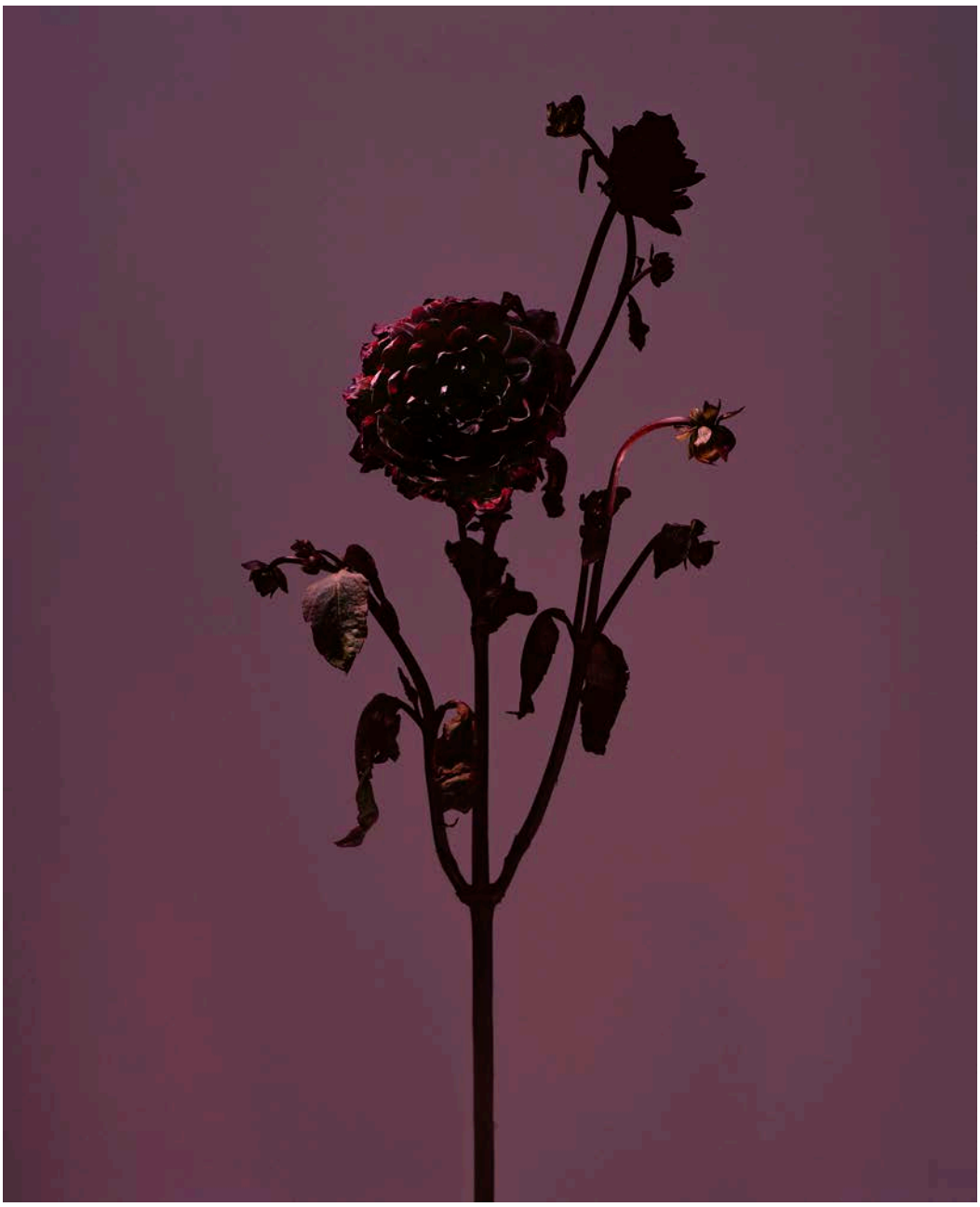
© Thibault Jouvent, La Lune rouge, 2019, vidéogramme. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



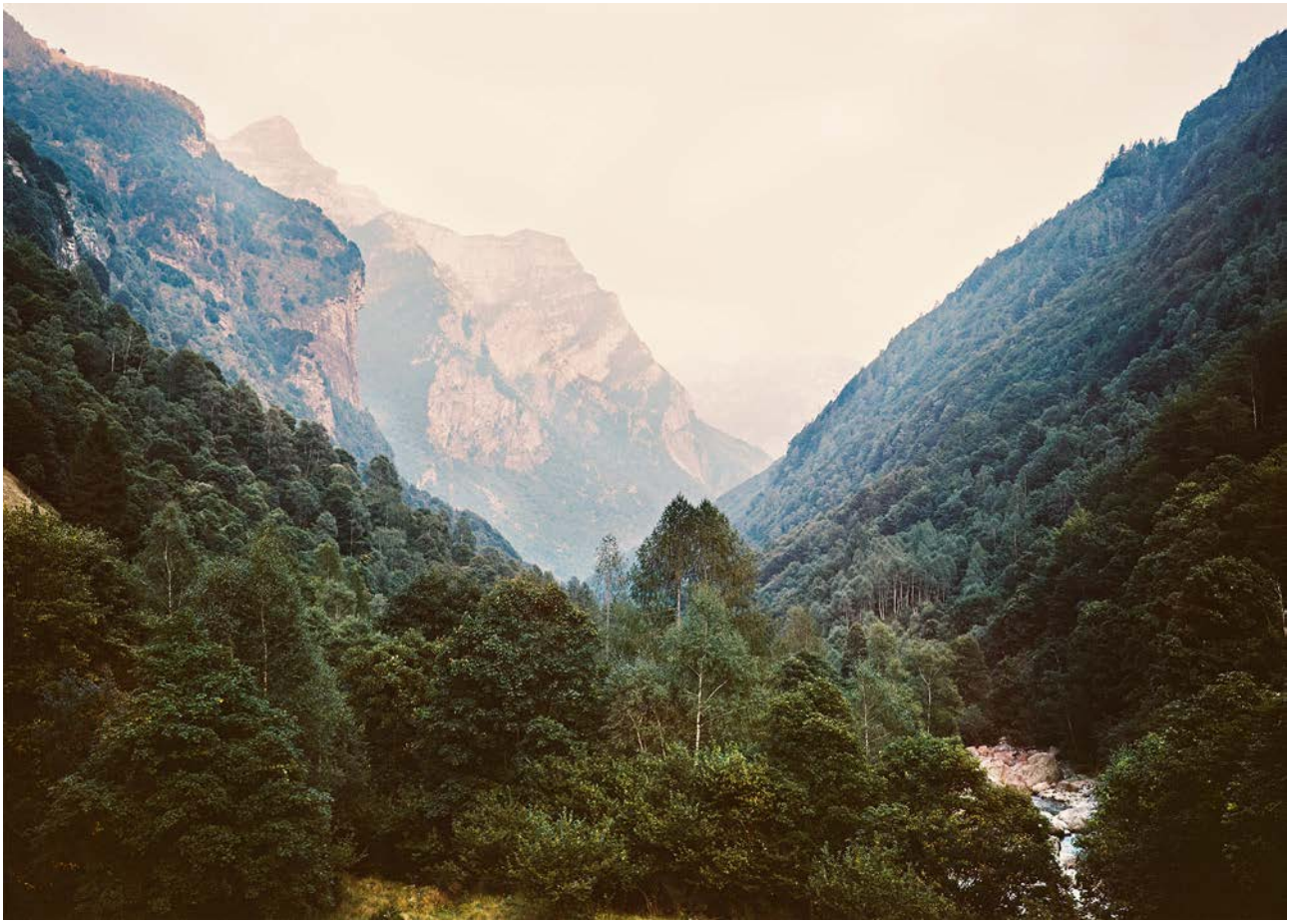
© Thibault Jouvent, La Lune rouge, 2019, vidéogramme. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Greco Roberto, Oeillères, 2017. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Greco Roberto, Oeillères, 2017. Courtesy Photoforum Pasquart, Bienne



© Jessica Wolfelsperger, Sans titre, de la série Saga, 2017. Courtesy Château de Gruyères

Jessica Wolfelsperger. Saga
Château de Gruyères, 30.03. – 16.06.2019
www.chateau-gruyeres.ch

Jessica Wolfelsperger (1979, CH) est l'invitée de la 4ème édition de Photo Esplanade, exposition en plein air au Château de Gruyères. La série *Saga* invoque la beauté envoûtante du Val Verzasca et les mythes qui peuplent la célèbre vallée tessinoise aujourd'hui encore. Séjournant pendant deux mois dans le village de Sonogno, dans une petite maison en pierre au bord d'une rivière, la photographe d'origine bâloise s'est immergée dans la nature à la recherche des traces des légendes locales ainsi que celles développées par les pionniers utopistes de Monte Verità au début du 20e siècle. À travers son objectif, la photographe a saisi une atmosphère hors du temps dans laquelle le lieu – le village, la forêt, les montagnes et les cours d'eau – et ses habitants incarnent peu à peu une nouvelle mythologie empreinte de mysticisme. C'est en mélangeant les médiums photographiques (argentique, polaroïds, numérique) que l'artiste raconte sa propre *Saga*.

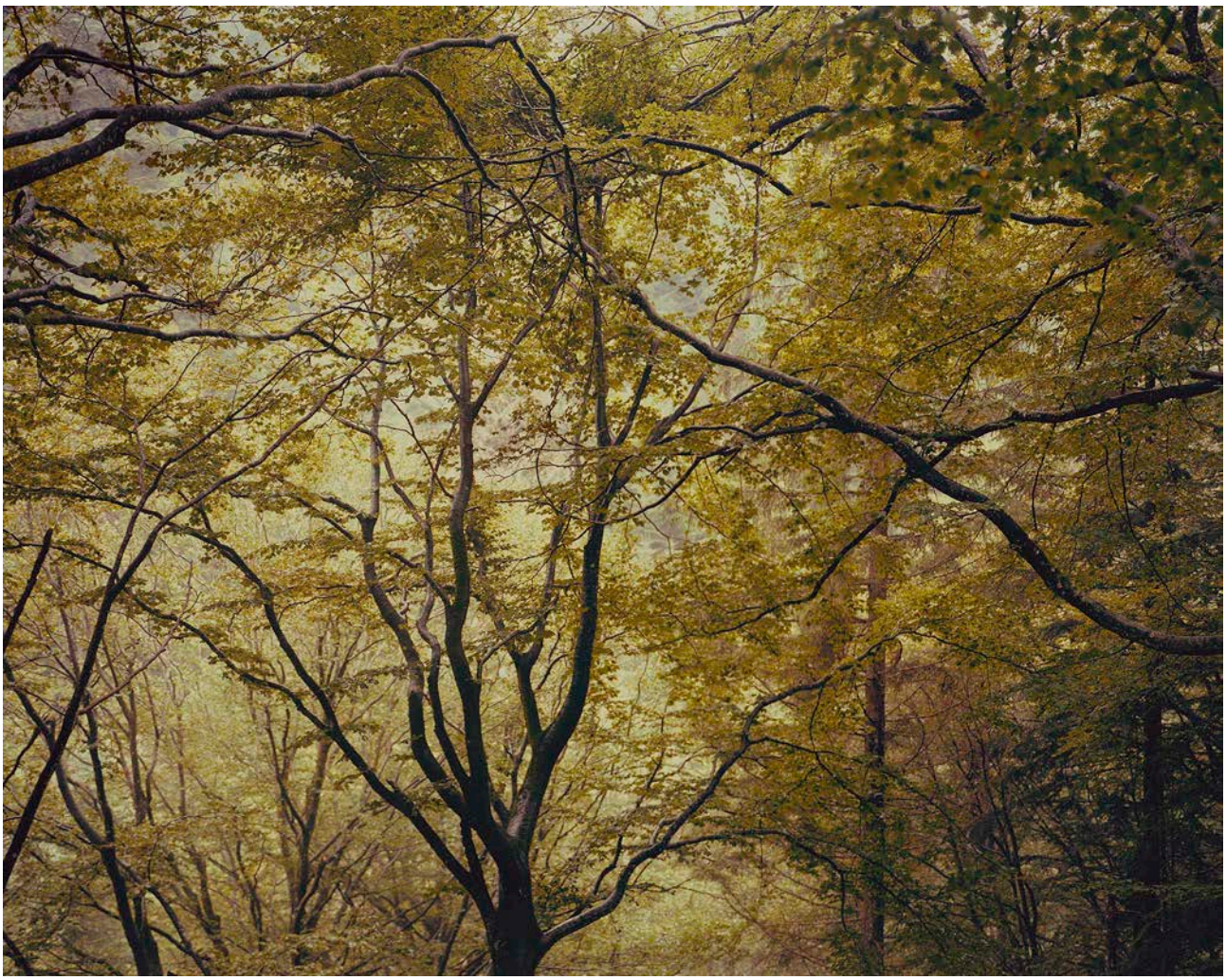
" Chacun devrait passer du temps dans la nature, c'est détoxifiant. Dans la forêt notre attention n'est pas détournée par les maisons, la lumière, l'omniprésent Wi-Fi. La nuit, quand tout est vraiment noir, on réalise l'importance et la force de la nature, et on la respecte. "
Jessica Wolfelsperger

" Avec Photo Esplanade, nous avons voulu offrir un rendez-vous annuel qui présente le travail des photographes suisses. L'objectif était de sortir les images des salles et de les plonger au coeur d'un panorama époustouflant afin d'offrir au public une autre expérience des images. "
Filipe Dos Santos, directeur du Château de Gruyères

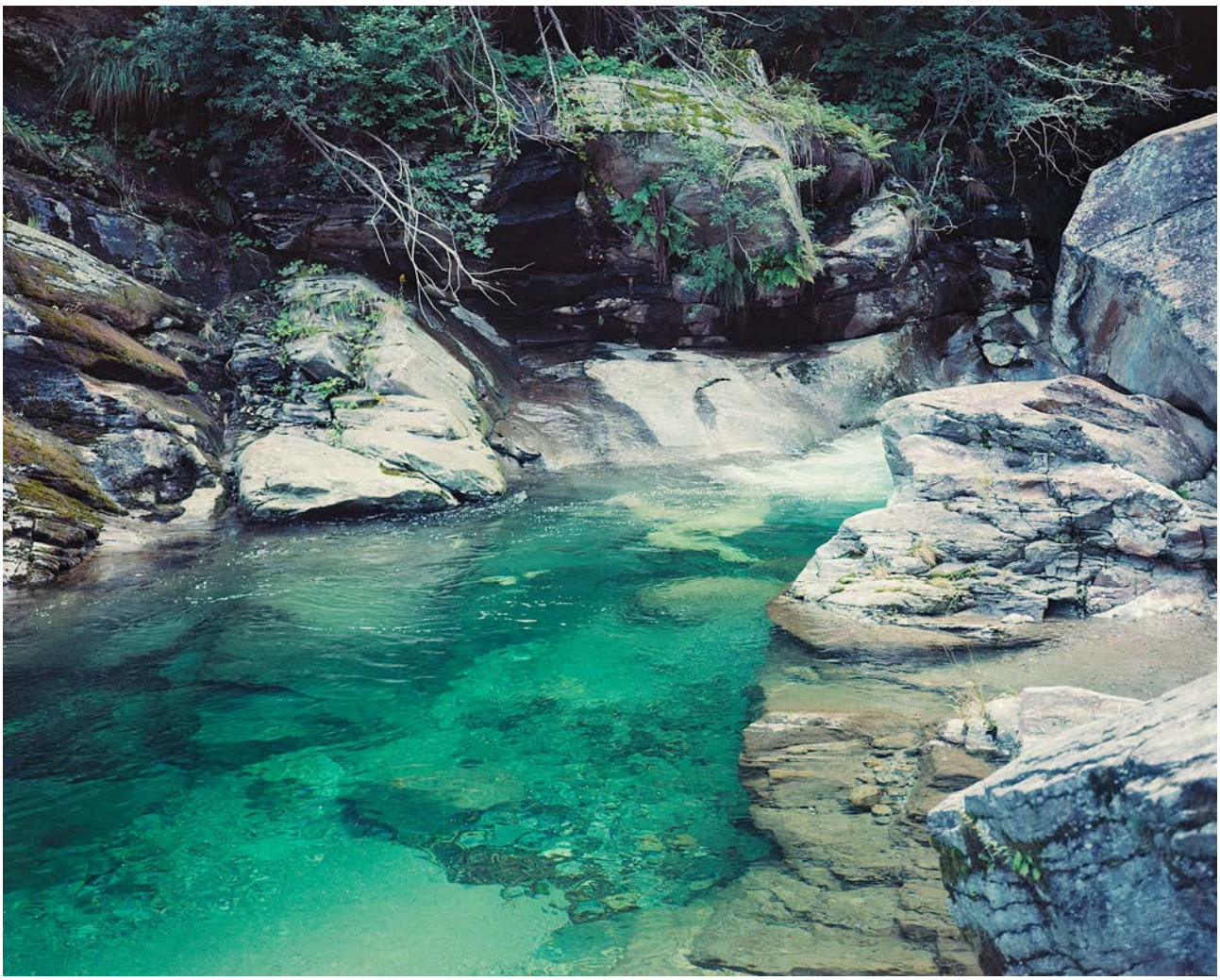
Jessica Wolfelsperger (1979, CH) a étudié la photographie à BTK – Université des sciences appliquées à Berlin. Elle vit et travaille à Berlin.



© Jessica Wolfelsperger, Sans titre, de la série Saga, 2017. Courtesy Château de Gruyères



© Jessica Wolfelsperger, Sans titre, de la série Saga, 2017. Courtesy Château de Gruyères



© Jessica Wolfelsperger, Sans titre, de la série Saga, 2017. Courtesy Château de Gruyères



© Jessica Wolfelsperger, Sans titre, de la série Saga, 2017. Courtesy Château de Gruyères



© Jessica Wolfelsperger, Sans titre, de la série Saga, 2017. Courtesy Château de Gruyères



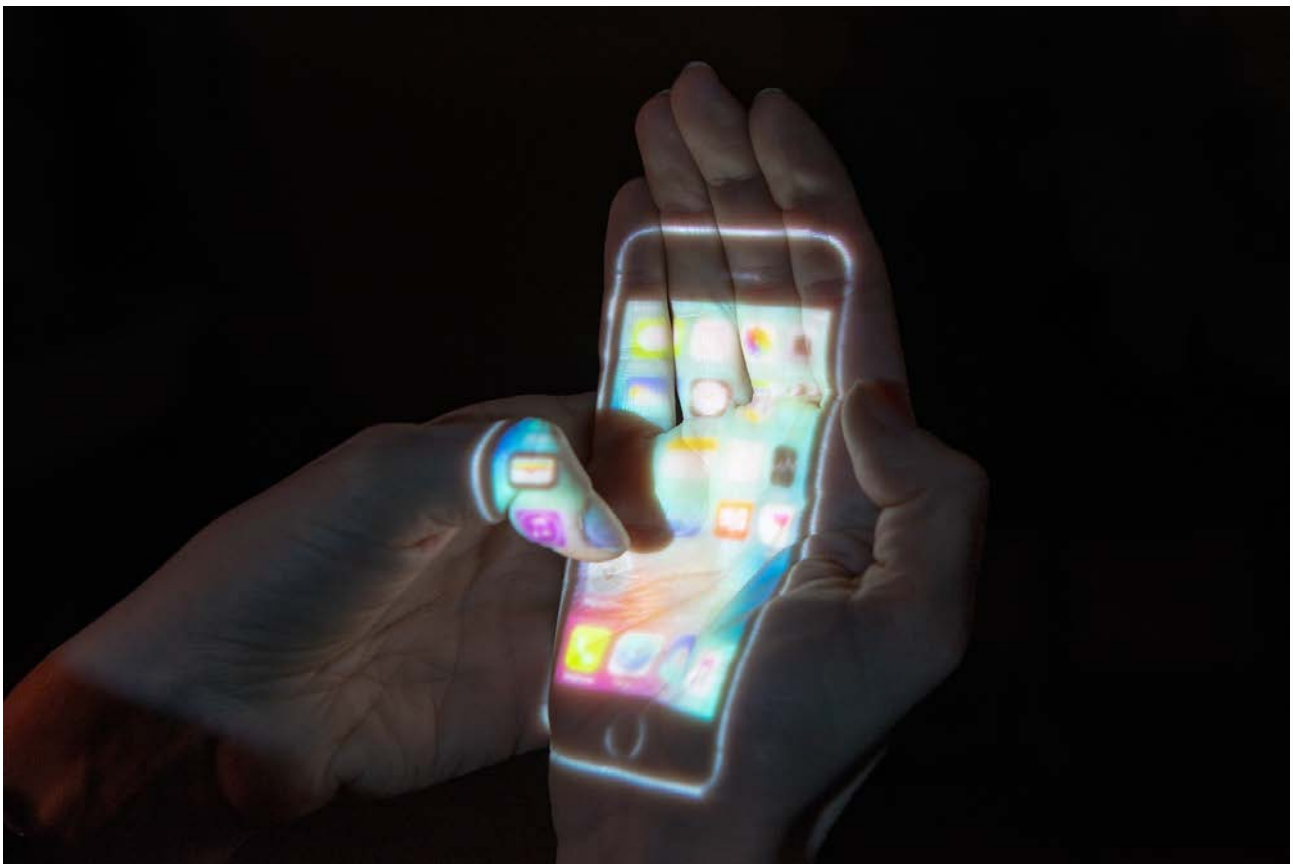
© Lotta Gadola et Flurina Stuppan, Begreifen, 2019. Courtesy BelleVue

Lotta Gadola et Flurina Stuppan. Catch me if you can
BelleVue, Bâle / Basel, 24.3. – 07.04.2019
www.bellevue-fotografie.ch

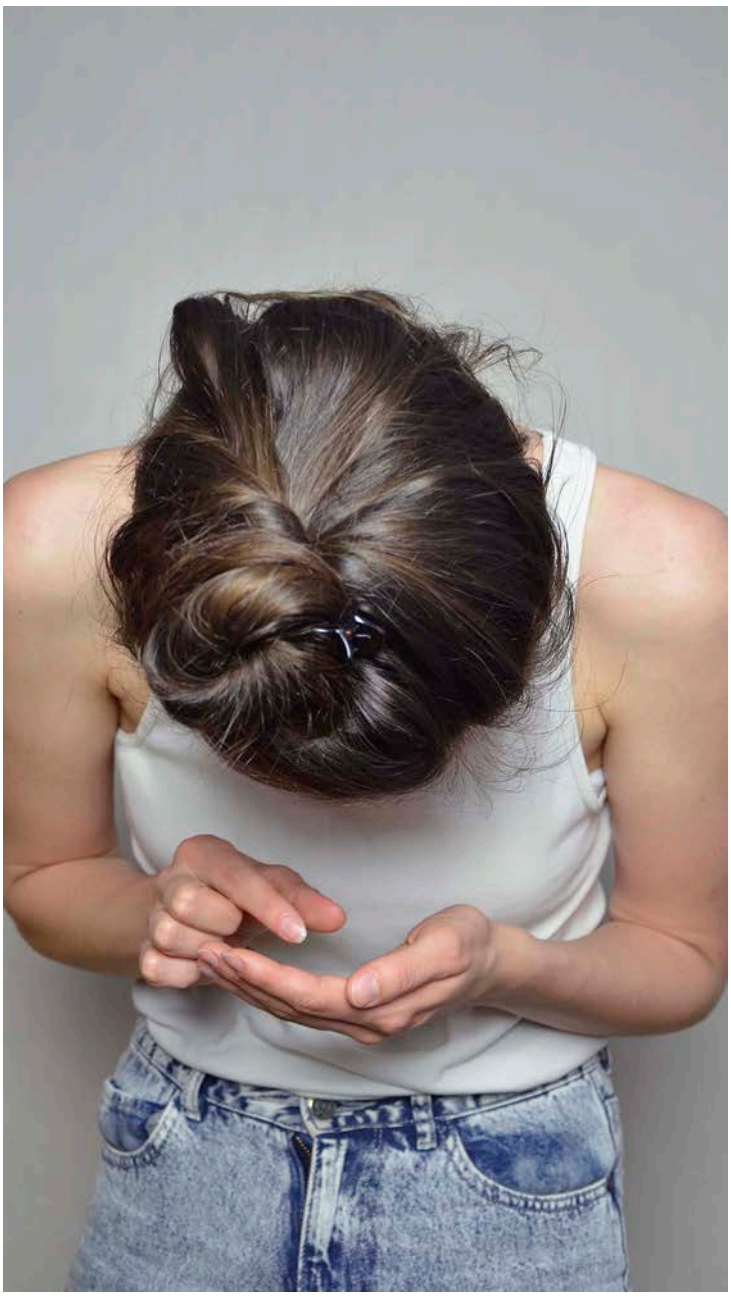
L'association BelleVue organise de février à juin plusieurs expositions destinées à promouvoir les artistes photographes émergent·e·s, dont le lien thématique est la question de l'identité, à la fois individuelle et collective, dans le contexte d'une société d'images propre aux médias numériques.

Le corps humain est au centre du projet *Catch me if you can* de Lotta Gadola et Flurina Stuppan. Les artistes interrogent les mécanismes de représentation de soi et de création d'identité dans un contexte d'omniprésence des médias et du numérique dans la vie quotidienne. Dans une installation, le corps des visiteurs devient un écran de projection, voire plus : un dispositif qui se visualise lui-même, donnant ainsi l'illusion de l'interactivité. L'image projetée est à la fois tactile et fugace ; physiquement, mais aussi virtuellement, elle promet un certain contrôle tout en s'échappant.

Lotta Gadola (1991, CH) et Flurina Stuppan (1984, CH) vivent à Lucerne, la seconde y étudie à la Hochschule Design & Kunst.



© Lotta Gadola et Flurina Stuppan, Projektion – Screencast, 2019. Courtesy BelleVue



© Lotta Gadola, Head Down, 2018. Courtesy BelleVue



© Flurina Stuppan, de la série #sweetbaby #sweethome #sweetlife, 2015



© Annette von Keudell, de la série Buddhas Toechter. Courtesy Photobastei

#womenphotographer vol. I

Photobastei, Zurich, 14.03. – 05.05.2019
www.photobastei.ch

Avec : Berenice Abbott, Merry Alpern, Diane Arbus, Elinor Carucci, Nan Goldin, Germaine Krull, Dorothea Lange, Vivian Maier, Inge Morath, Ruth Orkin, Rosemarie Pierer, Dayanita Singh, Annette von Keudell et Karin Székessy

Exposition consacrée aux femmes photographes du 20ème siècle conçue par f3, freiraum für fotografie (espace libre pour la photographie) à Berlin, en collaboration avec Photobastei.

" Women conquered the new medium of photography in the 19th century. As pioneers, they contributed essentially to its development and the emergence of new photographic ways of seeing. The Cyanotype Photograms by Anna Atkins are among the first photographs published as scientific illustrations.
Photography enabled women to realize their idea of a self-determined, creative life, to travel and to earn their own living. In addition to portrait, fashion, and architectural photography, female photographers also excelled in photojournalism from the 1920s onwards. Often they focused on the everyday, on the living conditions of women and children, documented social marginal groups and examined the female body relentlessly with the camera. Did they choose themes that are off the beaten track of world politics, as they have always been attributed to them by society? Or because they can gain intimate access to their subjects, which is denied to their male counterparts? Or does it finally exist, the female gaze?
The exhibition #womenphotographer Vol. I wants to provide insights into the diverse work of female photographers and to initiate a deeper study of their view of the world. "

Source : http://fhochdrei.org/en/women-photographer-vol-i/



© Nan Goldin, The Ballad of Sexual Dependency, 1986. Courtesy Photobastei



© Berenice Abbott, West 8th Street, Near MacDougal Stree, de la série Changing New York, 1935-1938.
Courtesy Photobastei



Inge Morath, Jupe d'une danseuse, Féria, Seville, Espagne, 1987, épreuve gélatino-argentique © Inge Morath / Magnum Photos



Martine Franck, Le pèlerinage de San Isidro, Musée du Prado, Madrid, 1993 © Martine Franck/Magnum Photos

Martine Franck

Musée de l'Elysée, Lausanne, 20.02. – 05.05.2019
www.elysee.ch

Souhaitant mettre en lumière l'œuvre pionnier des femmes photographes au cours du 20e siècle, le Musée de l'Elysée présente une importante rétrospective consacrée à Martine Franck (1938-2012, BE/FR). Conçue par la Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris, et coproduite avec le Musée de l'Elysée, cette exposition, unique par son ampleur, est constituée de près de 140 photographies, dont certaines inédites, en grande partie sélectionnées par la photographe de son vivant.
Au-delà de ce regard inédit d'une photographe sur l'ensemble de son œuvre, ce projet d'exposition et d'édition est fondé sur une étude approfondie des archives de Martine Franck, ce qui lui permet de se démarquer des rétrospectives précédentes.
Figure essentielle de l'art photographique du 20e siècle, membre de l'agence VU en 1970, cofondatrice de l'agence Viva en 1972 et membre de la coopérative Magnum à partir de 1983, journaliste, reporter et portraitiste, Martine Franck vient à la photographie à travers une démarche personnelle liée en grande partie à ses voyages en Asie et en Europe. Lorsqu'elle décide de se consacrer à la carrière de photographe, elle choisit un domaine d'activité comprenant encore peu de femmes. Elle réussit pourtant à trouver sa place en s'attachant à des sujets peu abordés par ses confrères, comme le monde du travail, les femmes, la vieillesse, la solidarité et l'humanitaire. Durant une cinquantaine d'années, indépendamment de tout courant esthétique, elle a ainsi construit une œuvre personnelle principalement consacrée à la condition humaine à travers le monde.
En programmant cette exposition, le Musée de l'Elysée offre au public la possibilité de redécouvrir une œuvre majeure qui, au-delà de la diversité des sujets, porte un regard intense et singulier sur notre époque.
De nombreux documents d'archives, dont certains inédits, viennent enrichir l'exposition. Ils illustrent, dans des vitrines dédiées, les relations étroites entre Martine Franck et Lausanne, en particulier son exposition en 1979 à la galerie Portfolio dirigée par Jean-Pierre et Marlène Vorlet, ou ses liens d'amitié avec la photographe Monique Jacot et l'imprimeur Jean Genoud.
Curateurs : Agnès Sire, directrice artistique de la Fondation Henri Cartier-Bresson, Paris, et Marc Donnadieu, conservateur en chef au Musée de l'Elysée, assisté d'Emilie Schmutz.



Martine Franck, Piscine conçue par Alain Capeilleres, Le Brusc, été 1993 © Martine Franck/Magnum Photos

" Une photographie n'est pas nécessairement un mensonge, mais ce n'est pas la vérité non plus. Il faut être prêt à saluer l'inattendu. "

" L'appareil est en lui-même une frontière, passer de l'autre côté, on ne peut y parvenir qu'en s'oubliant soi-même, momentanément. "

" Du jour de la naissance jusqu'à l'instant de la mort, la vie n'est qu'une révolution constante. Rien n'est permanent. Le plus difficile est d'accepter les changements en soi, autour de soi, chez les autres, et pourtant la plus belle aventure n'est-ce pas ce parcours qui part de soi pour se connaître, s'oublier et se dépasser ? "
Martine Franck

Réaction critique
" Oui, il est primordial de valoriser l'œuvre des femmes photographes de toutes les époques, mais à quel prix ? Une institution muséale se doit de respecter une certaine déontologie. Le Musée de l'Elysée a été créé en 1985 par un homme qui n'a pas hésité à enrichir sa collection personnelle de photographies alors qu'il était le directeur d'une institution publique de l'Etat de Vaud. Le conflit d'intérêts était pourtant évident lorsque les photographes lui faisaient des dons de tirages pour le remercier de les avoir exposés dans " son " musée. Trente-quatre ans plus tard, la directrice actuelle du musée fait produire et exposer les images de sa tante. Cela ne pose-t-il pas aussi un problème de déontologie ?
Martine Franck, convertie au bouddhisme en 1987, fut l'épouse d'un photographe majeur du 20ème siècle (comme nous le répète sans cesse l'agence Magnum Photos). Elle réalisait de bonnes photographies mais n'a pas réellement produit de reportages importants. Les images de Martine Franck sont émouvantes, sa photographie de la piscine est un chef d'œuvre et sa philosophie de la vie est très belle, mais cela est-il suffisant pour justifier une consécration muséale aux frais des contribuables vaudois ? Il est tout à fait compréhensible qu'une fondation privée telle que la Fondation Henri Cartier-Bresson à Paris défende l'œuvre de sa co-fondatrice. Par contre, je me demande si cela légitime qu'une part non négligeable du budget annuel du Musée de l'Elysée soit attribuée à promouvoir un membre de la famille de sa directrice ? "
Nassim Daghighian



© Vasantha Yogananthan, Disappearance, Trivandrum, Kerala, India, 2013, A Myth of Two Souls. Courtesy Musée de l'Elysée

Vasantha Yogananthan. A Myth of Two Souls

Musée de l'Elysée, Lausanne, 20.02. – 05.05.2019
www.elysee.ch

Soucieux de soutenir et promouvoir la création contemporaine, le Musée de l'Elysée présente la première exposition personnelle en institution muséale du projet *A Myth of Two Souls* de Vasantha Yogananthan. Né en 1985, le photographe autodidacte français appartient à une génération qui aime brouiller les lignes entre fiction et réalité. Cette série est inspirée par le Râmâyana, œuvre fondamentale de la mythologie hindoue, écrite en sanskrit entre le 3e siècle av. J.-C. et le IIIe siècle de notre ère.
Depuis six ans, Vasantha Yogananthan se rend régulièrement en Inde et au Sri Lanka pour compléter son projet. L'essentiel des sept chapitres qui le composent sont pour la première fois exposés ensemble. Un espace consacré à chacun est aménagé à l'étage inférieur du Musée de l'Elysée, créant ainsi une atmosphère propre à chaque stylistique convoquée par l'artiste pour raconter son histoire. Si les premières salles sont de facture traditionnelle et présentent, au mur, des tirages encadrés, la suite accorde une large place à la projection, au papier peint ou à l'installation.
L'artiste met en effet au point des traitements esthétiques différents et explore, ou revisite, des techniques ancestrales. C'est le cas notamment certaines images de *A Myth of Two Souls*, des photographies en noir et blanc, réalisées à la chambre, puis colorisées à la main par un peintre indien, Jaykumar Shankar, comme cela se faisait traditionnellement au 19e siècle, avant l'apparition de la pellicule couleur. Vasantha Yogananthan se réapproprie cette technique tout en la modernisant : il réalise ses photographies en extérieur, avec des passants devenus acteurs. Le champ du portrait domestique est ainsi étendu à l'ensemble de la société – sans distinction de classe – et du territoire, des métropoles à la campagne profonde.



© Vasantha Yogananthan, Cricket Match, Chitrakoot, Uttar Pradesh, India, 2013, A Myth of Two Souls. Courtesy Musée de l'Elysée

Les sept chapitres exposés – *Early Times, The Promise, Exile, Dandaka, The Quest, Afterlife, The Epilogue* – offrent aux visiteurs une déambulation à la fois temporelle et géographique, tout en leur faisant découvrir des techniques photographiques peu répandues et une scénographie originale. L'exposition comprend des œuvres photographiques, dont des tirages colorisés ainsi qu'une installation vidéo multi-canale.
Curateurs : Vasantha Yogananthan et Lydia Dorner, conservatrice assistante, Musée de l'Elysée.

Vasantha Yogananthan (1985 ; vit à Paris) est un photographe autodidacte d'origine franco-tamoule. Sa pratique photographique est à la croisée du documentaire et de la fiction. Ses projets sont réalisés sur le temps long et il ne travaille qu'en argentique – avec des chambres grand format 4x5 inch et moyen format 6x7 cm. Outre les raisons esthétiques, il est profondément attaché à la photographie analogique du fait de son processus de développement lent – presque philosophique. Au cours des années, Vasantha Yogananthan a formulé une palette de couleurs particulière, uniquement basée sur la lumière naturelle. Son intérêt pour la peinture l'a conduit à travailler sur les genres du portrait, du paysage et de la nature morte. Pour son projet *A Myth of Two Souls*, débuté en 2013, il a travaillé avec un artiste indien, Jaykumar Shankar, pour raviver la tradition de la peinture à la main.
En 2004, il a cofondé la maison d'édition Chose Commune et publié son premier livre, *Piémanson*. Dans ses ouvrages, il mêle photographies de mises en scène et du quotidien, explorant ainsi différentes formes de récits photographiques. Vasantha Yogananthan a reçu plusieurs récompenses, dont le Prix IdeasTap de Magnum Photos (2015), le Prix Levallois (2016), le Prix ICP Infinity du Photographe émergent de l'année (2017) et le Prix Camera Clara (2018). L'artiste est représenté par l'Espace Jörg Brockmann, Carouge, qui l'a exposé en 2017 et 2019.

Publications : Le projet *A Myth of Two Souls* est publié en sept livres correspondant à sept chapitres (2016-2020) par les Éditions Chose Commune. Les quatre premiers ont déjà parus : *Early Times* (2016), *The Promise* (2017), *Exile* (2017) et *Dandaka* (2018).



© Vasantha Yogananthan, Rama Combing His Hair, Ayodhya, Uttar Pradesh, India, 2015, A Myth of Two Souls. Courtesy Musée de l'Elysée



© Vasantha Yogananthan, Lovebird, Ramtek, Maharashtra, India, 2015, A Myth of Two Souls. Courtesy Musée de l'Elysée



© Vasantha Yogananthan, The Evening Before, Janakpur, Nepal, 2016, tirage noir et blanc peint à la main par Jaykumar Shankar, A Myth of Two Souls. Courtesy Musée de l'Elysée



© Vasantha Yogananthan, Longing For Love, Danushkodi, Tamil Nadu, India, 2018, A Myth of Two Souls. Courtesy Musée de l'Elysée



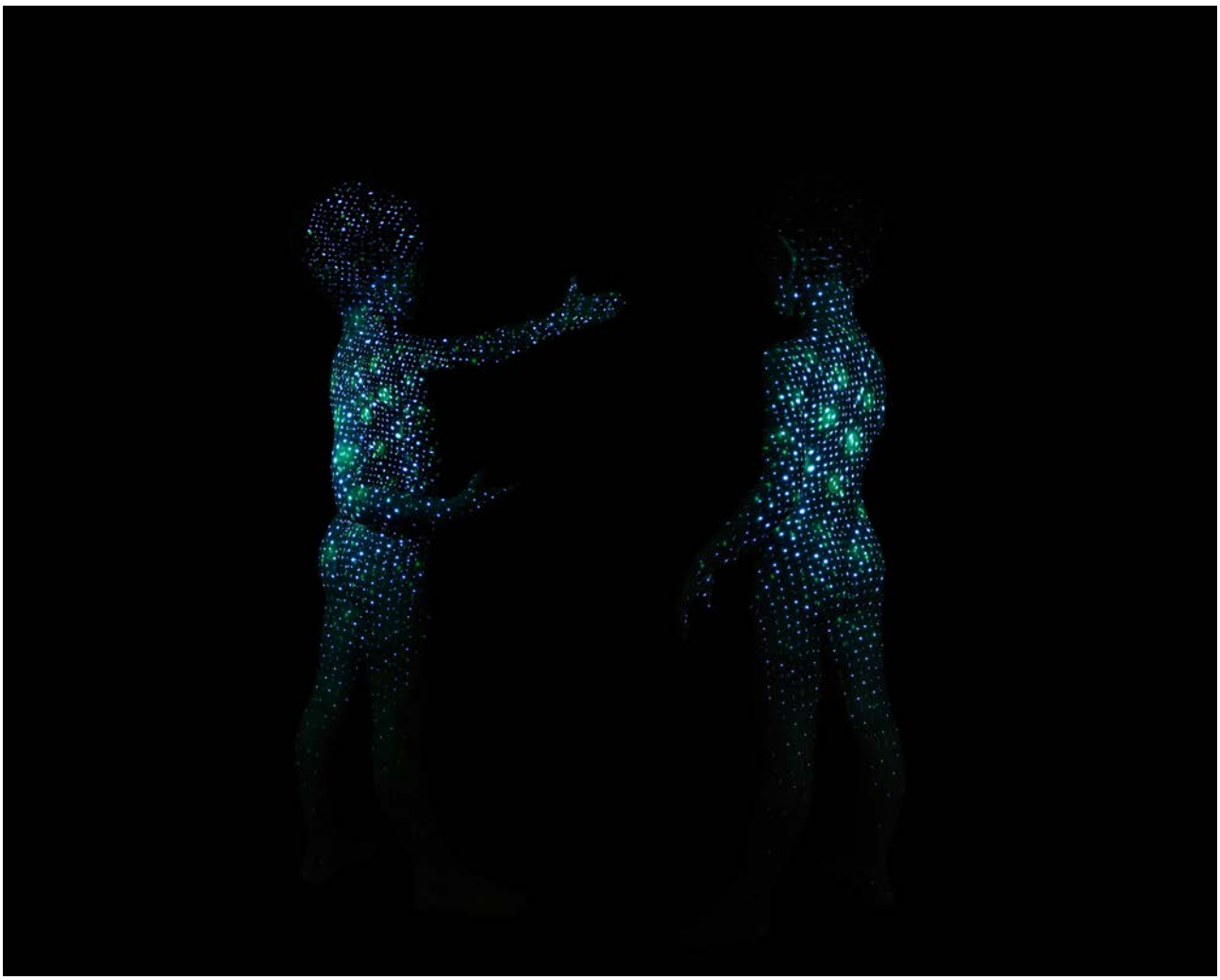
© Matthieu Gafsou, de la série H+, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel ; Galerie Eric Mouchet, Paris ; MAPS, mapsimages.com

Matthieu Gafsou. H+

Galerie C, Neuchâtel, 07.03. – 13.04.2019
www.galeriec.ch

" Matthieu Gafsou (1981, CH / FR) présente à la Galerie C des photographies extraites de son ambitieux projet *H+* (2015-2018) sur le(s) transhumanisme(s), accompagné d'un ouvrage éponyme contenant un essai critique de David Le Breton, célèbre anthropologue et sociologue français.
H+ est le symbole du transhumanisme, qui vise à augmenter et à améliorer les particularités physiques et psychiques des êtres humains par l'usage des sciences et des techniques les plus innovantes. La thématique est large et prospective puisqu'elle interroge autant les rapports que les êtres humains entretiennent avec leur présent, leur corps et leur cerveau qu'avec l'avenir, la mort et les technologies.
Fidèle à sa démarche artistique établie vers 2012, Matthieu Gafsou combine des images décontextualisées, voire énigmatiques, avec des photographies plus documentaires et descriptives. Un bref commentaire de l'artiste accompagne la majorité des visuels, le texte aidant à mieux comprendre les multiples aspects de la problématique. De plus, le livre est divisé en six chapitres qui reflètent les différentes facettes de cette thématique complexe : prothèses ; nootropiques ; homme-machine ; avatar ; biohacking et posthumain.
Entre expérimentations scientifiques et revendications activistes, plusieurs pratiques visant à augmenter les capacités humaines sont abordées dans ce vaste projet. Il n'y aucune naïveté dans l'approche du photographe qui met en évidence les idéologies sous-jacentes et les ambiguïtés – parfois inquiétantes – du mouvement transhumaniste.
Avec *H+*, Matthieu Gafsou pose plus de questions qu'il ne prétend y répondre ; il ouvre à chacune et chacun un espace de réflexion sur le sens qu'elle ou il entend donner à sa vie et au monde qui l'entoure. "
Nassim Daghighian

→ Porfolio de 17 pages dans Photo-Theoria 32, juillet-août 2018 : http://phototheoria.ch/f/PhotoTheoria32_201807.pdf
Publication : Matthieu Gafsou, *H+. Transhumanism(s)*, Arles, Actes Sud / Heidelberg & Berlin, Kehrer, 2018 (en français ou en anglais)



© Matthieu Gafsou, de la série H+, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel ; Galerie Eric Mouchet, Paris ; MAPS, mapsimages.com



© Matthieu Gafsou, de la série H+, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel ; Galerie Eric Mouchet, Paris ; MAPS, mapsimages.com



© Matthieu Gafsou, de la série H+, 2015-2018. Courtesy Galerie C, Neuchâtel ; Galerie Eric Mouchet, Paris ; MAPS, mapsimages.com



© Salvatore Vitale, ANYmal, Zurich, 2018, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Salvatore Vitale. How to Secure a Country
Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 23.02. – 26.05.2019
www.fotostiftung.ch

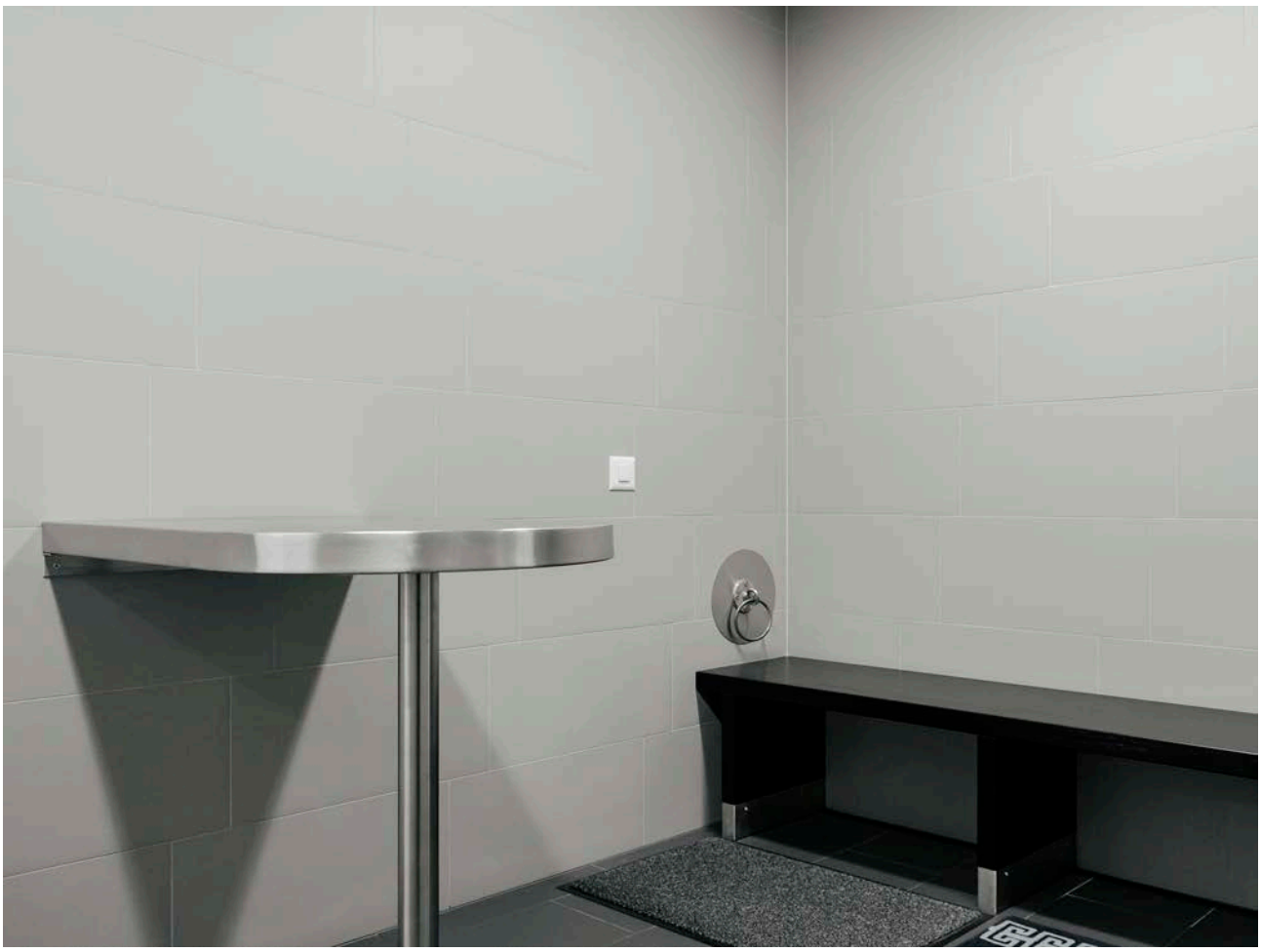
La Suisse est globalement reconnue comme l'un des pays les plus sûrs au monde – et constitue un exemple en termes d'efficacité et de productivité. Mais comment garantir ce bien inestimable, tant un besoin fondamental qu'un marché se chiffrant en milliards ? Et à quelles libertés sommes nous, citoyens, prêts à renoncer pour garantir notre sécurité ? Salvatore Vitale (né en 1986 à Palerme, ayant vécu à Lugano et Zurich) explore, dans son projet de recherche visuelle qui s'étendit sur plusieurs années, les mécanismes sur lesquels repose ce bouclier de prévention et de défense. Les différents acteurs impliqués – la police, l'armée, les autorités douanières et de migration, les services météorologiques, les entreprises informatiques et les instituts de recherche en robotique et en intelligence artificielle – sont soumis à un examen approfondi.



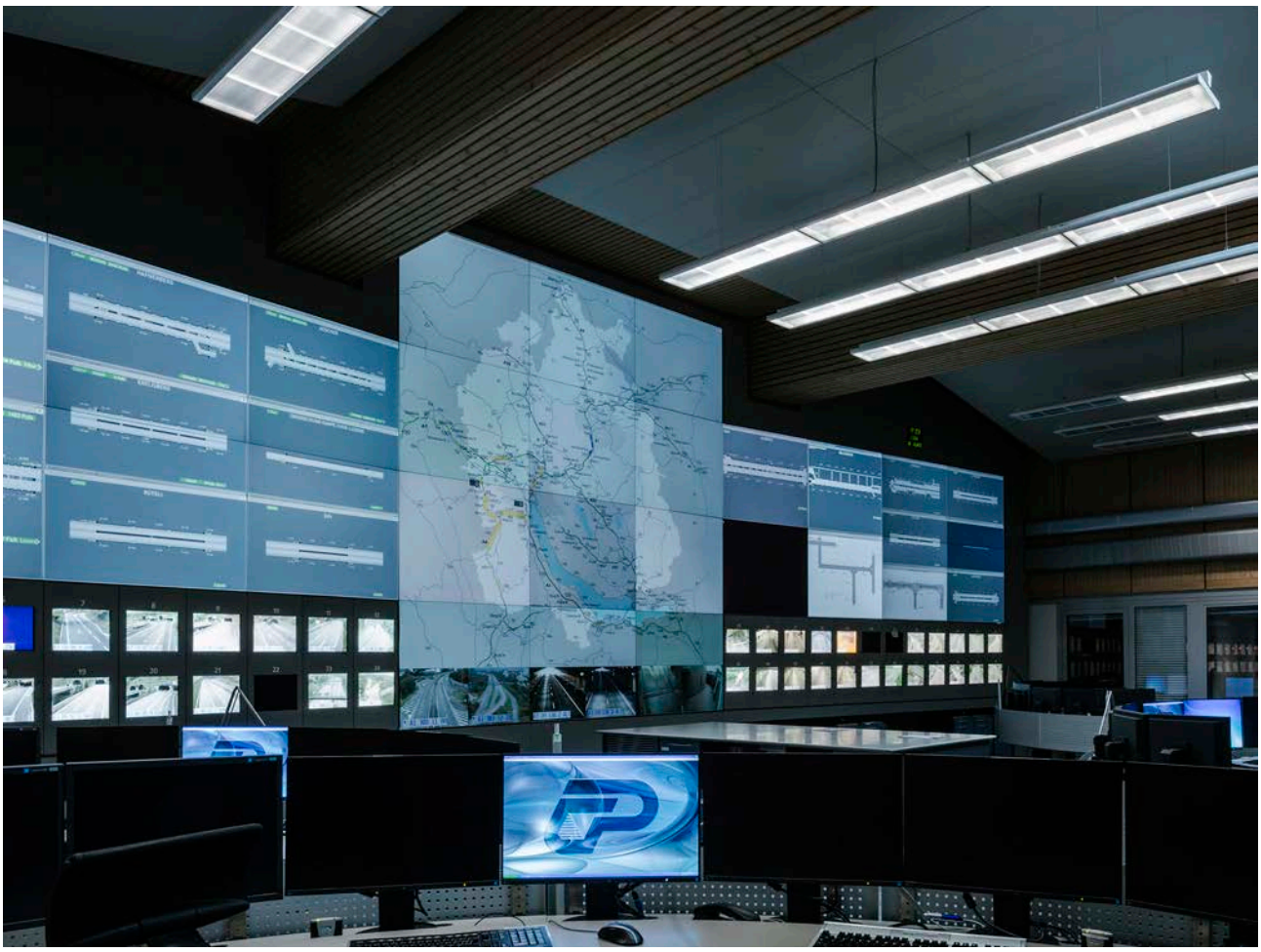
© Salvatore Vitale, Police des lacs, Zurich, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz

L'exposition nous propose de découvrir l'instauration de la sécurité parfois occultée et souvent abstraite, à travers un voyage sensoriel composé de photographies, mais aussi d'analyses de données et d'une installation à base de capteurs. Dans le contexte actuel des menaces croissantes de terrorisme et de cybercriminalité, de surveillance et d'usage abusif des données, cette exposition incarne le point de vue artistique d'un débat qui anime notre société. La Fotostiftung Schweiz présente la première exposition complète de l'œuvre de cet artiste suisse d'origine italienne.
Curateur : Lars Willumeit, curateur indépendant

Publication : monographie éditée par Lars Müller Publishers à la fin du printemps 2019.



© Salvatore Vitale, Frontière suisse, Ponte Tresa, 2015, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz



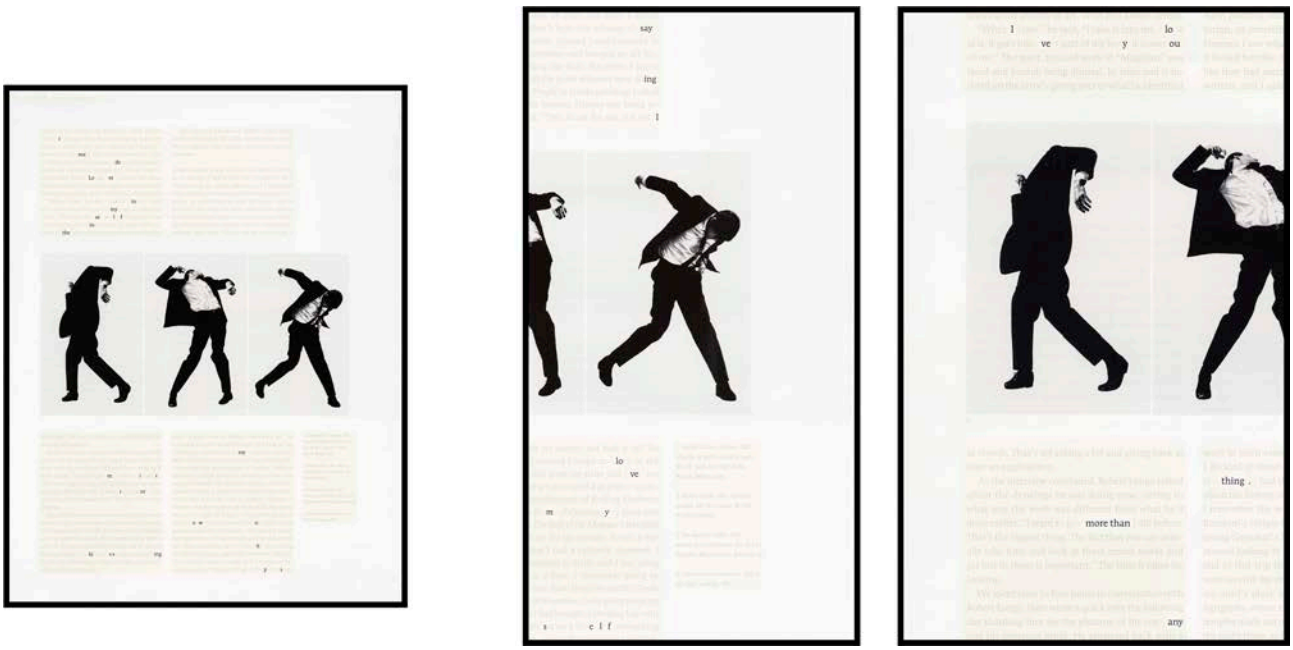
© Salvatore Vitale, Police cantonale de Zurich, Zurich, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, Frontière suisse, Chiasso, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Salvatore Vitale, Frontière suisse, Brusino Arsizio, 2016, de la série How to Secure a Country. Courtesy Fotostiftung Schweiz



© Natalie Czech, A Poem by Repetition by Allen Ginsberg, 2013, 3 c-prints. Collection Fotomuseum Winterthur

Situations #159-170. Photo Text Data
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 23.02. – 02.06.2019
www.fotomuseum.ch

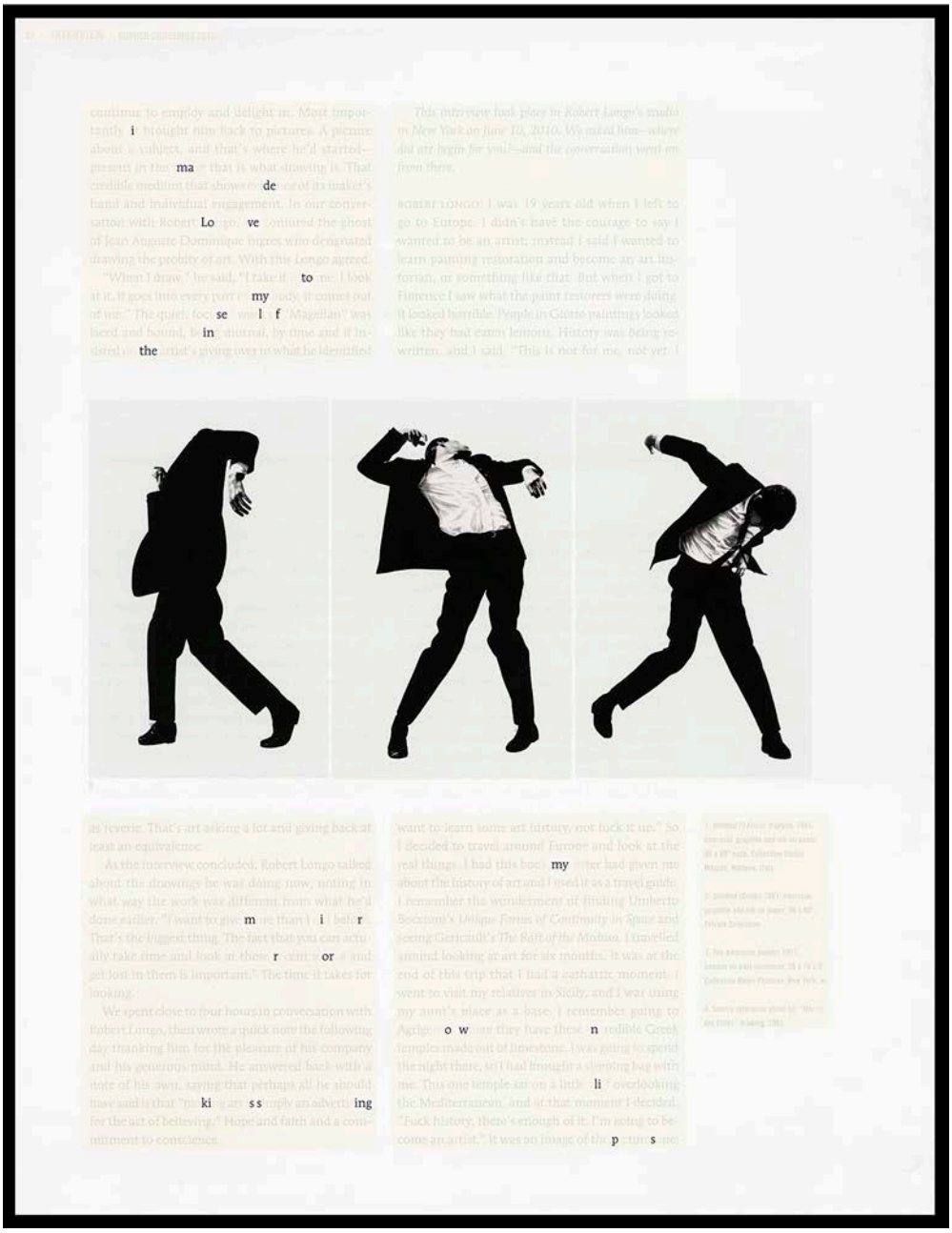
Avec : Sofia Crespo, Natalie Czech, Shawné Michaelain Holloway, Stefan Karrer, Gene Kogan, The Otolith Group, Clare Strand, Maddy Varner, entre autres.

Dans notre quotidien, nous rencontrons rarement les images photographiques en tant qu'objets isolés. La plupart du temps, elles se situent dans un contexte combinant des éléments issus d'autres médias. À l'époque de l'imprimé, la relation textes-images était la plus fréquente alors qu'aujourd'hui, les pratiques se sont étendues à des assemblages hybrides comprenant une large variété d'images, de textes, d'audiovisuels issus de divers contextes et diffusés simultanément à travers nos écrans et les plateformes numériques. La manière de présenter et d'organiser les images photographiques, tout comme ce qu'elles rendent visible, est de plus en plus déterminé par des algorithmes, par l'intelligence artificielle d'anonymes "machines de vision" (Paul Virilio, *La machine de vision*, Galilée, 1988), qui influencent notre manière d'interpréter les images. Cette thématique de *Situations – Photo Text Data* explore les constellations contemporaines d'images et de textes ainsi que les tensions entre elles, dans un jeu de pouvoirs pour déterminer non seulement ce que nous voyons, mais comment nous voyons.

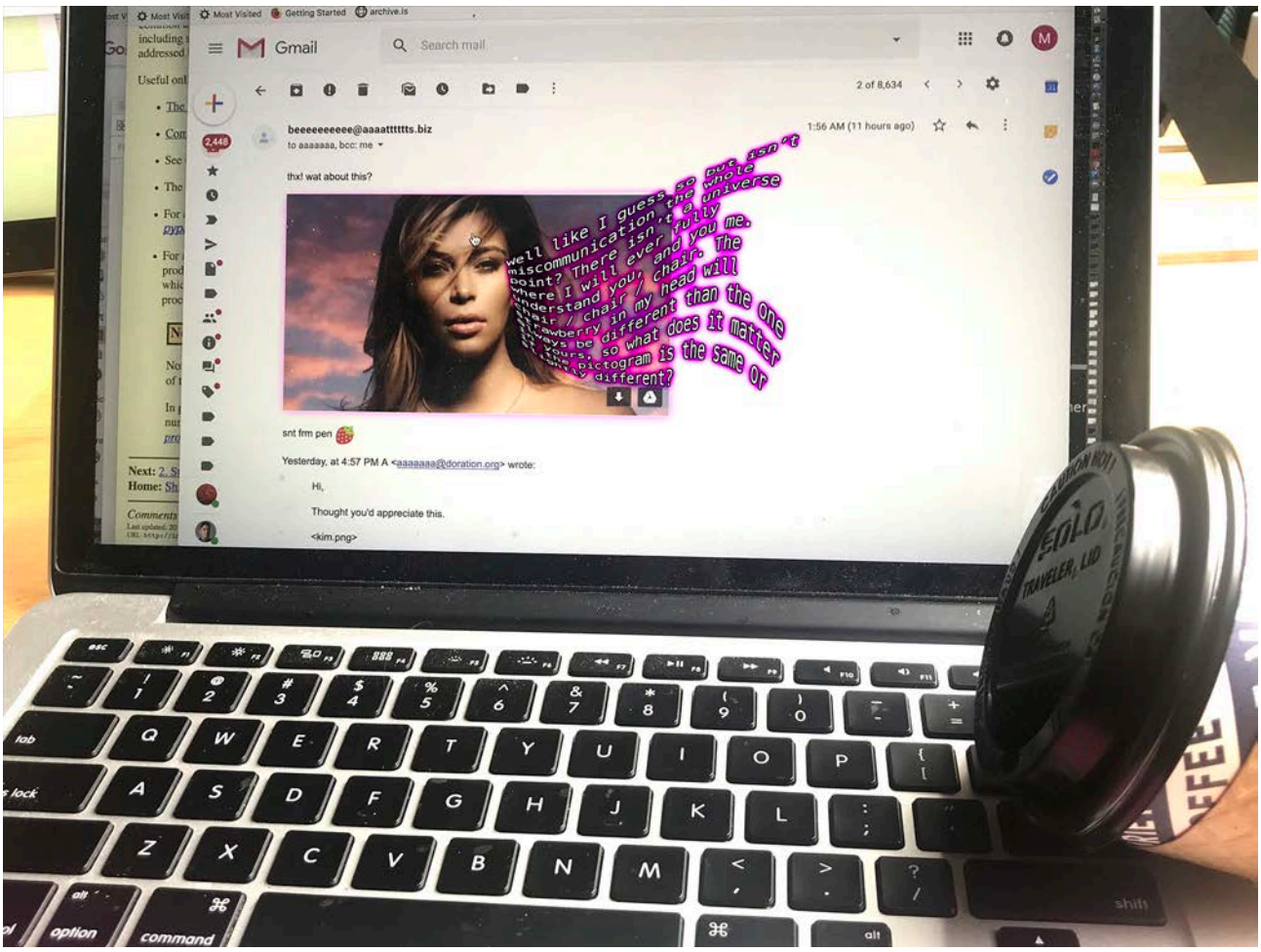
Evénement (Situation #170) : mardi 16.04.2019, 18h30, *Post-Digital Print*, conférence d'Alessandro Ludovico (en anglais) sur la publication et l'édition à l'ère post-numérique.

" In this evening lecture, Alessandro Ludovico will talk about the past, present and future of publishing at the crossroads of print and digital networked technologies and cultures. Ludovico, media critic, artist and editor-in-chief of *Neural* magazine since 1993, will shed light on the alternative histories of publishing that run parallel to the recurring fears of the death of paper, and talk about how the blurring divisions between digital and print supports have offered important and exciting mutations that move beyond the analog-digital divide. Finally the talk will analyse current trends in publishing strategies and reading behaviours that have been shaped by online platforms, reflecting on the implications for content producers and viewers, as well as for the role of culture dissemination in post-digital times. "

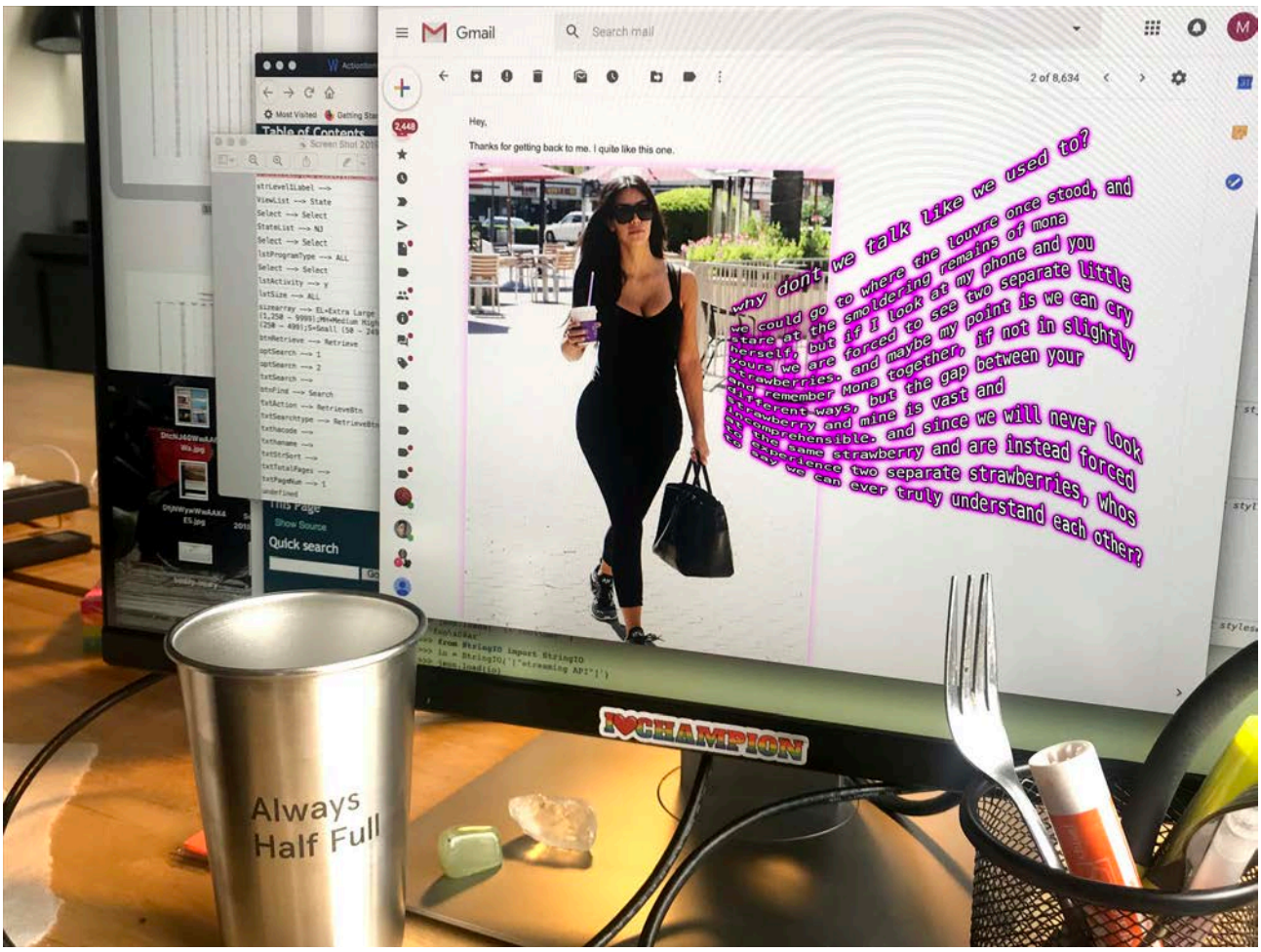
→ https://www.fotomuseum.ch/en/explore/situations/155951



© Natalie Czech, A Poem by Repetition by Allen Ginsberg, 2013, détail. Collection Fotomuseum Winterthur



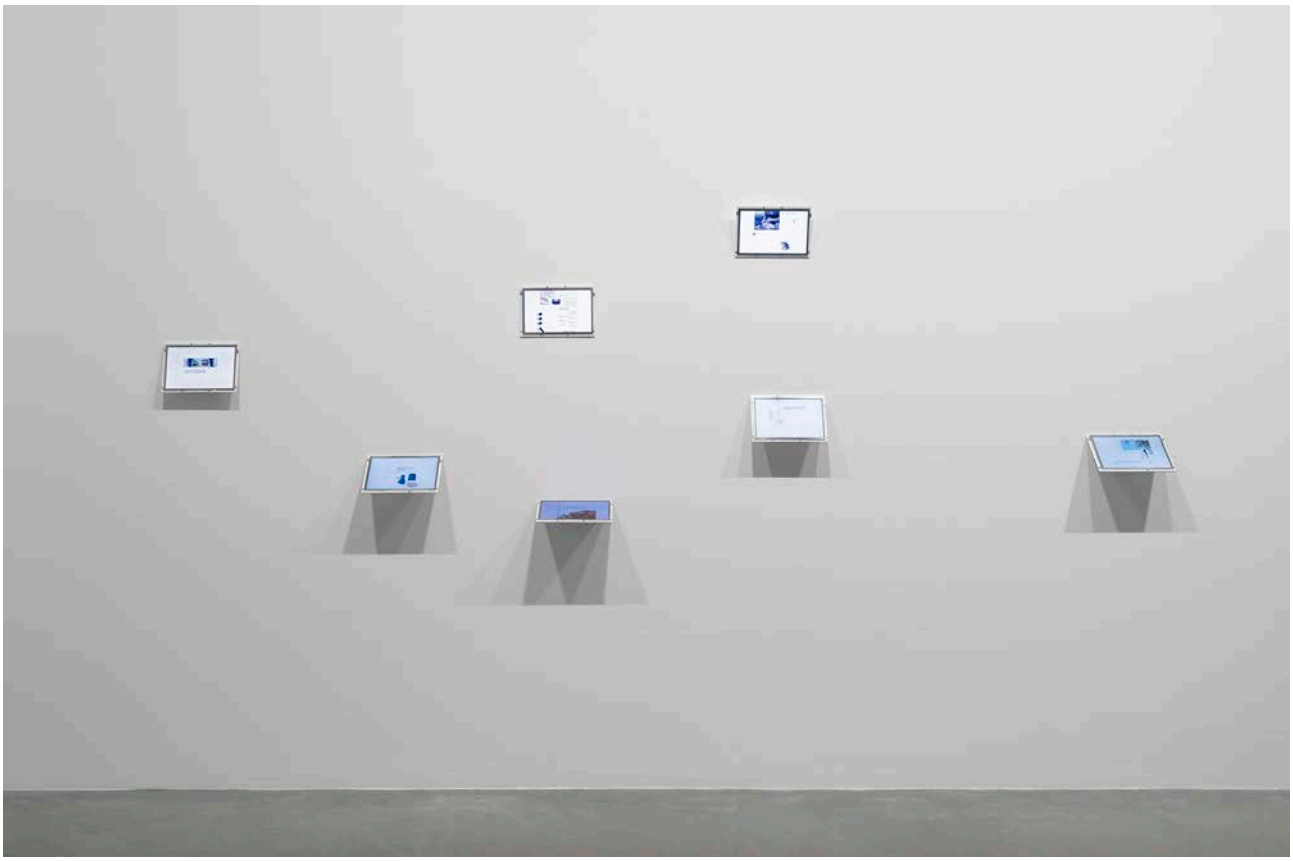
© Maddy Varner, Kardashian Krypt/Subscription Services, 2014-2019. Courtesy the artist and Fotomuseum Winterthur



© Maddy Varner, Kardashian Krypt/Subscription Services, 2014-2019. Courtesy the artist and Fotomuseum Winterthur



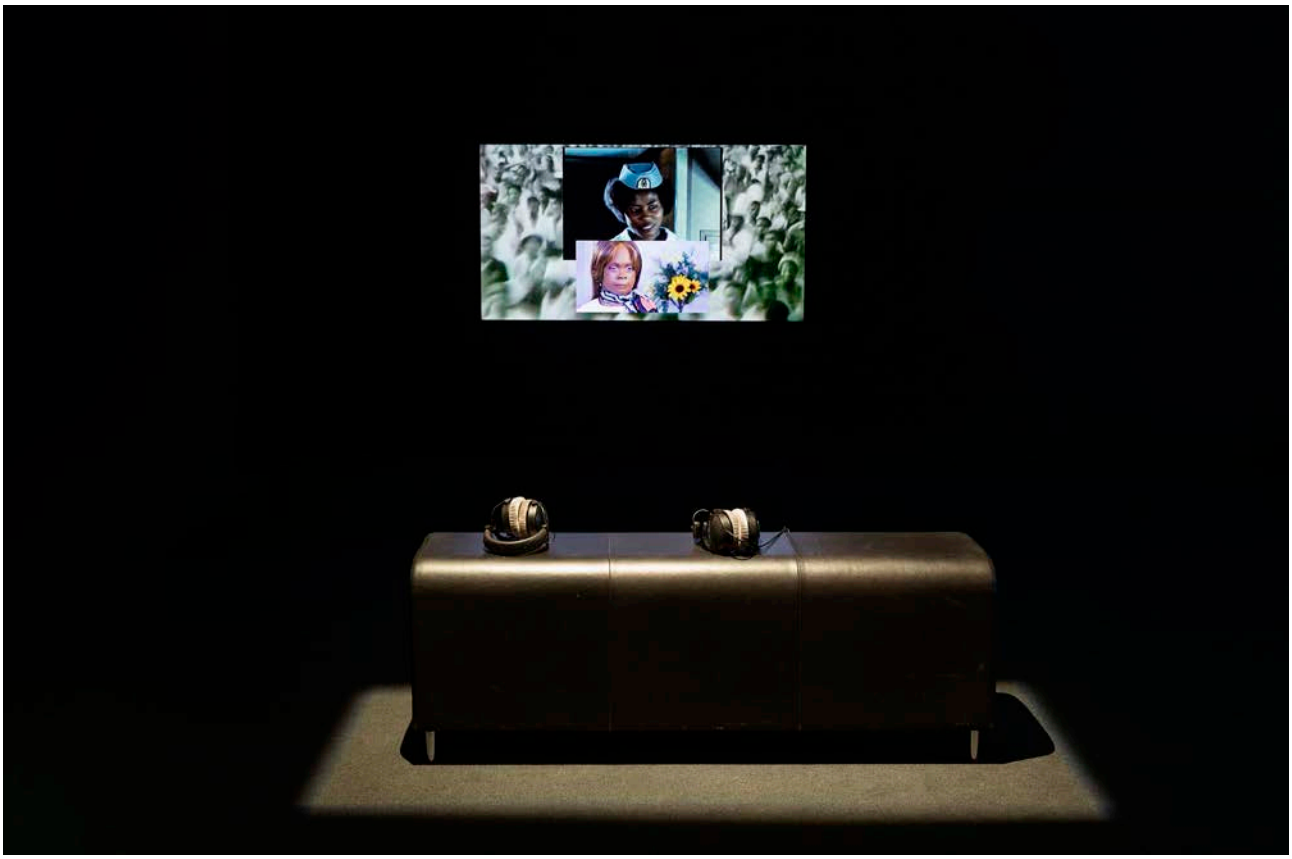
Vue d'exposition, *Situations. Photo Text Data*, Fotomuseum Winterthur, 23.2.– 2.6.2019 © Philipp Ottendörfer / Fotomuseum Winterthur
Au centre : Clare Strand, Men Only Tower, 2017, installation constituée de 68 numéros du magazine britannique porno Men Only lancé en 1935 dans le but d'exclure le lectorat féminin. Le nombre 68 est une allusion au nombre d'étages de la Trump Tower à New York.



Vue d'exposition, *Situations. Photo Text Data*, Fotomuseum Winterthur, 23.2.– 2.6.2019 © Philipp Ottendörfer / Fotomuseum Winterthur



Vue d'exposition, *Situations. Photo Text Data*, Fotomuseum Winterthur, 23.2.– 2.6.2019 © Philipp Ottendörfer / Fotomuseum Winterthur
À droite : Sofia Crespo, Trauma Doll, collage digital, 2017, d'après une œuvre internat interactive : traumadoll.persona.co



Vue d'exposition, *Situations. Photo Text Data*, Fotomuseum Winterthur, 23.2.– 2.6.2019 © Philipp Ottendörfer / Fotomuseum Winterthur

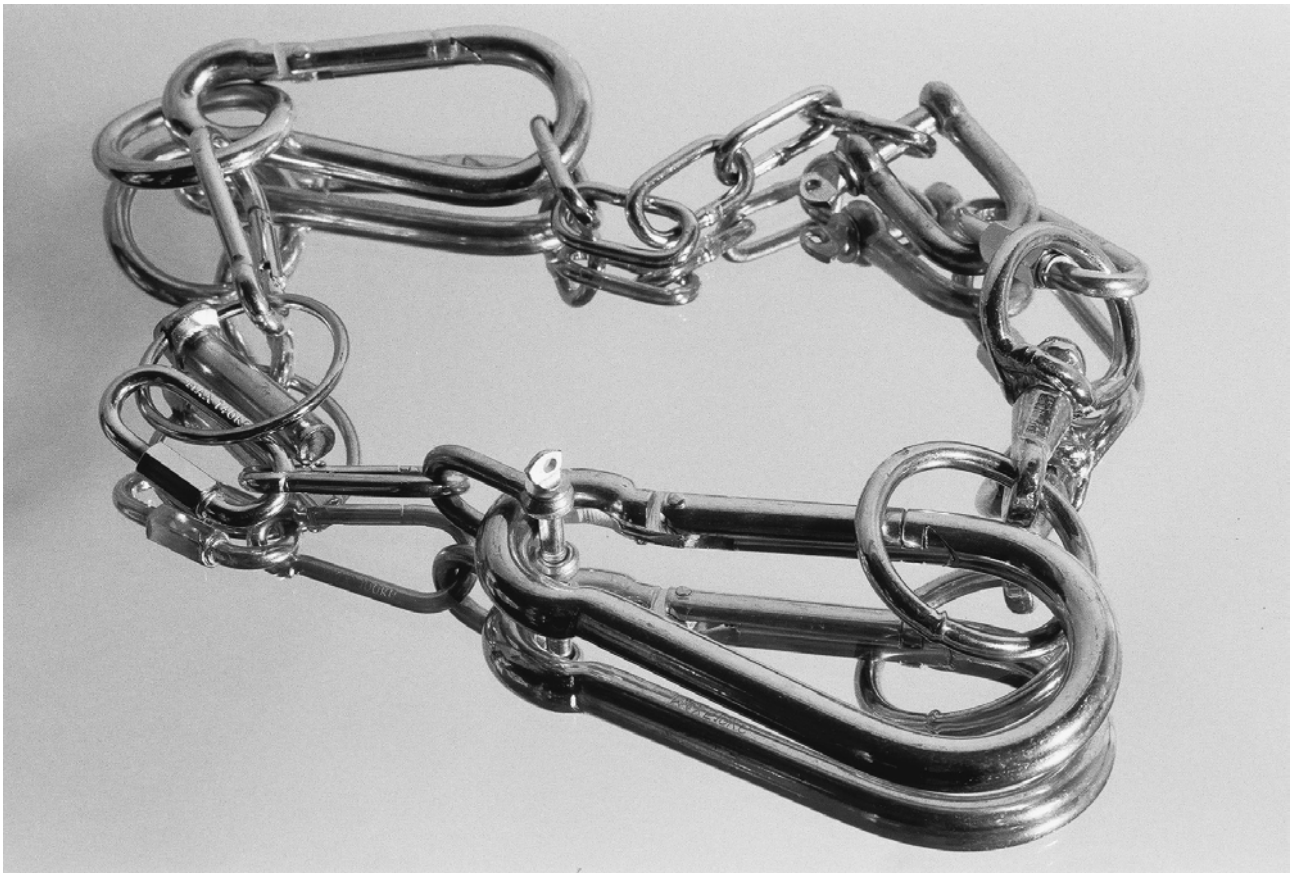


© Mathias Renner, Mantel, 2018, épreuve gélatino-argentique, 28x35 cm. Courtesy Coalmine

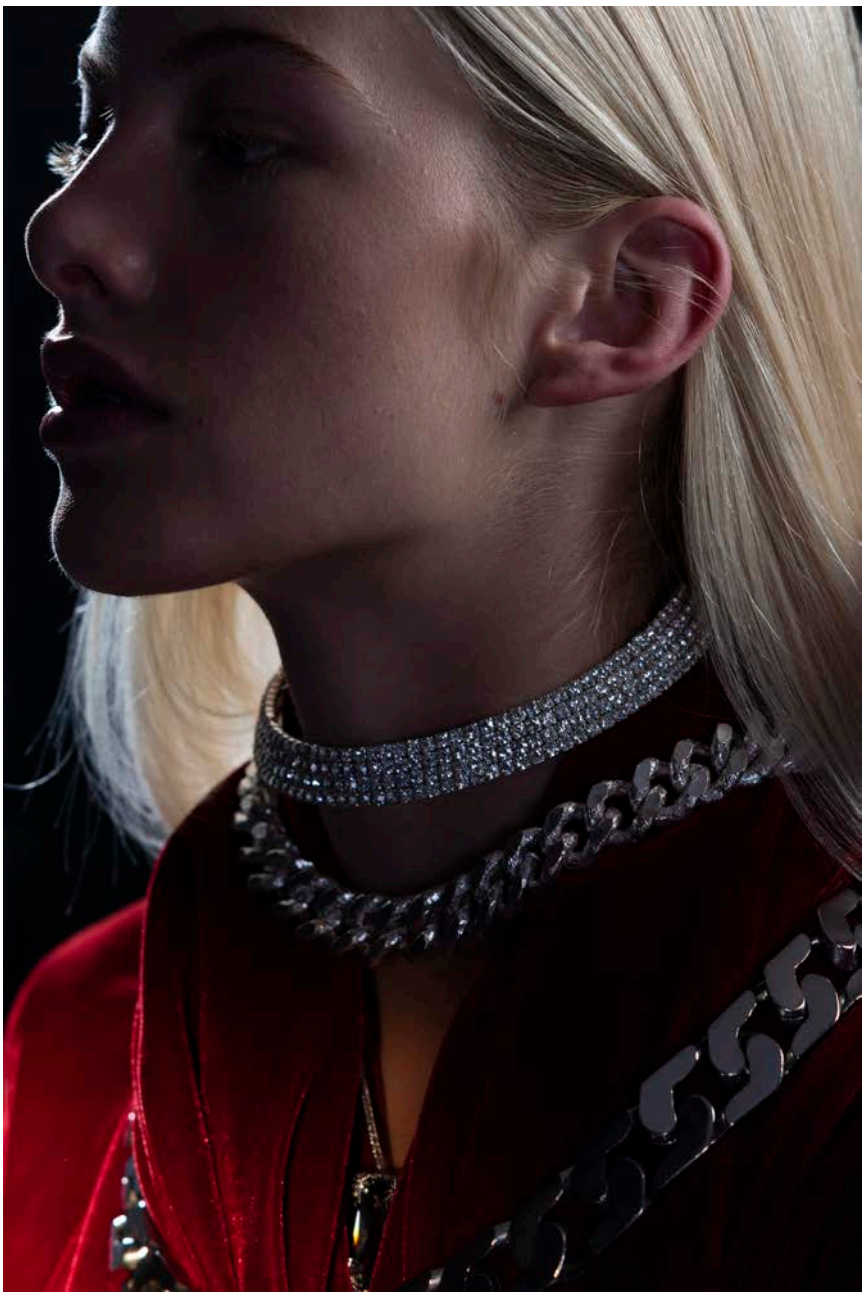
Mathias Renner. Comfortable gestures

Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 18.01. – 06.04.2019
www.coalmine.ch

Mathias Renner (1981, CH) aborde la relation entre image et objet dans son exposition personnelle intitulée *Des gestes confortables*. Il interroge l'ambiguïté, l'esthétisation, la fétichisation, le pathos et l'art dans un nouvel ensemble d'images créé spécifiquement pour l'espace de Coalmine, dont il a modifié l'architecture par des interventions scénographiques.
Martin Jaeggi décrit le travail de Mathias Renner comme suit : " à maintes reprises, il transforme les espaces en un paysage poétique et sublime, dans lequel se posent des questions classiques sur l'objet dans l'espace, le rythme de la composition, la surface et la forme. Ses œuvres oscillent entre mobilier et sculpture, proportion et décoration, entre vocabulaire moderniste et magie sacrée. "
Curatrice : Alexandra Blättler



© Mathias Renner, Kette, 2019, épreuve gélatino-argentique, 28x35 cm. Courtesy Coalmine



© Marc Asekhame, The End of Cinema I, 2019, impression pigmentaire, 90x60 cm, détail d'un diptyque. Courtesy Coalmine

Product Placement

Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthour, 18.01. – 06.04.2019
www.coalmine.ch

Avec : Marc Asekhame, Matthias Gabi, Dominik Hodel, Noha Mokhtar & Gregor Huber, Manon Wertenbroek et Jiajia Zhang

Chaque jour, nous rencontrons des images qui poursuivent un objectif spécifique : elles promeuvent et esthétisent un objet, influençant consciemment ou inconsciemment le spectateur. *Placement de produits* est une exposition sur les images transitant entre la photographie de produit et l'art afin de montrer leurs influences réciproques. Les artistes exposés trouvent souvent du travail grâce à des mandats publicitaires. En 2004, le Fotomuseum Winterthur célébrait le 20ème siècle comme étant celui des objets dans l'exposition *Im Rausch der Dinge*. L'exposition conçue pour Coalmine reprend cette thématique 15 ans plus tard, alors que la photographie d'objet a été radicalement façonnée par les smartphones et les médias sociaux.
Curatrice : Alexandra Blättler



© Jiajia Zhang, de la série Untitled (Target), 2013, c-print, 25x35 cm. Courtesy Coalmine



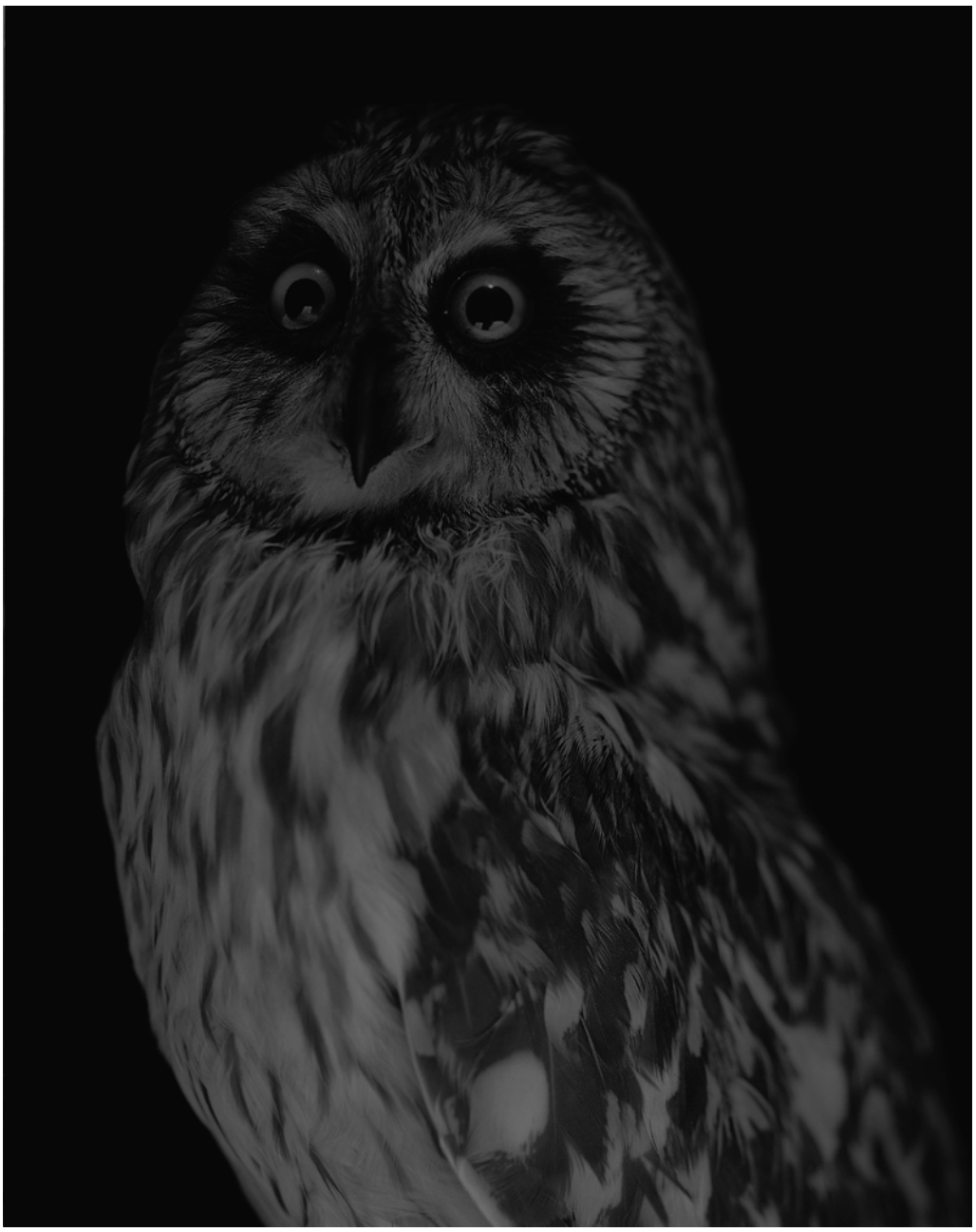
© Jiajia Zhang, de la série Untitled (Target), 2013, c-print, 25x35 cm. Courtesy Coalmine



© Manon Wertenbroek, Tapestry, 2018, impression pigmentaire et paillettes sur latex avec œillets en métal, 140x100 cm. Courtesy Coalmine



© Manon Wertenbroek, Tapestry, 2018, impression pigmentaire sur latex avec œillets en métal, 140x100 cm. Courtesy Coalmine



© Israel Ariño, GR#3, de la série La gravetat del lloc, épreuve gélatino-argentique. Courtesy Espace JB

Israel Ariño. La gravetat del lloc
Espace Jörg Brockmann, Carouge, 02.03. – 02.04.2019
www.espacejb.com

La pesenteur du lieu est une exposition née d'un séjour en Bretagne et d'une exploration nocturne des lieux, entre légendes et univers imaginaire. L'artiste s'inspire de la citation "La nuit est sublime, le jour est beau." d'Emmanuel Kant.

Israel Ariño (1974, Barcelone, ES) est photographe et éditeur chez Ediciones Anómalas (Barcelone). Après ses études de photographie à l'Institut d'Estudis Fotogràfics de Catalunya (IEFC), il se forme à la gravure et à la sculpture à la Faculté de Beaux Arts de Barcelone.
L'artiste est représenté par l'Espace Jörg Brockmann.

Publication : Le livre *La gravetat del lloc / La pesenteur du lieu* est paru en 2017 aux Editions Anomalas.

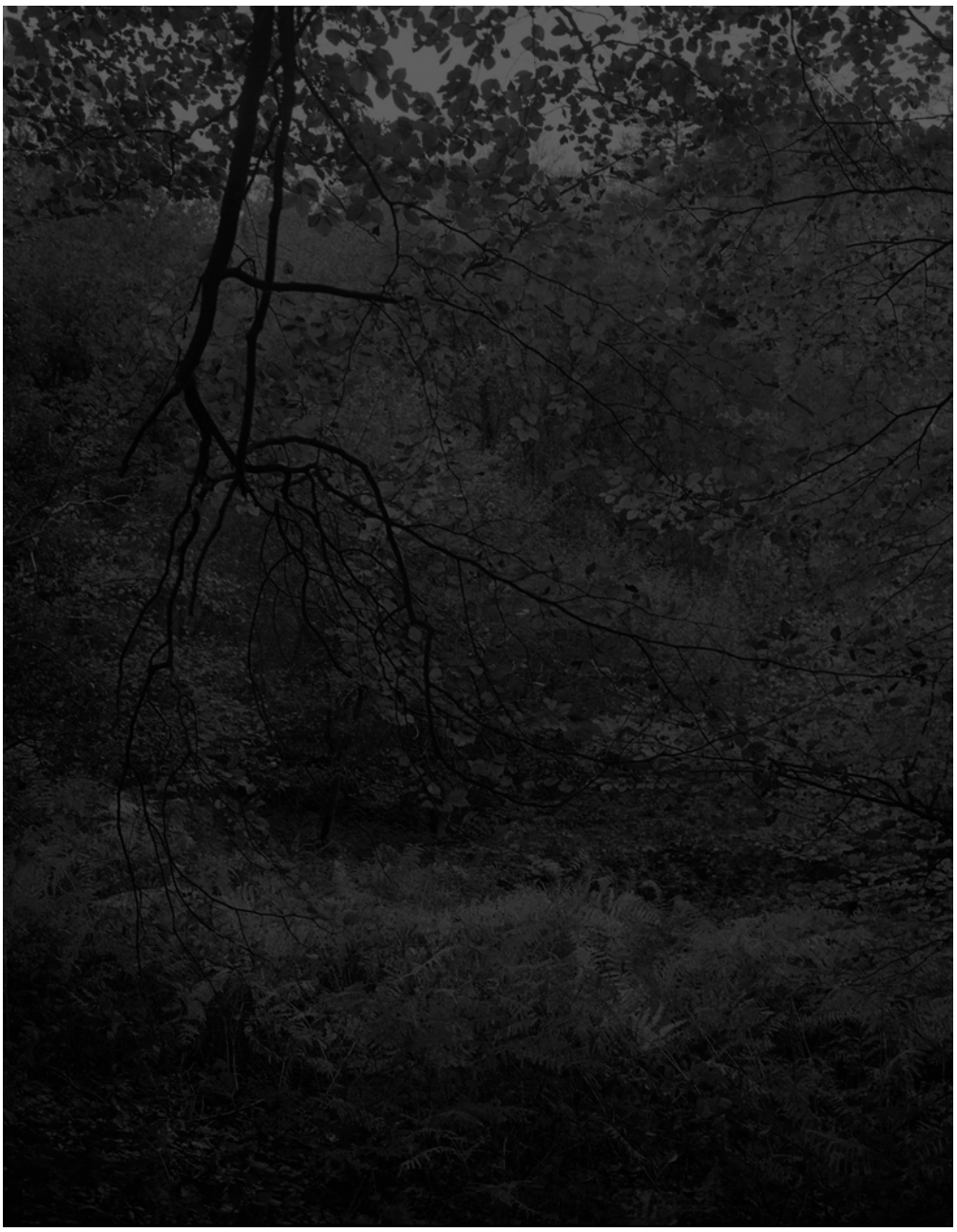


© Israel Ariño, GR#13, de la série La gravetat del lloc, épreuve gélatino-argentique. Courtesy Espace JB

" Israel Ariño a séjourné deux mois au domaine de Kerguéhennec, en Bretagne, lors d'une résidence d'artiste. Dans la région, on raconte qu'une ancienne maison, perdue dans le domaine, n'apparaît qu'à la nuit tombée. Il part à sa recherche. La nuit s'avère propice aux révélations et aux métamorphoses. Ses yeux s'habituent peu à peu à l'obscurité et devinent d'autres dimensions, des densités et des temporalités nouvelles, aux limites de la rationalité.
La pesanteur du lieu est une promenade nocturne, une déambulation onirique. Israel Ariño y livre une constellation de visions sensuelles et mentales, sentimentales peut-être. Ses photographies sombres et veloutées donnent corps à l'obscurité, invoquant et saisissant le surgissement des choses qui se manifestent dans la nuit, par-delà l'ordinaire, dans un ordre bouleversé du monde. Elles appartiennent à l'univers du merveilleux, comme un conte où le surnaturel se mêlerait à la réalité. Il était une fois... un sous-bois obscur, un cristal étrange, des antilopes figées en plein saut, un sein offert, une chouette ébahie, une maison aux fenêtres luisantes.
La série, imprégnée d'un sentiment de mystère ouvre un seuil perceptif aux découvertes, aux signes et aux apparitions, laissant le visiteur suspendu, sur le fil, sur le point incessant de sombrer dans l'hallucination. "
Caroline Bénichou



© Israel Ariño, GR#2, de la série La gravetat del lloc, épreuve gélatino-argentique. Courtesy Espace JB



© Israel Ariño, GR#20, de la série La gravetat del lloc, épreuve gélatino-argentique. Courtesy Espace JB



© Israel Ariño, GR#12, de la série La gravetat del lloc, épreuve gélatino-argentique. Courtesy Espace JB



© Israel Ariño, GR#22, de la série La gravetat del lloc, épreuve gélatino-argentique. Courtesy Espace JB



© Gregor Sailer, Schnöggersburg I, German Army Sachsen-Anhalt, Germany, 2017, de la série The Potemkin Village. Courtesy CPG

Gregor Sailer. The Potemkin Village

CPG – Centre de la Photographie Genève, 27.02. – 21.04.2019
www.centrephotogeneve.ch

Gregor Sailer (1980, AT) a photographié pendant deux ans (2015-2017) et dans sept pays différents des agglomérations construites pour faire illusion face à des soldats, des touristes, au personnel de la sécurité routière, voire même au président russe Vladimir Poutine, avec des dispositifs qui s'avèrent être, dans le travail de l'artiste, faux, c'est-à-dire inhabité. L'artiste intitule sa série *The Potemkin Village* (Village potemkinien), une appellation renvoyant au feld-maréchal russe Grigori Aleksandrovitch Potemkine qui aurait fait construire en 1787 au sein de la Crimée récemment conquise, des coulisses de jolis villages afin de cacher la misère à la tsarine Catherine II lorsqu'elle s'y rendait en visite. L'expression « village potemkinien » a eu une belle carrière jusqu'à ce que des historiens se rendent compte qu'il s'agit d'un faux, vraisemblablement d'une invention d'un ennemi de Potemkine. Néanmoins, l'artiste a trouvé dans la Russie contemporaine des vrais faux villages, ou plutôt des villes. Ainsi, à Souzdal, pour cacher la misère au président de la fédération de Russie, l'administration locale a voulu donner un aspect tout propre et rénové à sa localité. Comme dans la légende du feld-maréchal, des façades ont été cachées avec des bâches, cette fois-ci non pas peintes mais imprimées avec des photographies. Gregor Sailer a découvert de fausses villes également aux Etats-Unis, en Angleterre, en France et en Allemagne pour l'entraînement aux combats de rue des armées ainsi que pour le tourisme en Chine.

Événement : Mercredi 3 avril 2019 19h, conversation entre Gregor Sailer et Pascal Beausse, critique et curateur, responsable des collections photographiques du Centre National des Arts plastiques (France).

Publication : Gregor Sailer, *The Potemkin Village*, Heidelberg, Kehrer, 2017, avec des textes de Judith Lehner, Linde B. Lehtinen, Walter Moser (anglais, allemand)



© Gregor Sailer, Complexe de Tir en Zone Urbaine II, French Army, France, 2015, de la série The Potemkin Village. Courtesy CPG



© Gregor Sailer, Suzdal IV, Vladimir Oblast, Russia, 2016, de la série The Potemkin Village. Courtesy CPG



© Gregor Sailer, Tiefort City II, Fort Irwin, US Army, Mojave Desert, California, USA, 2016, série The Potemkin Village. Courtesy CPG



© Gregor Sailer, AstaZero II, Sandhult, Sweden, 2016, de la série The Potemkin Village. Courtesy CPG



© Gregor Sailer, Junction City IV, Fort Irwin, US Army, Mojave Desert, California, USA, 2016, série The Potemkin Village. Court. CPG



© Beat Schweizer, Teriberka, 2012, projet Mikhailovna Called, 2012-2018. Courtesy Focale / Kehrer

Beat Schweizer. Mikhailovna Called

Galerie Focale, Nyon, 17.03 – 05.05.2019
www.focale.ch

Comment vit-on dans les régions les plus polaires au monde ? Et pourquoi leurs habitants y demeurent-ils en dépit des conditions de vie apparemment défavorables ?
Le thème de l'isolement occupe Beat Schweizer (1982, CH) depuis de nombreuses années. Au cours de plusieurs voyages dans l'extrême nord de la Russie, il a en effet saisi la morphologie des lieux reculés et recherché l'origine de leur existence ainsi que leurs particularités.
Son projet à long terme nous présente des formes d'existence qui, au-delà de l'anecdote, permettent d'appréhender l'humain avec profondeur. Dans sa pratique documentaire, il aborde les habitants et leur environnement de manière sensible et imperceptible. Fort de son regard systématique, le photographe aime à évoquer le général à partir du singulier quand il ne recherche pas l'individuel dans le général. Mais il montre aussi un œil acéré pour le comique, le tragique et l'absurdité – une approche sensitive idéale pour révéler « l'anomalie de la vie quotidienne dans le nord du nord de la Sibérie » (d'après le sous-titre de la publication intitulée *À la frontière du gel*, autoéditée en 2013). La galerie Focale présente sous une forme nouvellement éditée une sélection de photographies extraites du cycle de travail en trois parties de Beat Schweizer, réalisé entre 2012 et 2018. Voici de brefs extraits adaptés du texte de Sascha Renner.

Norilsk, 2017-2018
Norilsk est la ville des superlatifs : elle est la plus septentrionale du monde, située à 69 degrés de longitude nord, et elle est construite sur le permafrost. Elle est aussi connue comme la ville la plus polluée au monde. Les zones d'exploitation du minerai de nickel que la région abrite causent des dommages immenses à l'environnement et à la santé. Avec les ressources de la presqu'île russe de Kola, Norilsk couvre près d'un



© Beat Schweizer, de la série Norilsk, 2017-2018, projet Mikhailovna Called, 2012-2018. Courtesy Focale / Kehrer

quart des besoins planétaires de cette matière première que l'on retrouve dans de nombreux alliages, en particulier dans l'acier inoxydable à forte résistance.

Dikson (*An der Frostgrenze*, 2013)
Tandis que Norilsk préserve l'apparence de la normalité urbaine, cela n'est pas le cas avec Dikson, un petit lotissement à l'embouchure du Jenissei à 73 degrés de longitude nord. Cet avant-poste de la civilisation, dont le drapeau représente un ours blanc et qui vit 82 jours par an dans la nuit polaire, était considéré comme la ville la plus septentrionale du monde pendant l'ère soviétique. Après cette période, le nombre de ses habitants a chuté drastiquement. Autrefois plaque tournante pour le passage au nord-est, pour le contrôle vers la région arctique ainsi que point de départ des expéditions polaires, Dikson offre aujourd'hui un moyen d'existence à seulement quelques centaines de personnes.

Teriberka (*Der Boiler*, 2012)
Teriberka, la troisième destination visitée par Beat Schweizer, située à 69 degrés de longitude nord, souffre également d'un fort recul de sa population, en raison du déclin de la pêche côtière. Il y a quelques années, le groupe russe Gazprom a annoncé de gigantesques investissements avec des milliers d'emplois à la clé. Le gisement gazier Stockmann dans la mer de Barents devait en effet être mis en exploitation. Une partie de la population a craint pour les atteintes à l'environnement, tandis qu'une autre s'est réjouie des nouvelles perspectives économiques. Le projet a été cependant gelé, l'essor du gaz de schiste aux Etats-Unis ayant rendu l'exploitation gazière en Arctique non rentable. Les habitants de Teriberka poursuivent désormais leur combat contre l'abandon.

Publication : *Mikhailovna Called* est paru chez Kehrer en 2019, avec des textes de Tanja Achlomova, Mischa Danov, Roman Konik, Urs Mannhart et Sascha Renner (allemand, anglais, russe).



© Beat Schweizer, de la série Norilsk, 2017-2018, projet Mikhailovna Called, 2012-2018. Courtesy Focale / Kehrer



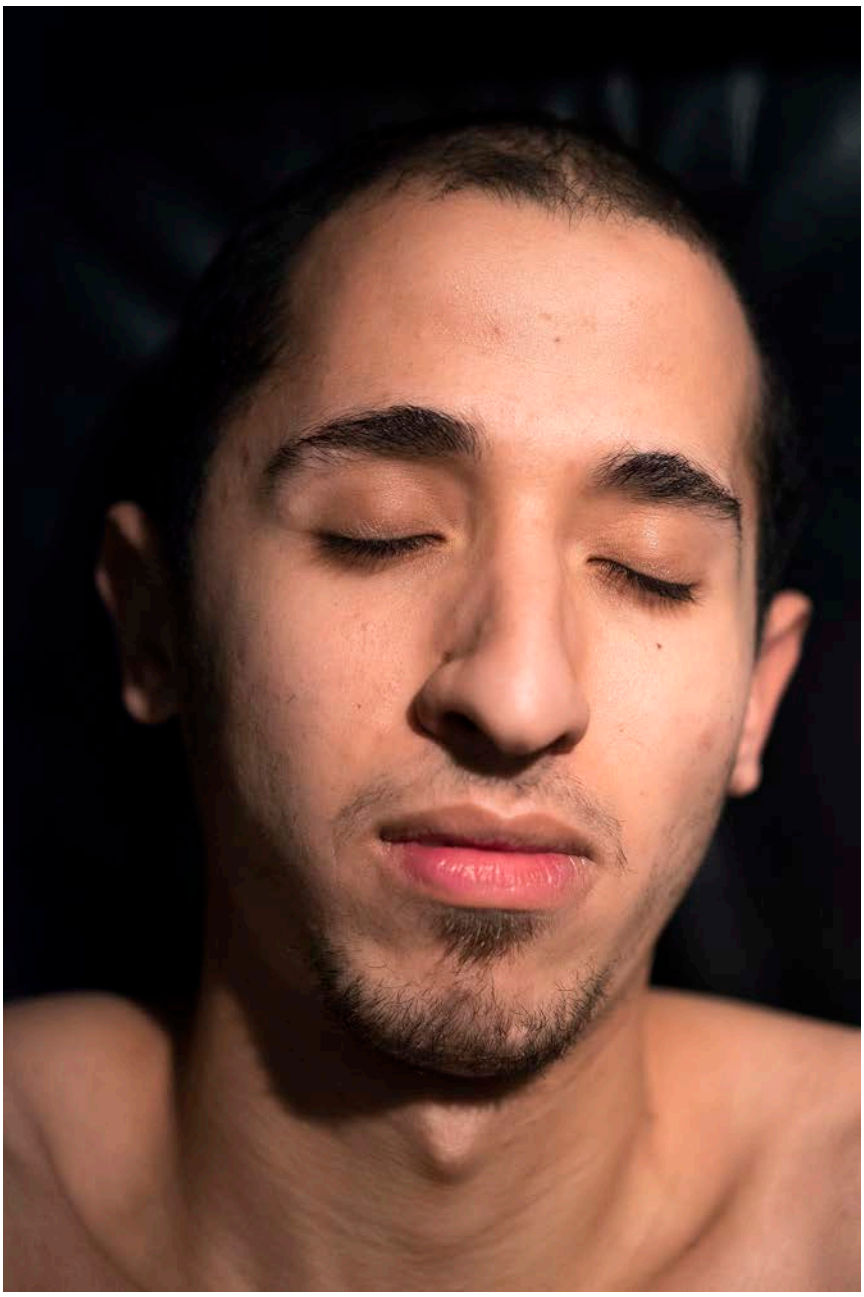
© Beat Schweizer, de la série Dikson, 2013, projet Mikhailovna Called, 2012-2018. Courtesy Focale / Kehrer



© Nora Teylouni, de la série Quarante-sept jours, 2017-2018. Courtesy de l'artiste

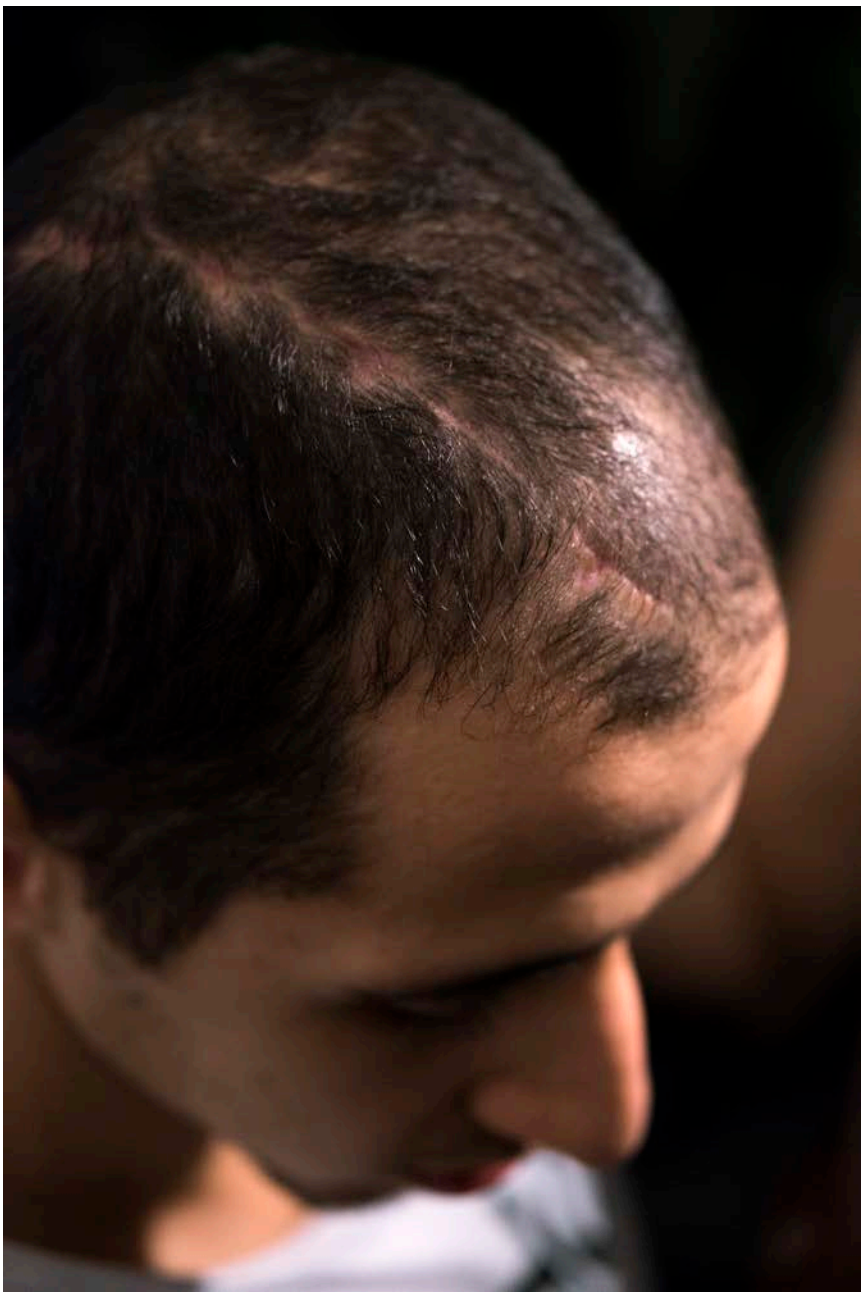
Nora Teylouni. Quarante-sept jours
La Galerie, Genève, 22.03. – 13.04.2019
www.assolagalerie.org

"Je me souviens du premier réveil, qui a duré quelques minutes, et de notre premier contact. Il a ouvert les yeux et est resté calme. Je lui parlais en marchant autour de son lit tandis que ses yeux me fixaient et suivaient mes mouvements. Il me voyait, il existait.
Ce premier regard est le point de départ de la série de portrait du projet *Quarante-sept jours*. Dans l'attente et en quête d'autres regards, j'ai photographié pendant plusieurs mois le visage et la tête d'un homme sans mémoire et sans identité. Seule détentrice des souvenirs de notre passé et de notre relation, j'ai observé minutieusement, par des plans très rapprochés, ses changements d'états et sa reconstruction à la fois progressive et chaotique. C'est donc dans la capture quotidienne, en attente de rémission, que je le cherche, le trouve, pour le perdre et le trouver à nouveau. Les quarante-sept portraits, correspondant symboliquement aux quarante-sept jours passés à l'hôpital, s'accumulent et forment alors une sorte de travelling, témoignant des oscillations entre présence et absence, apparition et disparition, proximité et éloignement."
Nora Teylouni



© Nora Teylouni, de la série Quarante-sept jours, 2017-2018. Courtesy de l'artiste

L’exposition témoigne, en images et en textes, de l’histoire d’une identité et d’une relation brouillée. Lui est amnésique et en état de confusion après un traumatisme crânien. Il ne se souvient ni d’elle, ni de leur relation. Elle, pour exprimer l’absurdité de voir l’être qu’on aime ne plus se souvenir qu’il vous aime en retour, a illustré son rétablissement avec 47 portraits de lui.



© Nora Teylouni, de la série Quarante-sept jours, 2017-2018. Courtesy de l'artiste



© Nora Teylouni, de la série Quarante-sept jours, 2017-2018. Courtesy de l'artiste

" Mercredi 13 décembre 2017, Youcef regarde une photographie de ma chambre, et me dit :
- Je le connais cet appartement. C'est une fille qui y habitait, c'est juste?
- Oui c'est vrai. Et alors tu te souviens de la fille?
- Non, je ne me souviens pas d'elle. Chez elle, il y avait trois cactus. La porte d'entrée donnait directement sur la cuisine et le porte-manteau se trouvait à gauche de la porte.
- Et pourquoi tu connais si bien cet endroit?
- J'allais souvent là-bas et j'y passais beaucoup de temps.
- Qu'est-ce que tu faisais?
- J'allais voir cette fille. On restait chez elle, tous les deux. Ça nous arrivait parfois de cuisiner ensemble. En fait, c'était plutôt elle qui cuisinait, moi je ne sais pas cuisiner.
- Toi, tu faisais quoi?
- Moi je faisais les courses. Avant d'arriver chez elle, je l'appelais pour savoir ce que je devais apporter.
- Et il y a d'autres choses dont tu te souviens?
- Oui, il y avait un garage à vélo en bas et sa mère vivait dans l'immeuble d'en face.
- Elle était comment sa mère?
- Je ne sais pius ...
- Et la fille, elle avait les cheveux de quelle couleur?
- Je ne sais pius ...
- Et son prénom?
- Je ne me souviens pius ...
- Elle s'appelait Nora.
- Non, non ... C'était pas ça ! "

Nora Teylouni

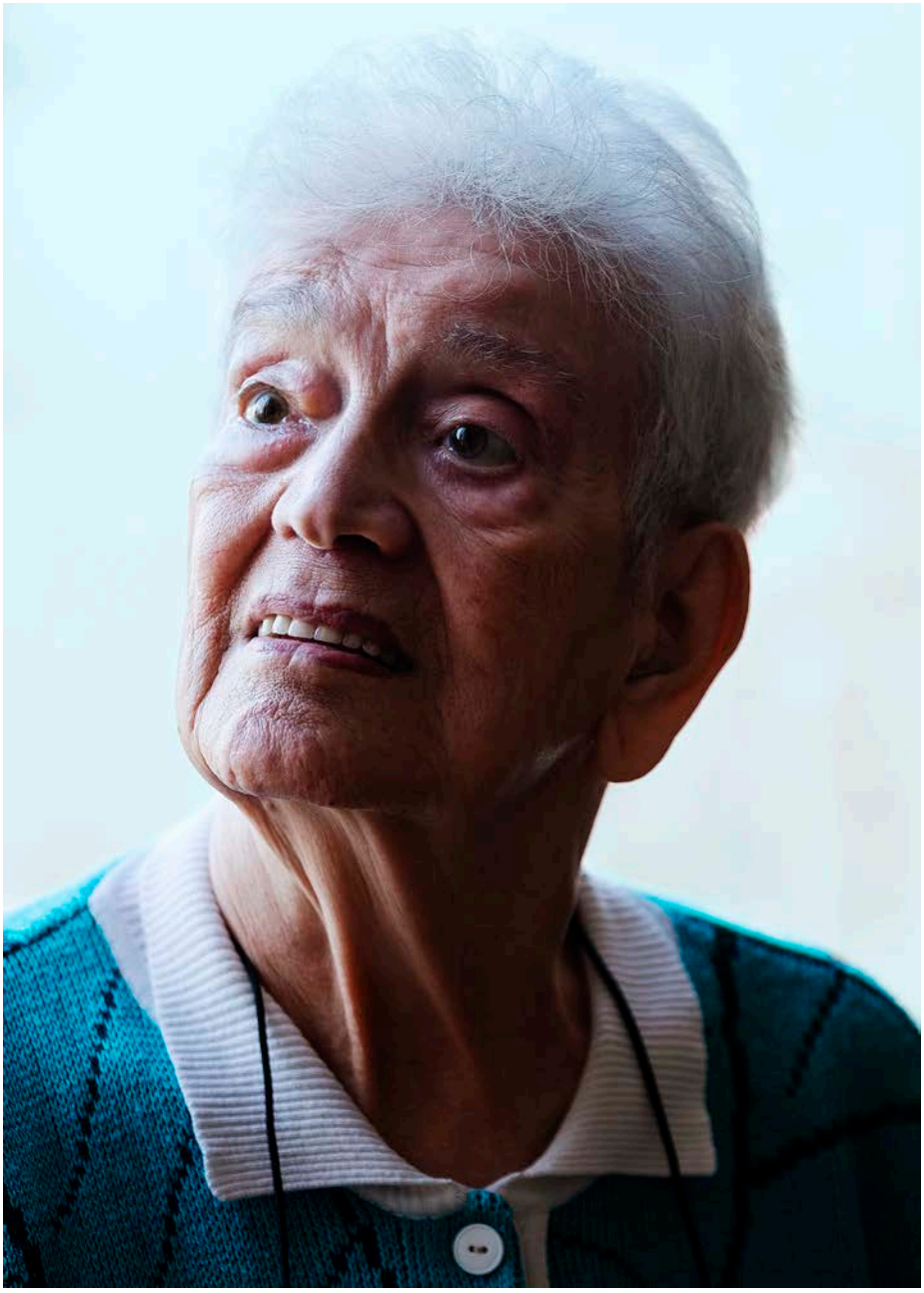
→ https://www.norateylouni.com/quarante-sept-jours



© Nora Teylouni, de la série Sédiments du bonheur, 2019. Courtesy de l'artiste

Nora Teylouni. Sédiments du bonheur
La julienne, Maison des arts et de la culture, Plan-les-Ouates, 14.03. - 12.04.2019
www.plan-les-ouates.ch

Chacun conserve sur les murs de sa maison, sur l'écran de son téléphone portable ou au fond de son portemonnaie, des images précieuses associées au bonheur, que l'on aime contempler et même porter sur soi. Le réflexe de photographier des moments heureux et des êtres chers est profondément ancré en nous, et les liens entre photographie, mémoire et bonheur, aussi étroits et complexes.
C'est sur la base de cette réflexion que Photoforum Pasquart, l'une des principales institutions suisse consacrée à la photographie contemporaine, a créé l'exposition *Sédiments du bonheur*, d'abord lors des Journées photographiques de Bienne et maintenant à Plan-les-Ouates. À travers les témoignages et les réflexions de séniors de la Commune, photographies et films seront mis en scène à la galerie de La julienne, dans un intérieur reconstitué. Des morceaux de vie pour explorer les liens entre photographie, mémoire et bonheur et mettre en avant le point de vue d'un groupe de personnes souvent peu visibles et entendues.



© Nora Teylouni, de la série Sédiments du bonheur, 2019. Courtesy de l'artiste



© Christian Indergand, de la série Sagen aus Uri, 2018. Courtesy vfg Nachwuchsförderpreis

22ème Prix vfg des Jeunes Talents en photographie

Kammgarn West, Schaffhouse, 23.02. – 06.04.2019
www.vfg-nwfp.ch

Lauréats : Simon von Gunten (1er prix), Christian Indergand (2ème prix) et Karla Voleau (3ème prix)

Finalistes et séries sélectionnées :
Alexandra Baumgartner (Lucerne), *Cabbage and corn, hope and sorrow*
Karla Hiraldo Voleau (Lausanne), *Hola Mi Amol*
Christian Indergand (Silenen), *Sagen aus Uri*
Ernst Kehrli (Lucerne), *Y-Kipcorn*
Jonathan Liechti (Berne), *By God's Grace – Portraits*
Lisa Lurati (Lugaggia), *Scherzo. Molto allegro quasi presto*
Fabienne Spiller (Schaffhouse), *Abseits von Philia*
Aissa Tripodi (Bâle), *Besetzt – Warten – Eintreten*
Fred Walter Uhlig (Bâle), *Cava*
Simon von Gunten (Soleure), *Cutis*



© Jonathan Liechti, By God’s Grace – Portraits, Nigeria. Courtesy vfg Nachwuchsförderpreis

Le jury du 22ème Prix vfg des jeunes talents en photographie se composait de Carolle Benitah (photographe, Marseille), Sandra Kennel (photographe, Zurich), Alexander Jaquemet (photographe, Erlach), Daniel Blochowitz (curateur, directeur artistique de la foire Photo Basel) et Thomas Elsen (directeur et curateur, Centre H2 pour l'art contemporain, Glaspalast et Neue Galerie, Höhmannshaus, Augsburg).



© Karla Hiraldo Voleau, de la série Hola Mi Amol, 2018. Courtesy vfg Nachwuchsförderpreis



© Lisa Lurati, de la série Scherzo. Molto allegro quasi presto, 2018. Courtesy vfg NWFP



© Nicolas Savary, Archivo de la nacion Buenos Aires, 2014. Courtesy Musée gruérien

Nicolas Savary. Conquistador
Musée gruérien, Bulle, 27.01.2019 – 21.04.2019
www.musee-gruerien.ch

Conquistador. Sur les pas de Louis de Boccard, explorateur suisse dans le Nouveau Monde (1889-1956) est un projet documentaire du photographe lausannois Nicolas Savary (1971, CH). Son enquête prend pour double point de départ une résidence artistique en Argentine en 2014 et la découverte des archives de Louis de Boccard, Suisse issu de l'aristocratie patricienne fribourgeoise, exilé en Argentine et mort au Paraguay. Ces archives contiennent des lettres manuscrites, des albums de photographies, des cartes et des dessins réalisés par de Boccard lors de ses diverses expéditions à travers l'Amérique du Sud. Nicolas Savary effectue lui-même un parcours à la fois géographique, temporel et narratif dans une investigation qui part de la biographie parfois lacunaire de l'explorateur helvétique pour la confronter aux réalités contemporaines des pays traversés.
Nassim Daghighian



© Nicolas Savary, Mustang, La Boca, Buenos Aires, 2014. Courtesy Musée gruérien

Louis de Boccard, de Fribourg, s'établit en Argentine en 1889. À l'âge de 23 ans, il accompagne un groupe d'émigrés fribourgeois et convoie du bétail vers la colonie de Bragado, dans la province de Buenos Aires. Naturaliste, explorateur et photographe, il réalise au cours de sa vie aventureuse plusieurs albums photographiques qui documentent ses nombreuses expéditions dans différents pays d'Amérique latine.
Le photographe Nicolas Savary découvre le personnage et ses archives dès 2010. Il échafaude le projet *Conquistador* en 2014 lors d'une résidence artistique à Buenos Aires et au Paraguay. Ses propres images entrent en résonnance avec celles du passé, des liens visuels et poétiques apparaissent, le temps et la distance s'estompent.
L'exposition présentée au Musée gruérien met l'accent sur les archives inédites de Louis de Boccard. Les audiovisuels, les textes, les tirages contemporains et plus de 200 photographies et documents originaux alimentent un dialogue singulier entre art contemporain et archives historiques. La scénographie est inspirée par des lieux de transit comme le dépôt, le quai de chargement et la halle de stockage.
Curateurs: Tatyana Franck, Christophe Mauron, Nicolas Savary.



© Nicolas Savary, Fragata, La Boca, Buenos Aires. Courtesy Musée gruérien



© Nicolas Savary, Fleur bleue, Areguá, 2014. Courtesy Musée gruérien



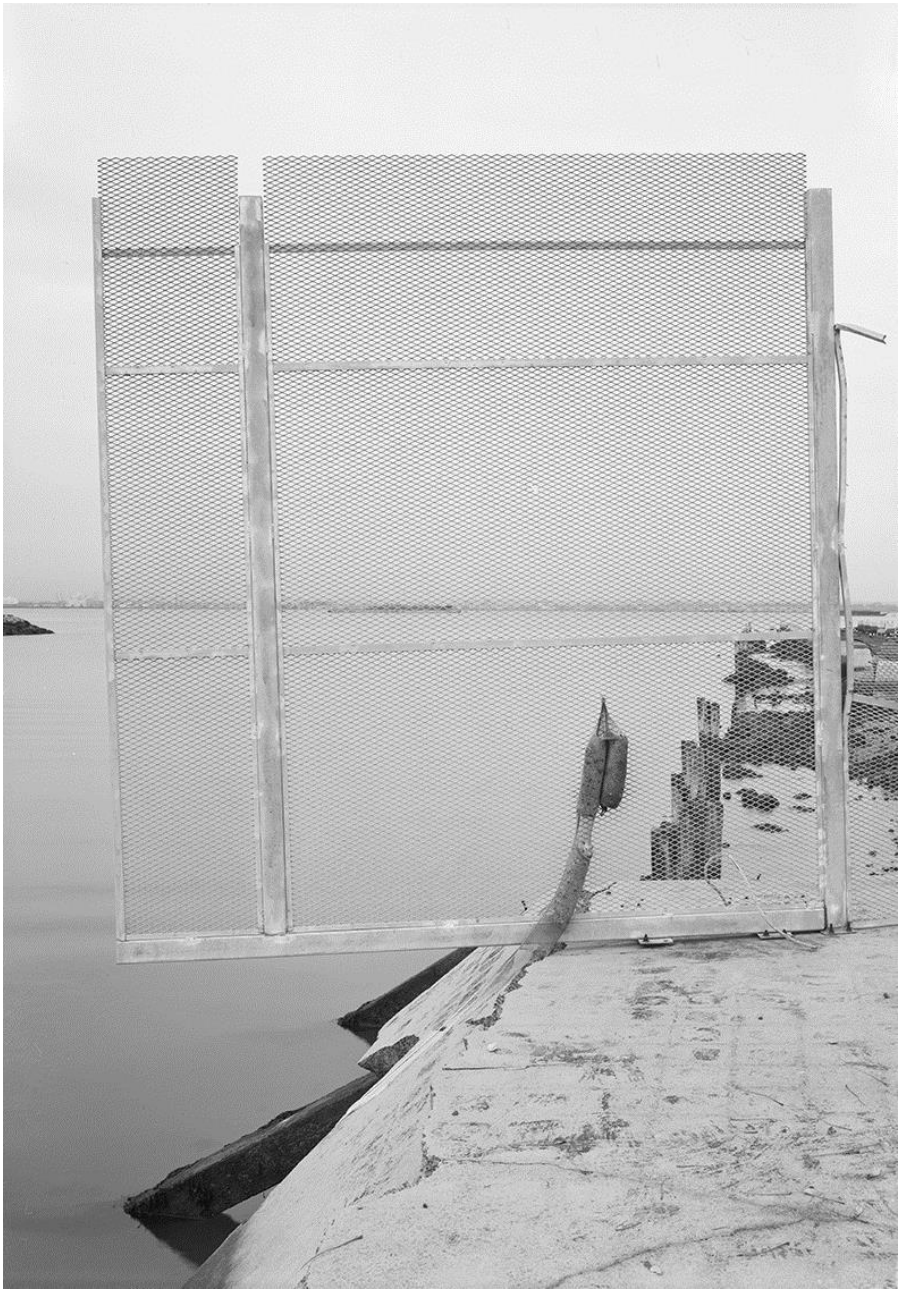
© Olivier Lovey, Louis des six doigts, de la série Un long chemin blanc. Courtesy de l'artiste et EQ2

EQ2 – Contre-pied
Galerie zur Matze, Kunstverein Oberwallis, Brig, 23.03. – 28.04.2019
www.kunstvereinoberwallis.ch

Avec : Eva Lauterlein, Olivier Lovey, Jonas Marguet, David Zehnder, Julie Masson, Monique Coulin & René Ruis, Lucas Olivet, Robert Hofer, Pierr-Philippe Hofmann et Stefan Walter

L'Enquête photographique valaisanne EQ2 propose une sélection d'images qui présentent le Valais en dehors des clichés. Une dizaine de photographes ont reçu une aide à la création de leur projet soumis sur le thème "contre-pied" proposé en 2017 par EQ2 à l'occasion de son dixième anniversaire.

Projets : Eva Lauterlein : *La légende* ; Olivier Lovey : *Un long chemin blanc* ; Jonas Marguet : *Mais, qu'est-ce que c'est ?* ; David Zehnder : *Orbit* ; Julie Masson : *L'architecture invisible* ; Monique Coulin & René Ruis : *Le Valais vu d'en bas* ; Lucas Olivet : *Les Pontis* ; Robert Hofer : *Semblables* ; Pierre-Philippe Hofmann : *Stand By / Isoplèthe 1000* ; Stefan Walter : *Das Land so wunderschön.*



© Lukas Hoffmann, Bush Terminal Park I, New York City, 2016, épreuve gélatino-argentique, 88.5x60.5 cm. Courtesy de l'artiste

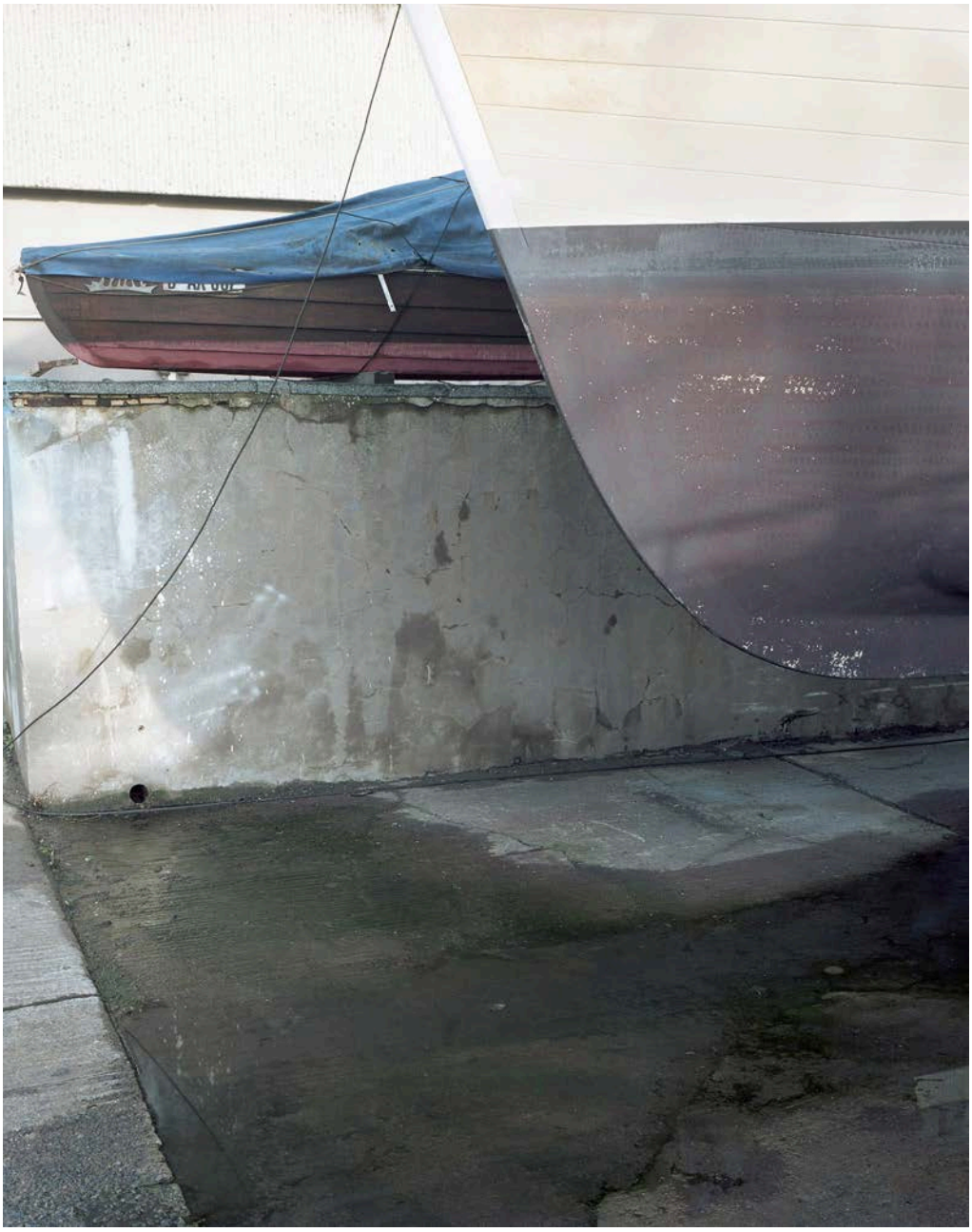
Lukas Hoffmann. Gefüge

Der Balgrist, Zurich, 14.03.2019 – 21.03.2020
www.balgrist.ch

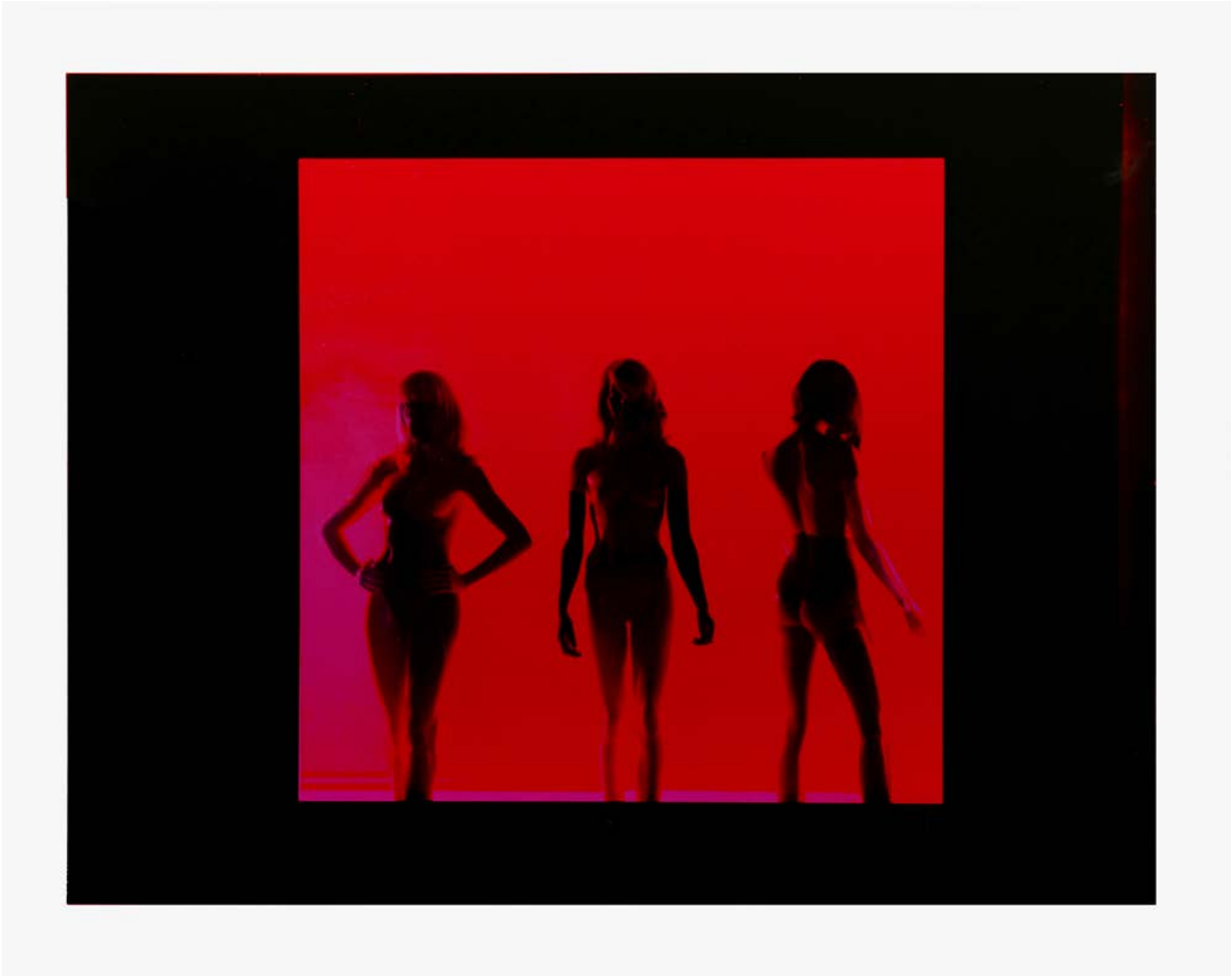
L'exposition *Structure* est organisée par la Fondation suisse pour la photographie (Fotostiftung Schweiz, Winterthour) et l'Hôtpital universitaire Balgrist (Universitätsklinik Balgrist, Zurich). Lukas Hoffmann (1981, Zug, CH) a étudié à l'École nationale supérieure des beaux-arts à Paris. Il vit actuellement à Berlin.
" J'étais artiste invité en résidence à New York pour quatre mois, de septembre à décembre 2016. Pour ce projet de recherche photographique, je voulais surtout éviter de produire des images répétitives de motifs spectaculaires et représentatifs de la ville. […] Les formes mixtes dans lesquelles l'espace naturel et l'espace architectonique s'interpénètrent ainsi que les processus de formation qui marquent le visage du paysage sont présents dans mes images, sans en constituer pour autant le thème. Le cadrage de l'image rend visible les tensions entre la plénitude chaotique des formes et l'ordre du paysage. J'ai donc recherché des zones dans lesquelles des espaces naturels et architecturaux s'infiltraient l'un dans l'autre, et je les ai trouvés dans des quartiers industriels aux abords des cours d'eau et des rivages de New York. "
Lukas Hoffmann



© Lukas Hoffmann, Simmelstrasse, Berlin, 2018, c-print, 83x58.5 cm. Courtesy de l'artiste



© Lukas Hoffmann, Oberschöneweide II, 2018, c-print, 87.5x70 cm. Courtesy de l'artiste



© Miles Aldridge, Bang ! Bang !, 2017, sérigraphie sur papier Somerset, 97.5x123 cm, éd. 8 + 2 AP. Courtesy Christophe Guye

Miles Aldridge. Screenprints, Polaroids and Drawings

Christophe Guye Galerie, Zurich, 28.02. – 04.05.2019
www.christopheguye.com

" Je pense qu'une mise en scène fictionnelle peut être plus véridique qu'une documentation de la réalité, en particulier à une époque de fausses informations. "
Miles Aldridge, 2019

La Galerie Christophe Guye propose une exposition d'œuvres de l'artiste Miles Aldridge (1964, GB) intitulée *Sérigraphies, Polaroids et dessins*. L'exposition est centrée sur son exploration récente de la technique de la sérigraphie pour présenter ses images différemment. L'œuvre hyper-coloré d'Aldridge est bien connu pour ses représentations cinématographiques de l'étrange et du surréel inspirées de la vie contemporaine. Dans cette exposition, l'esthétique d'Aldridge est mise en valeur par le procédé de la sérigraphie, qui permet l'intensification des couleurs, ainsi qu'une texture d'impression rappelant avec nostalgie les magazines de pin-up et les couvertures de livres de *pulp fiction*. Ainsi, " la tension du film noir se confond avec le dynamisme pop et post-pop " (Michael Bracewell).

Né à Londres en 1964, Aldridge a étudié à la Central St. Martins School of Art avant de se lancer dans une carrière de photographe. Son travail a été présenté internationalement, notamment en 2013 lors d'une rétrospective à la Somerset House à Londres. En 2014, il a été invité par la Tate Britain à créer une installation photographique en réponse au tableau *Merry-go-Round* de Mark Gertler datant de 1916.



© Miles Aldridge, The Doll's House, 2016, sérigraphie avec encre argentée, papier Somerset, 97.5x120.6 cm. Courtesy Christophe Guye



© Marianna Rothen, de la série Mail Order, 2017-2018. Courtesy Stephan Witschi

Marianna Rothen. Mail Order

Galerie & Edition Stephan Witschi, Zurich, 08.03. – 07.04.2019
www.stephanwitschi.ch

Marianna Rothen (1982, CA ; vit à New York) fut mannequin dès l'âge de 15 ans et travaille depuis 17 ans dans la mode avec des stylistes et des marques tels que Marc Jacobs, Balenciaga ou Yves Saint Laurent. Parallèlement, elle a développé une carrière artistique en créant des images photographiques imprégnées de mystères et de fantasmes. Dans le monde imaginaire et idéalisé de *Mail Order*, les hommes n'apparaissent que sous la forme de mannequins inertes, confrontant le spectateur au vide des stéréotypes.



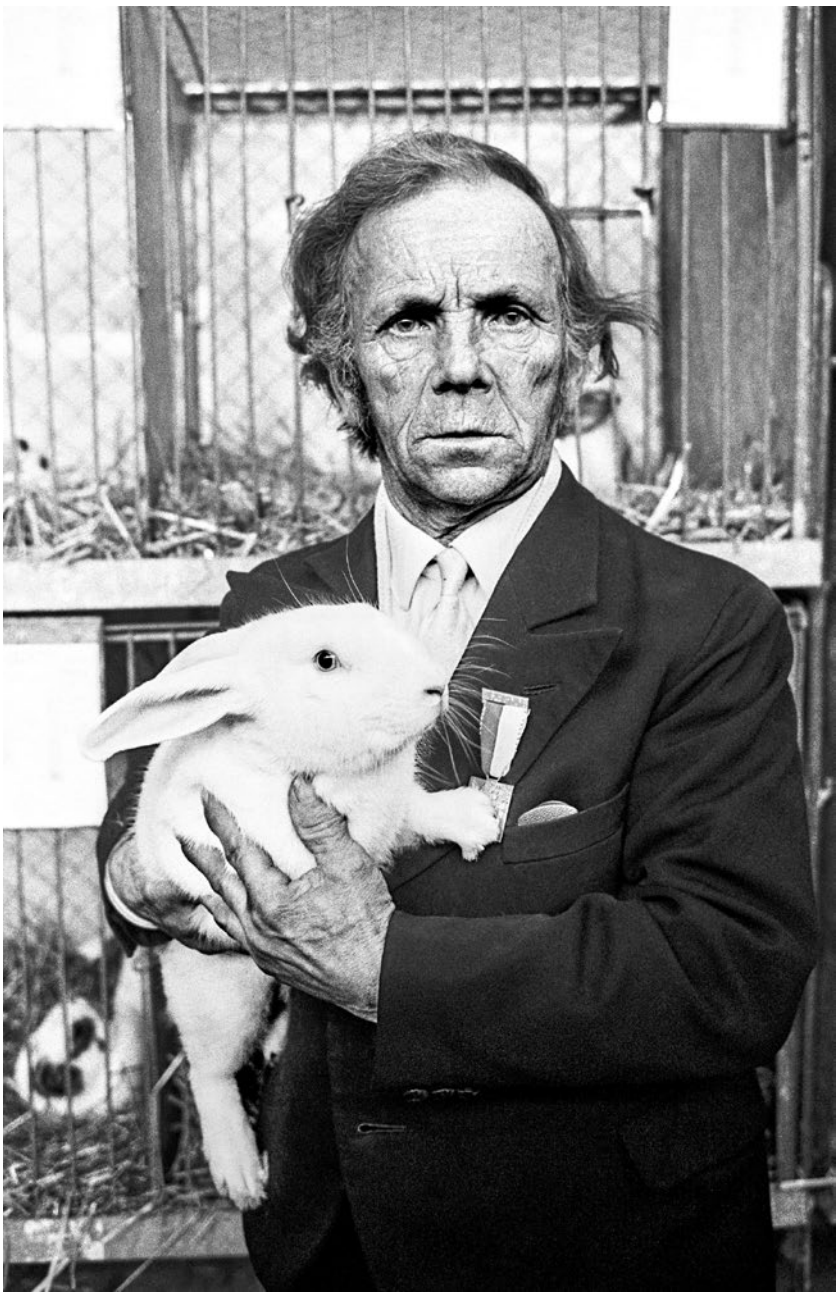
Sebastião Salgado, Iceberg entre l'île Paulet et les îles Shetland du sud dans la mer de Weddell, Péninsule Antarctique, 2005, de la série Genesis © Sebastião Salgado / Amazonas Images. Courtesy Museum für Gestaltung

Sebastião Salgado. Genesis

Museum für Gestaltung, Zurich 16.11.2018 – 23.6.2019
www.museum-gestaltung.ch

Des glaciers, sur lesquels des phoques se tiennent en rangs serrés, les dunes infinies du Sahara ou des monts à moitié disparus dans les brumes de la forêt amazonienne : Sebastião Salgado (1944, BR/FR) nous montre la planète comme une création d'une beauté grandiose et nous fait toucher à quel point elle est précieuse. En plus de 30 voyages dans toutes les régions du monde, le Brésilien a composé un essai photographique qui parle simultanément de la majesté et de la vulnérabilité de notre environnement. Le photographe a parcouru les océans, escaladé les montagnes et traversé les déserts. Il a observé les animaux et est parti à la rencontre de peuples indigènes afin de fixer leur environnement et leur culture sur la pellicule. *Genesis* est un manifeste majeur, dont les opulentes photographies en noir et blanc font bien plus que nous toucher : elles posent aussi des questions en suspens sur nos rapports à la planète.

Publication : l'ouvrage *Genesis* est paru en 2013 chez Taschen (520 pages).



© Willy Spiller, Prämiertes Kaninchen mit Züchter, Kleintierschau, Zürich, 1973. Courtesy Bildhalle

Willy Spiller. Zürich 1967-1976

Bildhalle, Zurich, 28.03. – 11.05.2019
www.bildhalle.ch

La Bildhalle propose simultanément deux expositions qui documentent l'histoire de la ville de Zurich à travers le portrait de ses habitants. Le photojournaliste Willy Spiller (1947, CH), formé à la ZHDK, témoigne de la vie agitée des années 1967-1976 alors que la révolte de la jeunesse et la révolution sexuelle sont confrontées à l'ordre et à la moralité bourgeoise dans la ville de Zurich. Le regard direct du photographe n'est pas dépourvu d'humour et représente aussi bien la scène alternative, les artistes et les célébrités, que les zones industrielles ou les enfants d'un quartier défavorisé jouant sur un terrain vague.



© Fred Mayer, Johannes Brüll und René Gröbli, Fotografen, Zürich, 1971

Fred Mayer. Zürcher Panoptikum
Bildhalle, Zurich, 28.03. – 11.05.2019
www.bildhalle.ch

Fred Mayer (1933, CH) est né à Lucerne où il a suivi un apprentissage chez le photographe Otto Pfeifer. En 1950, il déménage à Zurich où il travaille pour la presse. En 1956, il épouse la photographe Ilse Günther, avec qui il publie plus de trente livres. La Bildhalle présente son projet en trois parties, *Zürcher Panoptikum*, publié à l'origine dans l'édition du week-end de la *Neue Zürcher Zeitung* en 1972, avec un texte de Hugo Loetscher. Reprenant la démarche d'Irving Penn, Fred Mayer fait poser ses modèles représentatifs de divers métiers devant un fond de studio neutre. Il a réalisé ainsi les portraits d'environ quatre-vingt-dix Zurichois, à la fois intimes et atemporels.



© Kurt Blum, Warmwalzwerk, 1959, épreuve gélatino-argentique vintage, 20.5×29.5 cm. Courtesy Rolla Foundation

Factory
Rolla Foundation, Bruzella, 27.10.2018 – 31.03.2019
www.rolla.info

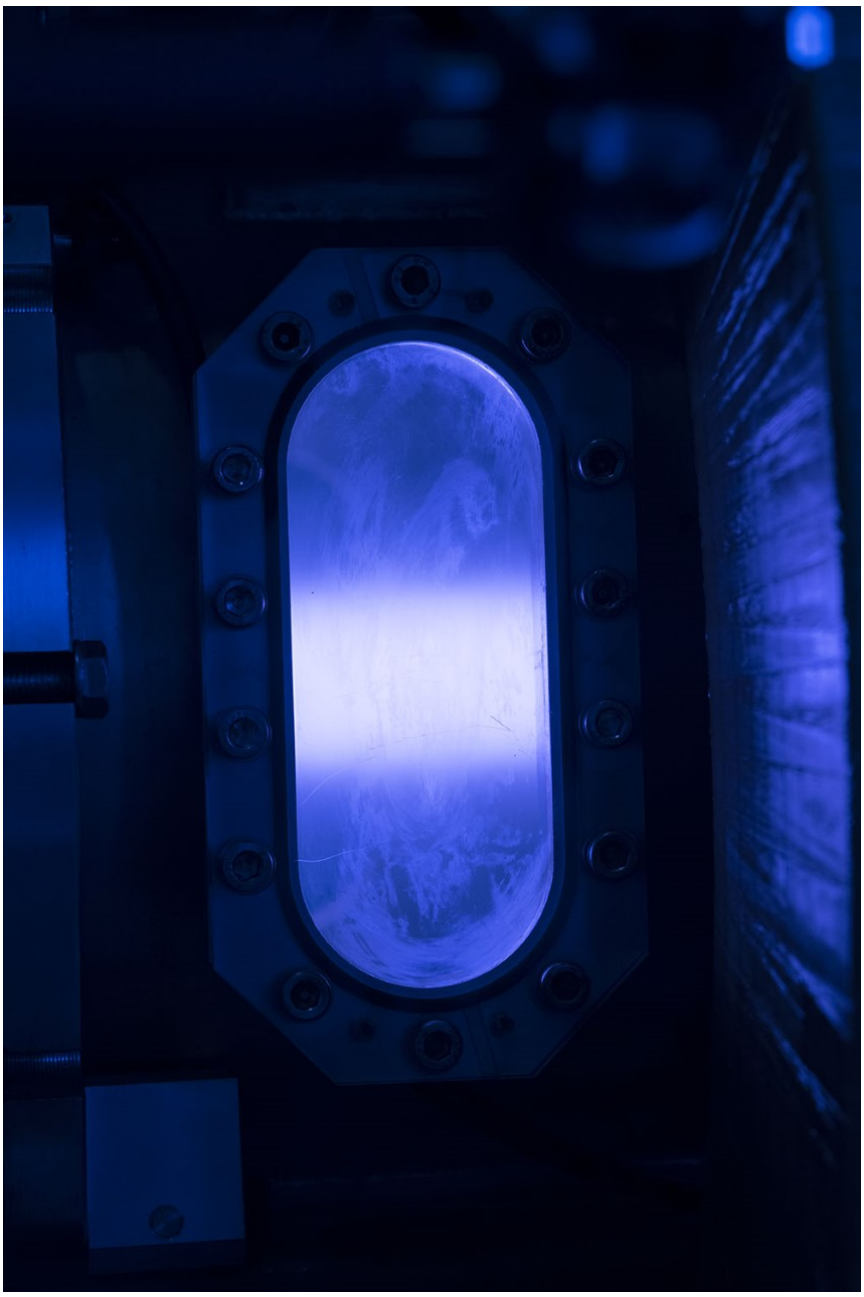
Avec : Tom Baril, Bernhard Becher, Kurt Blum, Oliver Boberg, Vincenzo Castella, Giuseppe Chietera, Ruth Hallensleben, Fritz Henle, Christof Klute, Anthony Linck, Werner Mantz, Enrico Minasso, Albert Renger-Patzsch, Fabio Tasca, James Welling, Ludwig Windstosser.

Factory est la quinzième exposition organisée par la Fondation Rolla dans l'ancien jardin d'enfants de Bruzella. Les photographies sont issues de la collection privée de Rosella et Philip Rolla et ont été choisies pour rendre hommage aux êtres humains qui s'investissent dans leurs productions. Dans le texte d'introduction à l'exposition, l'économiste Christian Marazzi écrit à propos des images sélectionnées qu'elles sont : “a representation of the finest 20th century material culture, of that cultural materialism in which people learn and improve through the things they produce, in which their comprehension of the process of making allows them to understand how things may generate social, political, and religious values.”

La fondation est ouverte le second dimanche du mois, de 14h à 18h, ainsi que sur rendez-vous.



© Vincenzo Castella, Untitled, 1995, c-print de 2009, 100×126.5 cm. Courtesy Rolla Foundation



© Catherine Leutenegger, Swiss Plasma Center (SPC), EPFL, Lausanne

ANTEQUAM

Expositions et événements à venir.

Infinity Room I
ArtLab, EPFL, Lausanne, 12.04. – 28.07.2019
www.epfl.ch

Dans le cadre de la célébration du 50e anniversaire de l'EPFL, l'artiste lausannoise Catherine Leutenegger (1983, CH) a pu développer un travail photographique dans les coulisses des laboratoires. Entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, ce nouveau corpus expérimental – où fusionnent images créées, trouvées ou appropriées – vous invite à plonger dans l'univers de la recherche scientifique. Ce projet est exposé à ArtLab et publié dans l'ouvrage collectif *Regards sur l'EPFL*, qui présente également des photographies d'Olivier Christinat (1963, CH ; vit à Lausanne) et Bogdan Konopka (1953, PL ; vit à Paris).

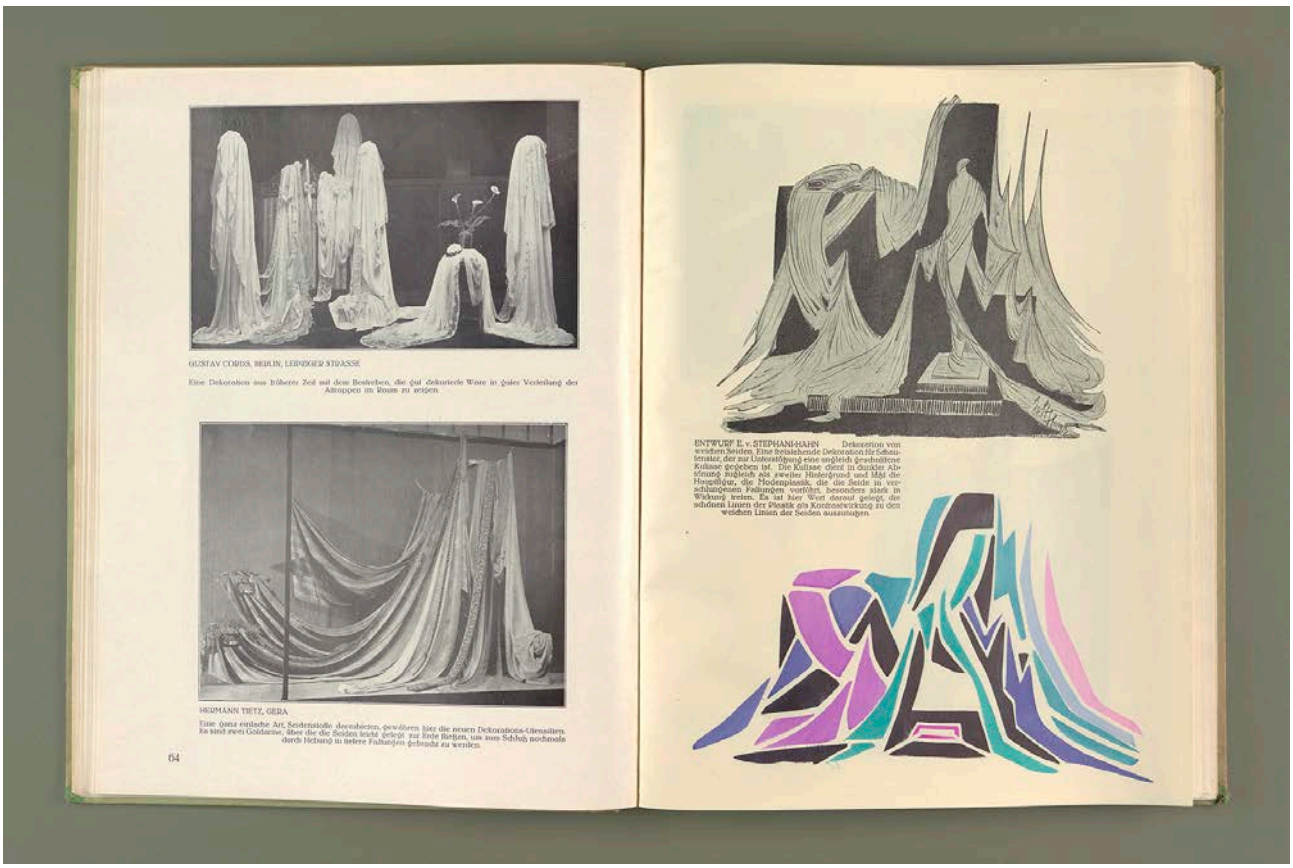


Projet Focus *We all eat but from different manner*, Platform 28, Téhéran, septembre 2018

Lonely Planets
Association Focus, Indiana, Vevey, 12.04. – 15.04. / Kunstraum Walcheturm, Zurich, 16.04. – 19.04.2019
www.focus-art.ch

Avec : Lisa Roehrich (CH), Shiva Sanjiri (IR), Atlas Studio (CH), Studio Kargah (IR)

En septembre 2018, trois artistes suisses se sont rendus en Iran pour un échange artistique innovant. L'association Focus a organisé la première partie de l'échange *We all eat but in a not in the same manner* du 6 au 16 septembre 2018 à Téhéran, en partenariat avec l'espace d'art et de design Platform 28.
Pour encourager les relations culturelles entre la Suisse et l'Iran, trois artistes suisses ont accepté l'aventure avec enthousiasme : la photographe et vidéaste veveysanne Lisa Roehrich, le Fribourgeois Jonas Wandeler du bureau de graphistes Atlas Studio et son associé zurichois Martin Andereggen. Ils ont eu le plaisir d'échanger pendant dix jours avec la réalisatrice iranienne Shiva Sanjiri et les graphistes de Studio Kargah, Aria Kasei et Ashkan Forootan. Pour la seconde partie de cet échange, les artistes iraniens et la directrice de Platform 28 sont invités en Suisse, en avril 2019, afin de découvrir la culture contemporaine helvétique. Ils présentent leur travail lors d'une exposition collective, aux côtés des productions suisses issues du voyage de recherche à Téhéran en septembre 2018.



© Matthias Gabi, *Repro (Schaufensterkunst 1926)*, 2019, impression pigmentaire, encadrée, 72x102 cm. Courtesy Bieler Fototage

Flood

Journées photographiques de Bienne / Bieler Fototage, Bienne / Biel, 10.05. – 02.06.2019
www.jouph.ch

Avec : Lisette Appeldorn, Thibault Brunet, Vanja Bucan, Morgane Denzler, Matthias Gabi, David Gagnebin-de Bons, Maxime Genoud, Yingguang Guo, Alma Haser, Esther Hovers, Fabian Hugo, Luzia Hürzeler, Pixy Liao, Andrea Marioni, Mathieu Merlet Briand, Augustin Rebetez, Marc Renaud, Romain Roucoules, Marion Tampon-Lajarriette, Emmanuel Tussore, Indré Urbonaité, Myriam Ziehli ; expositions collectives : Enquêtes photographiques, Women with Binoculars, We call it home, 3e Concours FNS d'images scientifiques.

La 23e édition des Journées photographiques de Bienne explore la thématique du débordement réel et virtuel dans notre société actuelle. Anglicisme, le *flood* est une action qui inonde le réseau et sature les forums informatiques jusqu'à les rendre inutilisables. Quotidiennement, plus de quatre milliards d'internautes partagent une multitude d'informations sur la toile, consciemment ou non. Ce flot de données qui nous dépasse, et dont l'impact sur notre société est non maîtrisable, représente aussi des opportunités de développement pour l'individu et les collectivités.
Cette édition présente des travaux photographiques qui questionnent les débordements parfois sournois dans la sphère privée, les dérives politiques auxquelles l'humain est confronté, la frénésie technologique et l'exploitation extrême des ressources vitales dans notre société contemporaine. Reflet de nos pratiques, l'image photographique est aujourd'hui inondée dans un flux de données et devient parfois illisible ou invisible, à l'instar de l'individu. Au fil des expositions, il s'agit de faire réémerger l'image, de laisser surgir les contradictions sociétales qu'elle révèle, d'autoriser la photographie à sortir de son cadre et de mettre en mouvement la pensée des spectateur-trice-s.
Direction artistique : Sarah Girard



© Alma Haser, Patient No. 3 (Cassie), 2013, impression pigmentaire, pliage 3D, de la série Cosmic Surgery. Courtesy Bieler Fototage

Alma Haser (1989, DE ; vit à Londres)
Inspirée par la notion de surveillance et par la prédominance de traitements de beauté, la série photographique *Cosmic Surgery* est imaginée comme la représentation d'une procédure médicale que le public pourrait subir dans le futur. Combinant la photographie et une complexe technique d'origamis, les portaits de Haser font référence au genre du portrait en peinture pour parler de problématiques qui concernent les générations futures. Dans ses images, comme dans un univers cubist ou surréaliste, les caractéristiques faciales sont multiplées, déformées. Chaque portrait devient le kaléidoscope de caractéristiques faciales et de formes étranges et particulières, des images narratives qui invitent les spectateurs à se projeter.



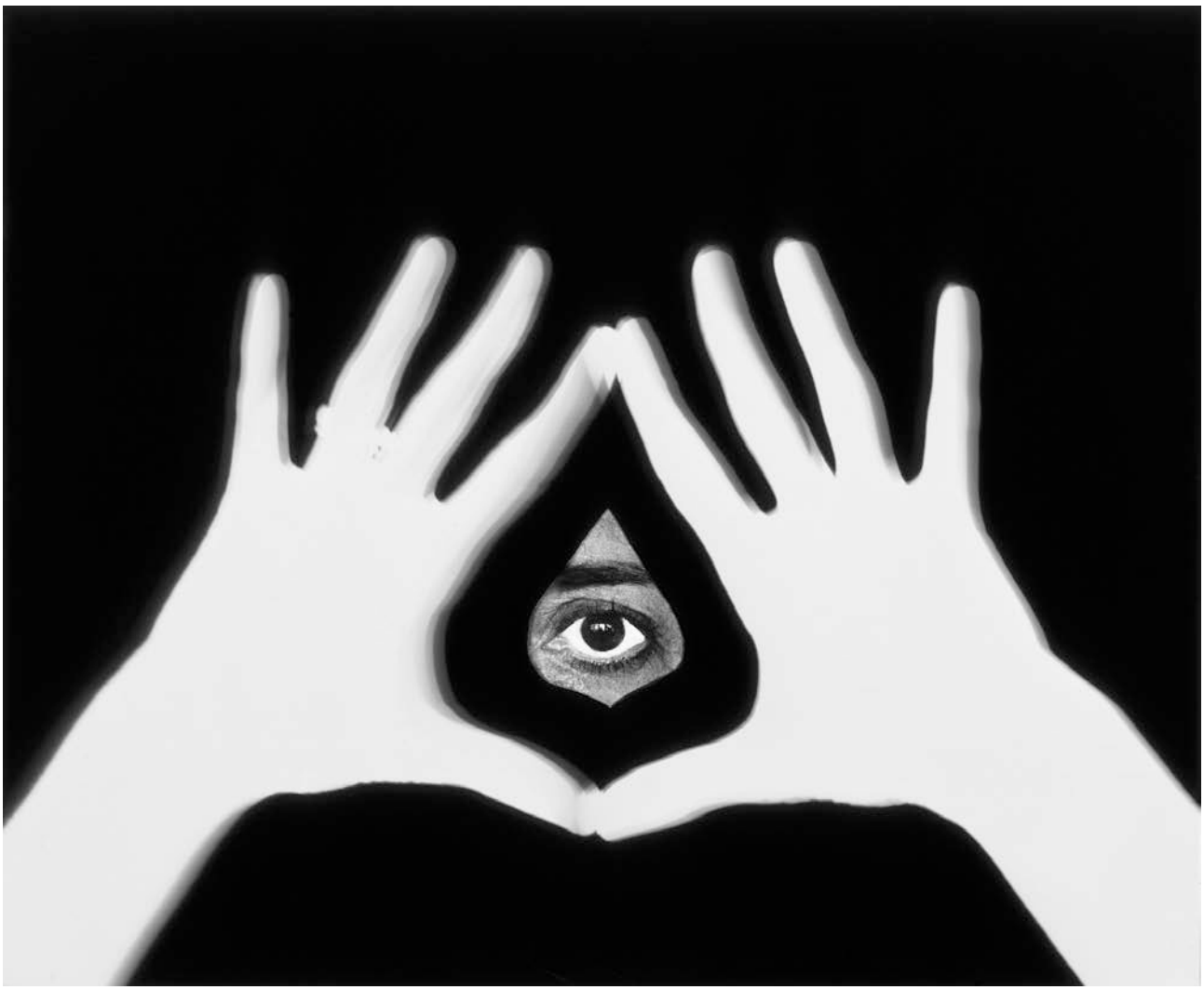
© Indre Urbonaite, Untitled 38, de la série State of Shame, 2017. Courtesy Bieler Fototage

Indre Urbonaite (1986, LT ; vit à La Haye)
Le projet *State of Shame* est constitué d'une collection d'images trouvées de personnes présumées coupables et dont la culpabilité n'a pas encore été prouvée. En récoltant ces images publiées dans les médias et en isolant la silhouette des suspects, l'artiste questionne la relation entre les accusés (encore présumés innocents), le photographe qui représente le spectacle et le grand public qui apprécie de voir des personnes déshonorées. A travers son travail, l'artiste pose des questions sur l'impact des images sur notre identité sociale.



© Vanja Bucan, Sequences of Truth and Deception, 2015-en cours. Court. Bieler Fototage

Vanja Bucan (1973, SI ; vit à Berlin)
Le travail de Vanja Bucan est à mi-chemin entre la photographie documentaire et la mise en scène. Pour sa série *Sequences of Truth and Deception*, Bucan a mis en scène des corps humains devant ou intègrent les corps dans des images qui montrent la nature intacte. Ses images, soigneusemeent mises en scène questionnent la tension qu'il peut exister chez l'individu entre l'idéalisation et la domination. En introduisant le corps humain dans ses images, elle crée une fiction qui évoque l'anthropocentrisme de l'homme. Dans ses images, l'être humain est simultanément en interaction avec la nature et coupé d'elle.



© Esther Ferrer, Mains féministes #03, de la série Le livre des mains, 1977. Courtesy Galerie Lara Vincy, Paris

Art Paris

Grand Palais, Paris, 04.04. - 07.04.2019

La 21ème édition de la Art Paris réunit 150 galeries d'art moderne et contemporain. Afin d'améliorer la visibilité et la reconnaissance des femmes artistes, la foire propose cette année *Une scène française d'un autre genre. Une sélection de vingt-cinq projets d'artistes femmes en France*, un parcours commissarié par l'association AWARE – Archives of Women Artists, Research and Exhibitions (www.awarewomenartists.org), fondée en 2014. Les projets ont été choisis parmi les propositions des galeries participantes. Il s'agit d'un " parcours chrono-thématique en quatre chapitres (abstraction, avant-garde féministe, image et théâtralité) " dans lequel on trouve des artistes pratiquant la photographie telles que : Esther Ferrer (1937, ES), Orlan (1947, FR), Valérie Belin (1964, FR), Teresa Tyszkiewicz (1953, PL), Martine Aballéa (1950, FR/USA), Sophie Ristelhueber (1949, FR). Des œuvres déjà historiques cohabitent avec des images récentes.

Suite à l'invitation d'AWARE dans la programmation d'Art Paris 2019, la représentation des femmes dans la foire a augmenté de 10%. "L'édition 2018 présentait 20.3 % de femmes (25 % étaient présentées en solo show), ce chiffre est amené en 2019 à 29.8 %" et " 43 % des solo shows leur sont dédiés" *. Un résultat très positif mais encore modeste.

* Voir le dossier de presse, p.10-22, et http://artparis.fr/fr/french_scene



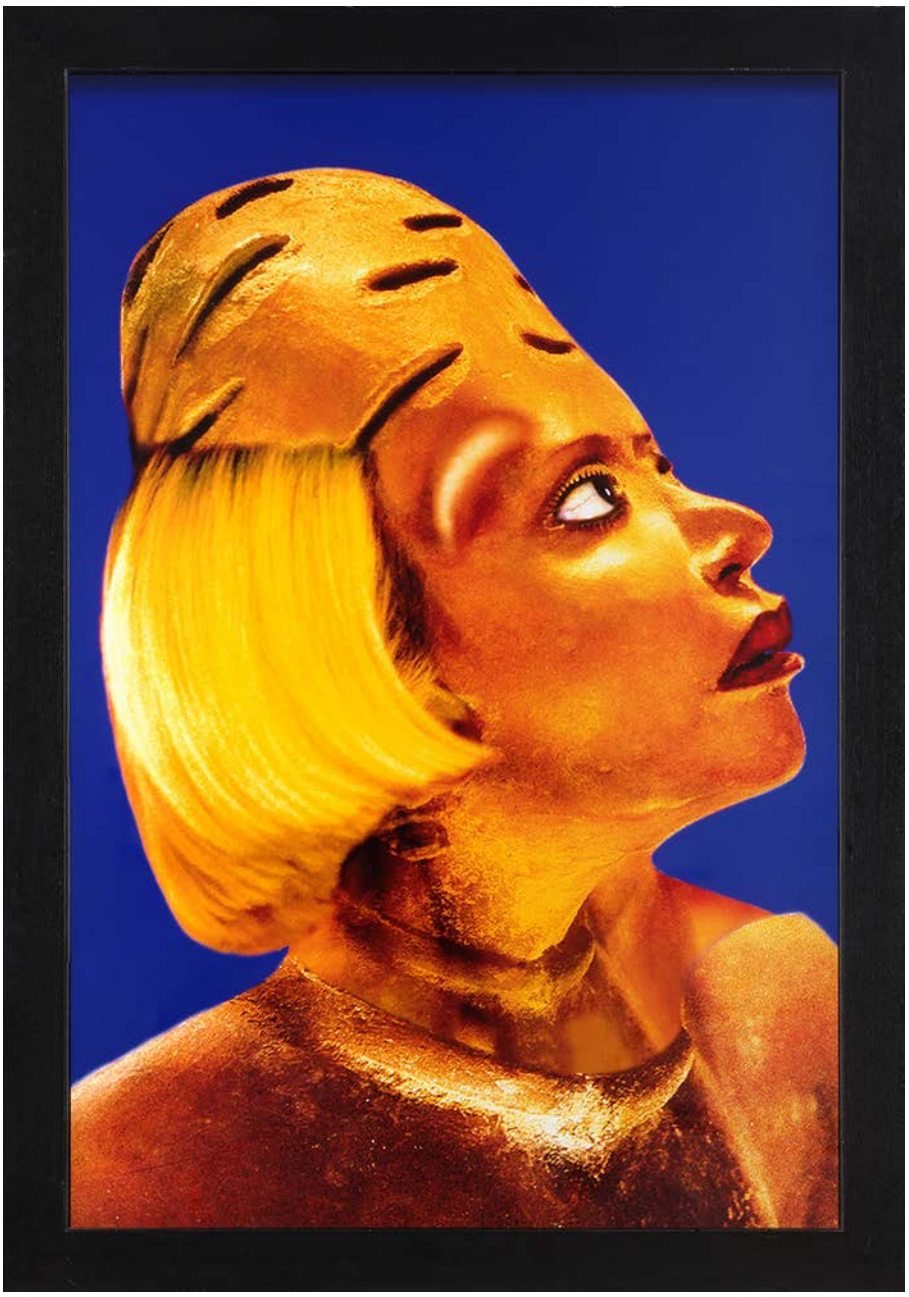
© Sophie Ristelhueber, Fait #61, 1992, épreuve gélatino-argentique encadré, 100x127x5 cm. Courtesy Galerie Jérôme Poggi, Paris



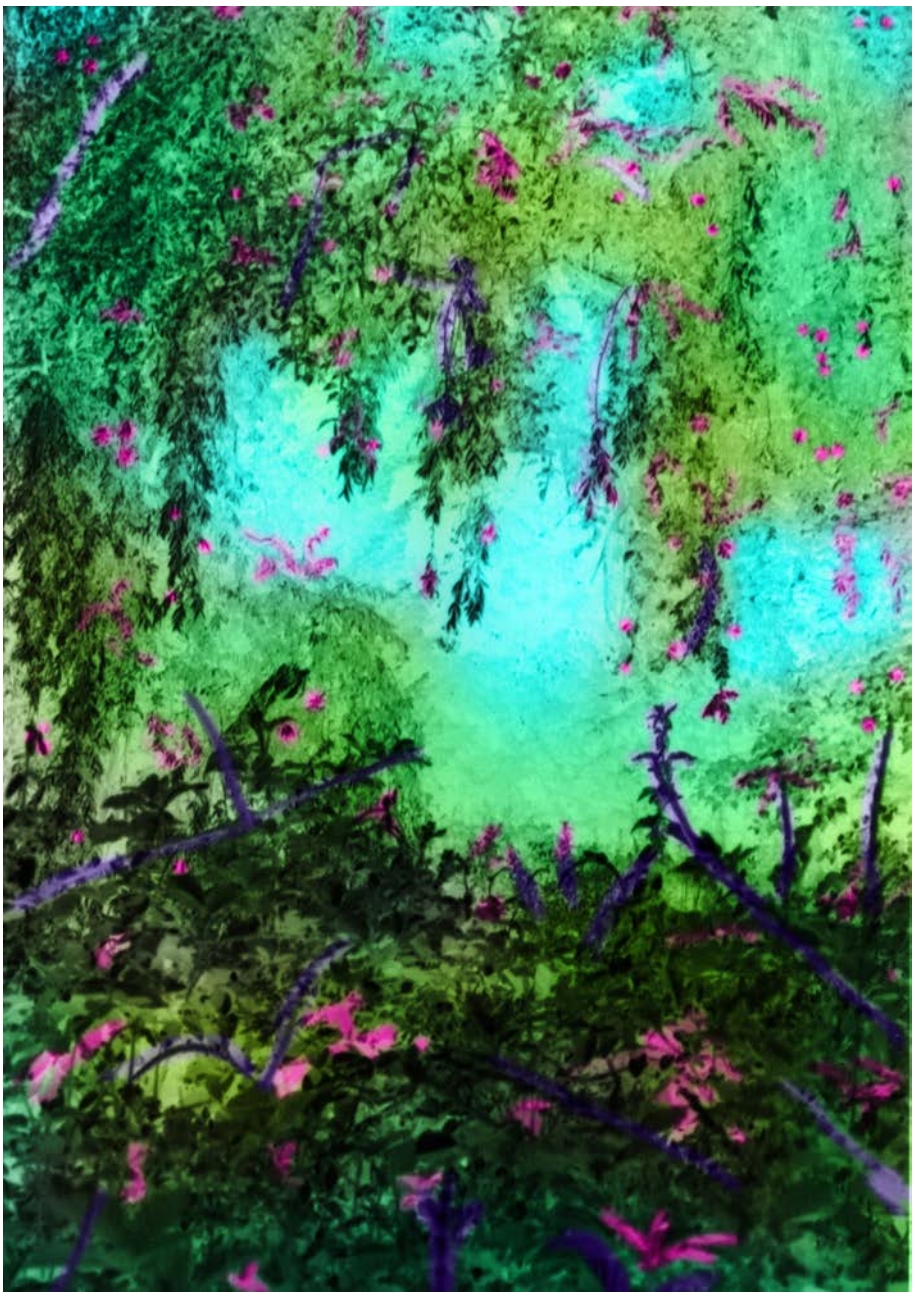
© Valérie Belin, Sterling Silver Jug (China Girls), 2018, impression pigmentaire, 173x130 cm. Courtesy Galerie Nathalie Obadia, Paris



© Teresa Tyszkiewicz, Portrait épingle série 2, n°1, 1997, c-print, peinture, épingles sur toile, 94x82 cm. Courtesy Galerie Anne de Villepoix, Paris



© ORLAN, Défiguration-Refiguration, Self-Hybridation Précolombienne n°2, 1998, Cibachrome, diasec, cadre en bois, 150x100 cm, aide technique pour la création numérique : Pierre Zovilé. Reproduction : © Aurélien Mole, 2017. Courtesy Ceysson & Bénétière, Saint-Étienne



© Martine Aballéa, Bionnay, 2018, impression pigmentaire ultrachrome sur papier fine art, 84.1x59.4 cm. Courtesy Dilecta, Paris